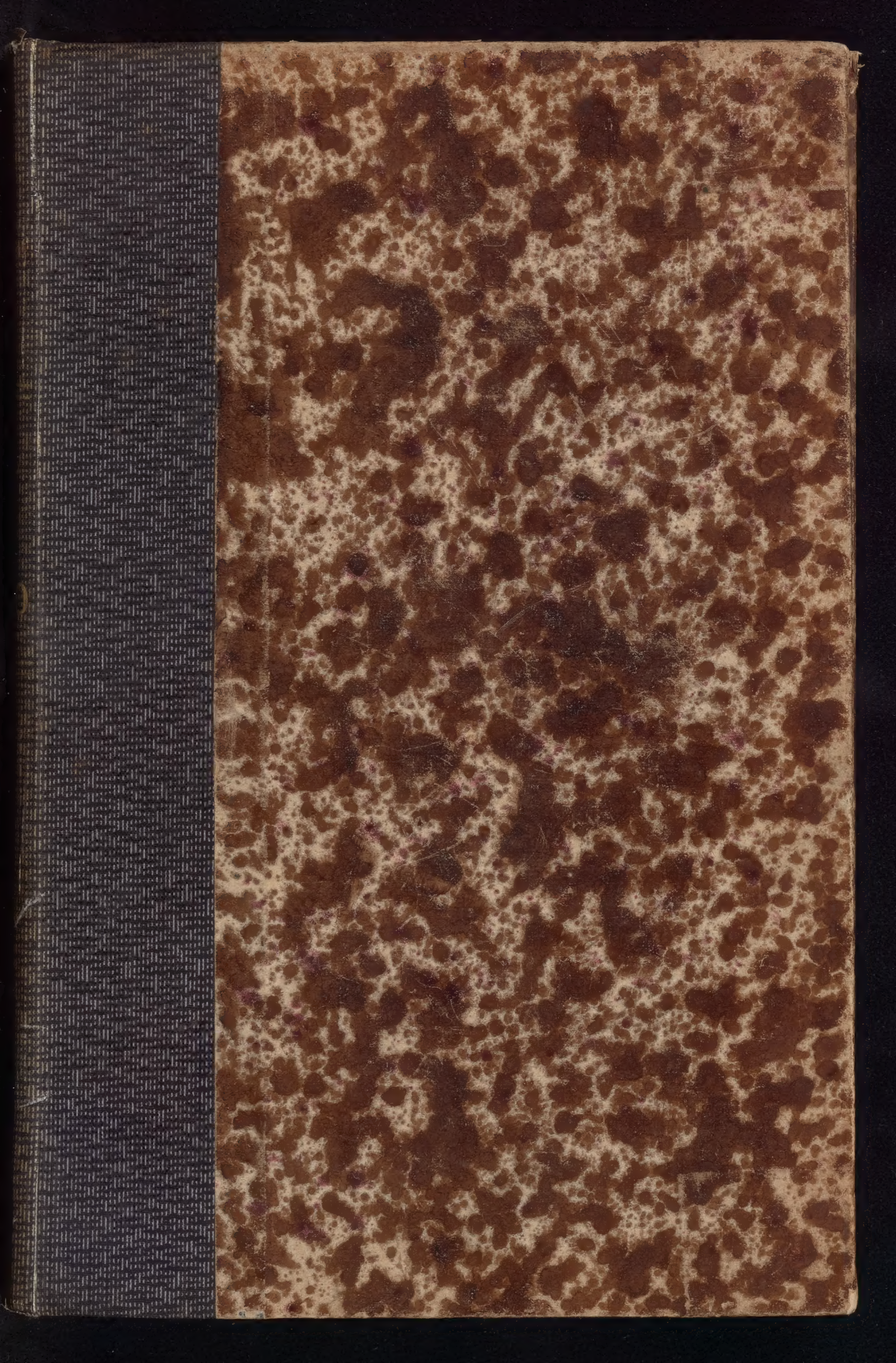
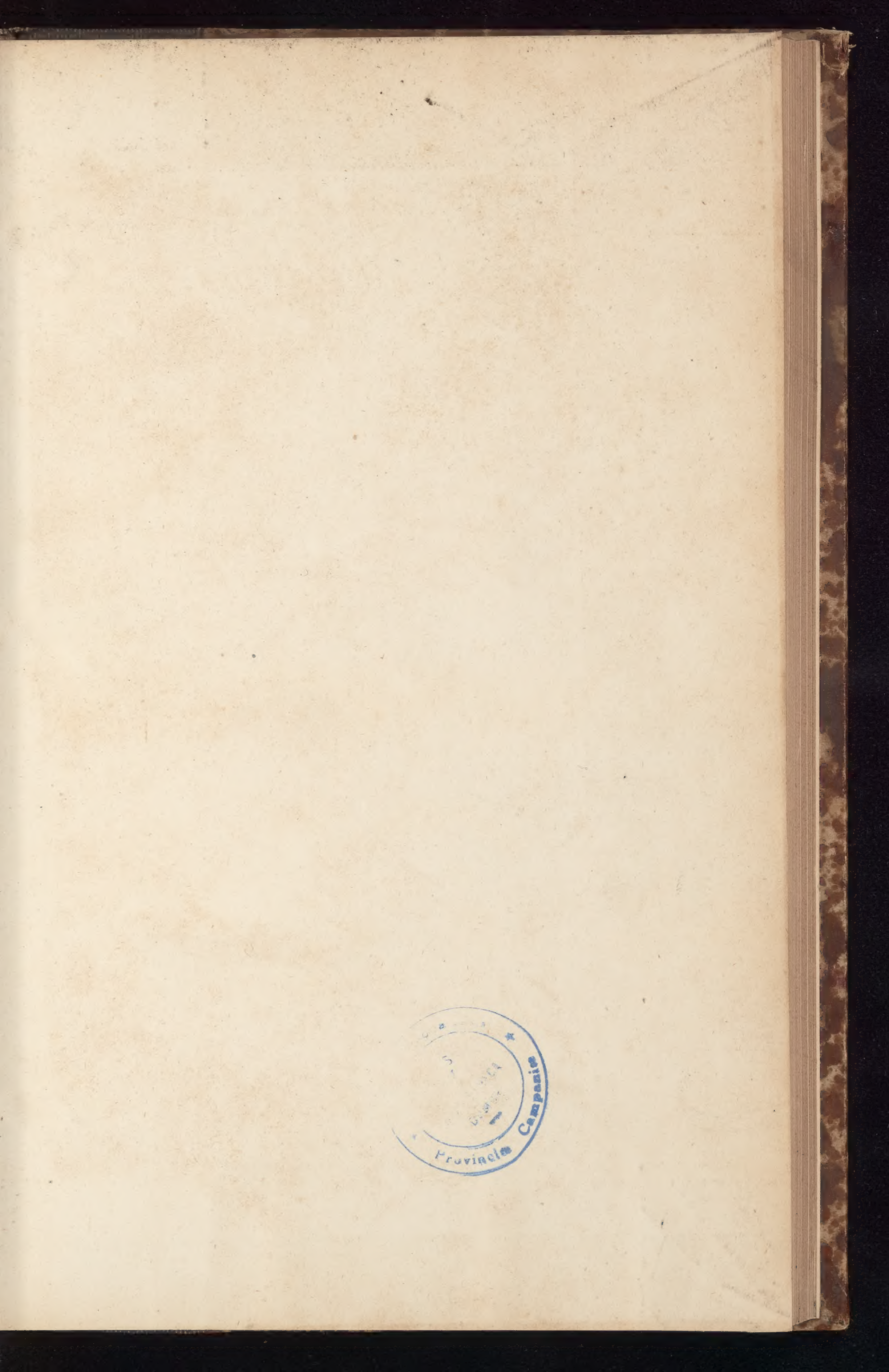
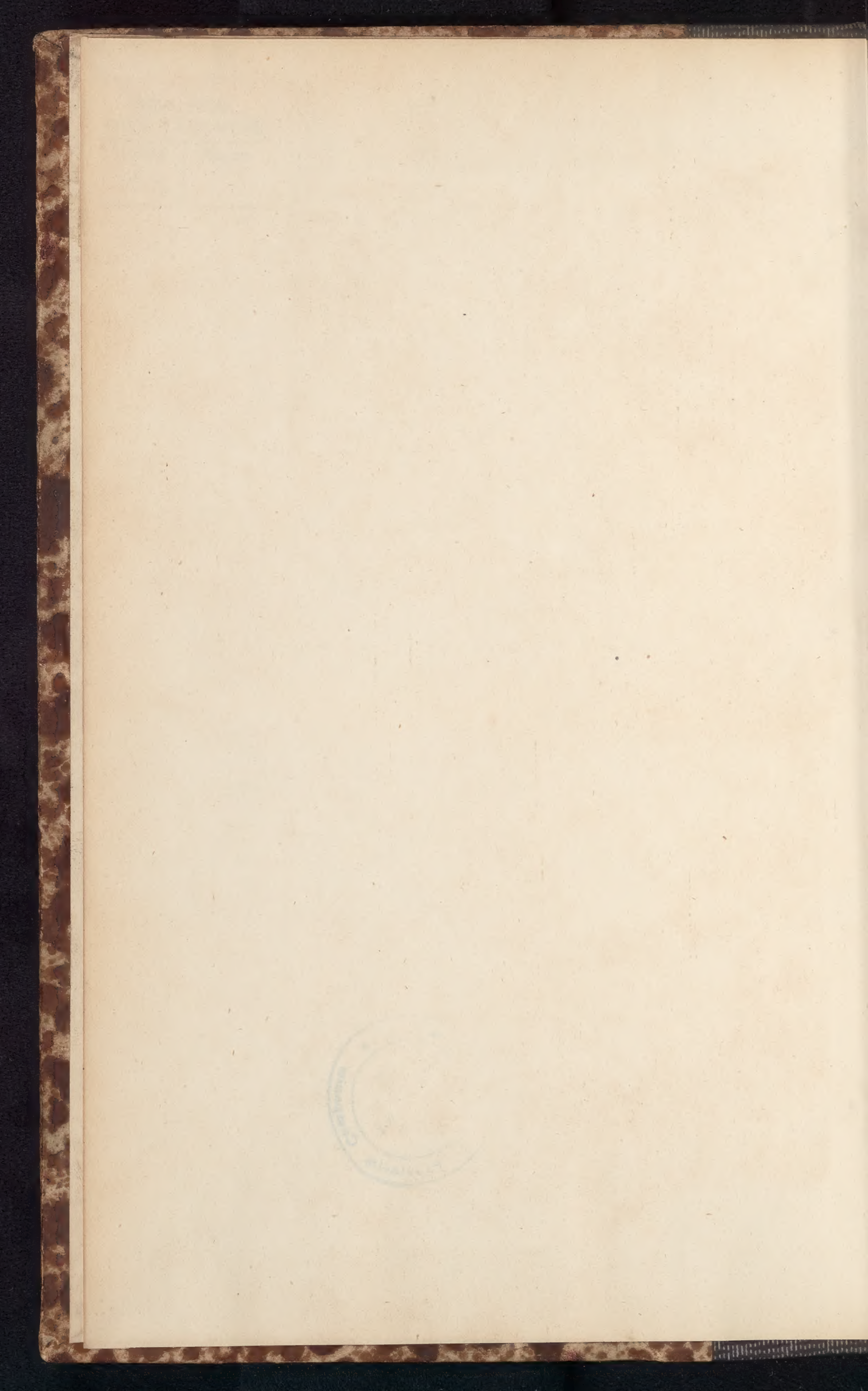


DOM. PROB.
PROV. CAMPANIAE

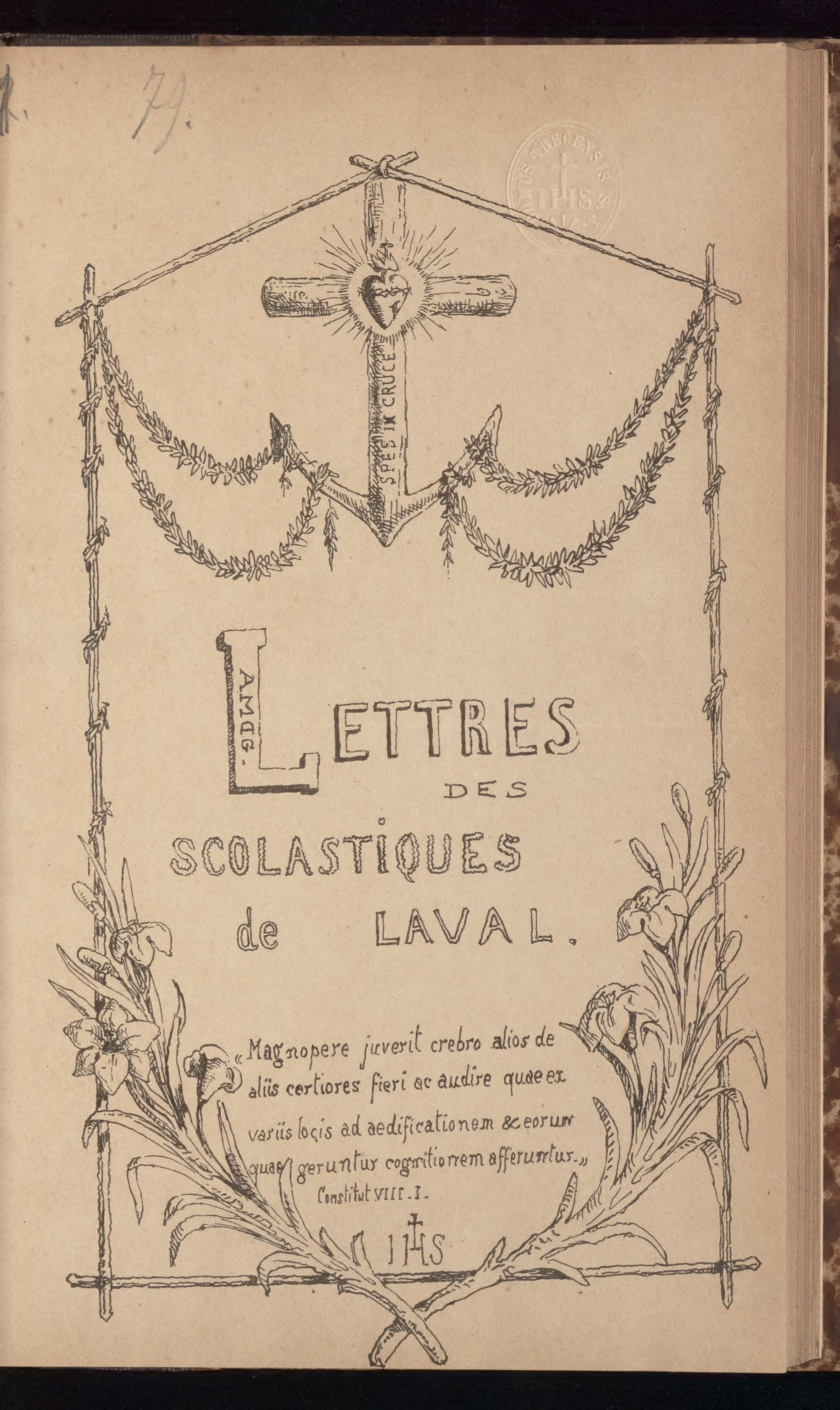
Travée	Rayon
172	B

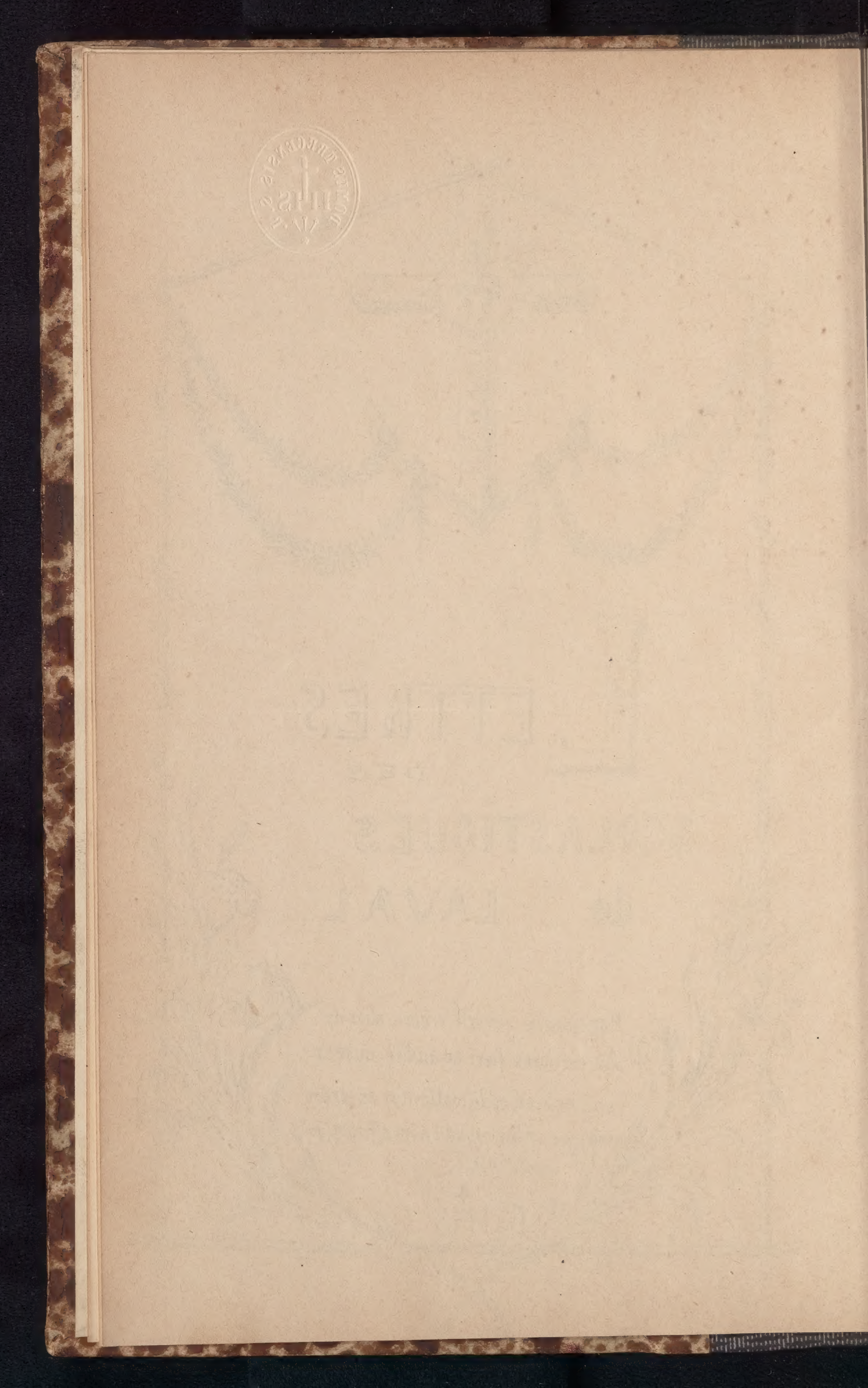
F


Provincia Campania



BV
2290
.A2
L48
1879-
1880
General


SPES IN CRUCE
AMDG.
LETTRES
DES
SCOLASTIQUES
de LAVAL.
« Magnopere juverit crebro alios de aliis certiores fieri ac audire quae ex variis locis ad aedificationem & eorum quae geruntur cognitionem afferuntur. »
Constitut VIII. I.
IHS





A. M. D. G.

Les Scolastiques de Laval aux Pères et Frères de........

Nos R.R. Pères et nos T. Ch. Frères,

P.C.

Chine. Tché-li Oriental. — Lettre du P. de Becquevort au R. P. Provincial.

Mon Révérend Père Provincial,

P.C.

Après l'épreuve vient la consolation ; nous le voyons une fois de plus. Les frères que nous avons perdus seront remplacés par d'autres, et nous l'espérons, nous en avons huit pour en remplacer quatre. La Compagnie ne serait plus la Compagnie si nos épreuves n'avaient réveillé les anciennes demandes, et suscité de nouvelles vocations.

Vous vous figurez peut-être en France, que nous sommes ici comme épouvantés de ces coups redoublés,

frappés autour de nous par la mort ; il n'en est rien. Dans ces moments il y a grâce d'état ; on va au danger comme un soldat aguerri va au feu ; il n'est pas certain d'en revenir, mais il fera son devoir. Nos vacances commencées le jour même de la mort de Monseigneur, marquées à leur milieu par la mort du Père Duvelle, ont été calmes, mais non tristes ou mornes ; ce n'était pas le moment de chanter ou de se réjouir ; on se revoyait ; on se retrouvait en famille et c'en était assez. Ceux qui étaient fatigués ont repris des forces, se sont retrempés dans la vie commune, puis tous sont repartis pour aller reprendre les travaux un moment interrompus.

Les missionnaires ont pour la plupart retrouvé leurs œuvres en bonne voie : de tous côtés on annonce des catéchumènes ; le travail redouble. L'obéissance me retient auprès de notre si bon Père Supérieur ; je ne puis donc rien vous dire de mes ouailles puisque je n'en ai point. Permettez-moi de vous dire quelques mots des succès des autres.

Voici d'abord le P. Couvreur ; il nous écrit de sa nouvelle résidence : Tai-minn-fou 23 Août. Enfin nous sommes arrivés ici à bon port le 20, après 13 jours de navigation sur le canal, et deux jours passés en voiture. Nous étions partis de la résidence le 6. Pour les détails du voyage, je vous en enverrai la carte quand elle sera terminée. En barque, j'ai employé mon temps à tracer, à l'aide d'une boussole, les détours du canal, en marquant le temps mis à les parcourir avec les noms des principales localités.

...... L'autorité civile s'est émue de notre arrivée : A peine étions nous ici, que Monsieur le Maire vint annoncer la visite du sous-préfet. Les chrétiens furent d'avis qu'il fallait l'engager à ne pas venir, parce que la maison n'était

pas propre et que je n'avais pas d'habits convenables ; mais qu'il fallait lui promettre une visite dans un court délai. Le sous-préfet dit qu'il était envoyé par le Préfet, et qu'il devait voir ce dernier le soir du même jour. Celui que j'avais député au tribunal répondit : dites au Préfet que le Père ne peut pas recevoir aujourd'hui ; qu'il viendra vous voir dans deux jours. Le Mandarin se montra satisfait, et demanda si nous avions l'intention de bâtir une grande maison avec de hautes tours européennes. On lui répondit que non. (Les Chinois craignent beaucoup les hautes tours).

Le lendemain par bonheur, le P. Finck arrivait avec mon char et les habits de cérémonie du P. Octave. Il fut décidé que les habits pouvaient aller ; mais le char était si brisé, les animaux si décharnés, si écorchés, qu'il était impossible de s'en servir. On me dit que l'un des commandants militaires prêterait volontiers son char. Malgré mes répugnances et les inconvénients que je voyais à emprunter, j'acceptai la proposition, vu la nécessité d'aller rassurer au plus tôt ces grands personnages. Dès le soir on demanda au sous-préfet s'il serait visible le lendemain. Il répondit que toute la journée il serait occupé aux examens, mais que le surlendemain il serait tout à fait libre. Il ajouta : Est-ce que le Père n'ira pas aussi voir le mandarin qui préside aux examens ? Puis il parla de nouveau des tours européennes. — La question indiquait assez que l'autre mandarin désirait aussi une visite. Enfin, pour ne pas donner lieu à des susceptibilités, il fut résolu que j'irais d'abord voir le grand Mandarin ; puis le Préfet et les deux sous-préfets.

Le grand Mandarin me reçut fort bien : c'est un homme sérieux, qu'on dit un peu sévère. Je lui dis un mot de notre maison. Il fit semblant de ne pas s'en occuper et passa à une autre question. Il affecta de ne parler

que de choses indifférentes. Ceux qui m'avaient accompagné ont été frappés de ses prévenances et de sa courtoisie. On me conseilla de ne pas aller chez le Préfet pour le moment, parce que les examens lui donnaient fort à faire.

Les deux Sous-préfets se montrèrent très-aimables. Celui de Tai-min me retint longtemps à causer de choses indifférentes; je ne fus délivré que par l'annonce d'un autre visiteur.

A peine étais-je de retour, que les deux Sous-préfets vinrent l'un après l'autre rendre la visite. Celui de Tai-min, en sortant, dit au Catéchiste que je ferais bien de différer ma visite au Préfet: que le Préfet ne trouverait pas mauvais ce retard, que lui-même se chargeait d'en parler. Il est probable que le Préfet lui avait dit de donner cet avis.

Le lendemain le grand Mandarin alla visiter toutes les autorités de la ville: partout il se contenta de donner sa carte à la porte avec quelques mots de politesse, et de passer. Il nous fit le même honneur.

On dit que le grand Mandarin est un Tartare, très savant, parent du Vice Roi de Tien-tsin; il a rempli l'office de censeur à la Cour.

Le Sous préfet paraît aussi très-instruit; il a des manières distinguées, est très-affable. Il est du Ho-Kien-fou (nord du district), m'a-t-il dit. Quand j'abordai la question de notre maison, il me dit: A Hien-Hien vous avez une grande maison. Je lui répondis; A Hien-Hien, nous sommes assez nombreux; il y a beaucoup d'étudiants; il faut nécessairement une maison assez vaste. Il en resta là sur ce chapitre. Il y a deux ans il montra beaucoup de bienveillance dans une affaire obscure que Monseigneur déféra à son

tribunal ; et l'année dernière il fit réparer l'injure que le P. Toung avait reçue d'un païen. — Le même Père écrivait le 5 Septembre ...... En ce moment on répare le bâtiment qui deviendra chapelle, et celui qui sera affecté à nos jeunes écoliers. Ce sera fort bien. Nous n'aurons pas besoin de déloger nos portiers. Notre architecte qui d'abord avait semblé condamner nos vieilles maisons, promet en ce moment de les rajeunir, et de les rendre propres et commodes. Le travail est commencé ; il ne pourra être terminé qu'après l'hiver. Quand il sera terminé, nous serons assez au large : sans nouveaux bâtiments, nous aurons une chapelle, une salle de réception, cinq ou six chambres pour nous, du logement pour près de 50 enfants, des cuisines etc. Rien ne manquera, et tout sera bien distribué. Nous avons beaucoup de peine à meubler notre maison : le 1er de la 9e lune, il y aura foire ; nous espérons y trouver ce qui est nécessaire pour nous et pour les enfants. Peu de temps après, la jeunesse studieuse sera convoquée des quatre coins de l'horizon : d'abord elle ne sera pas nombreuse ; elle nous coûtera cher cependant : en ville les prix sont élevés.

Voici pour compléter ce qui précède, quelques mots du F. Winsbach : Lors de la visite des mandarins, le P. Couvreur ne voulant pas envoyer de présents dès l'abord, afin de ne pas avoir l'air de réclamer leurs services, avait placé sur la grande table du fond de la salle, deux chandeliers de verre, un vase et le petit canon de cuivre destiné à être donné en cadeau plus tard. — Aujourd'hui un des sous-préfets a fait demander à voir le canon. Le P. Couvreur sachant ce que cela voulait dire le lui envoya, en

faisant dire qu'il lui en faisait présent. Le sous-préfet envoya aussitôt sa carte en disant : que si nous n'en avions qu'un, il ne voulait pas nous en priver. On lui répondit qu'il pouvait le garder ; et il le garda. Ce sous-préfet a un enfant de 13 ans auquel le canon fera grand plaisir. Le P. Couvreur trouve ce Mandarin très aimable.

Nous sommes ici dans une ville tout-à-fait militaire ; on tire le canon trois ou quatre fois par jour : il y a 2000 soldats pour la ville, et 1000 répartis en différents endroits. Le grand Mandarin est chef civil et militaire. Les soldats ont été exercés par deux Anglais qui sont partis il n'y a qu'un an. Les troupes se rendent à l'exercice et au tir, clairons et tambours en tête.

Nouvelles du P. Finck, 30 Août. — Les récoltes dans ce pays sont bonnes ; il paraît qu'à une trentaine de lys (4 lieues) S.O. de Tai-min-fou, le Tcheng-ho a rompu ses digues et inondé une dizaine de villages parmi lesquels se trouvent 3 ou 4 de nos nouvelles chrétientés qui donnaient les plus belles espérances. D'après ce qu'on nous racontait, toutes les moissons, sans exception, ont péri. Le Hoang-ho (Fleuve-Jaune) aussi, aurait débordé et inondé 5 sous-préfectures. La rivière qui passe près de la résidence a aussi ravagé la partie supérieure de son cours.

Du P. Bonnomet, 8 Septembre. — Le Mandarin de l'une de mes sous-préfectures a obligé un chrétien de donner des sapèques pour jouer la Comédie. L'accusé ayant répondu que comme chrétien il ne pouvait donner ses sapèques, (*) le mandarin lui dit de faire ce qu'avait

(*) [illegible] sont entremêlées de superstitions et de chants peu convenables ; les chrétiens ne peuvent en aucune manière y

décidé le village. Le fait est certain ; le catéchiste que j'ai envoyé prendre des informations a interrogé l'individu qui se tient sans cesse aux côtés du Mandarin pour le servir : il en a reçu la réponse que j'ai dite. Aussi les nouveaux chrétiens de cette sous-préfecture, déjà si peureux, sont-ils épouvantés. Comme l'année est bonne, on craint qu'il ne se joue des comédies dans tous les villages.

Un autre Mandarin paraît aussi mal disposé : un Chrétien* qui avait un procès, (que du reste il a gagné) a été interrogé par le Mandarin s'il était chrétien. Sur sa réponse affirmative, le juge lui demanda : Pourquoi es-tu Chrétien ? Le chrétien répond : pour adorer Dieu et sauver mon âme. Alors le Mandarin : Voilà un mauvais sujet.

J'aurais encore des choses très-intéressantes à vous raconter sur une nouvelle veine de catéchumènes que le P. Fourmont poursuit depuis quelques mois avec grand succès ; déjà il a baptisé d'excellentes recrues. Mais je ne veux pas lui enlever la primeur ; je lui laisse le plaisir de narrer tout au long et en détail ses belles conquêtes.

Vous voyez aussi, mon R. P. Provincial, que le démon travaille et qu'il cherche à faire peur à ceux qui viennent à nous : la crainte du Mandarin en éloigne beaucoup ; priez afin que ces personnages nous soient favorables.

Tous nos Pères vont bien ; ils vont recommencer leurs missions. Le P. Maquet est rentré dans son district bien rétabli. Le P. Muller partira prochainement. D'après tout ce que j'entends dire, l'année que nous commençons sera riche en conversions et en fruits de salut.

Adieu, mon Révérend Père Provincial, je

---

coopérer : de là des persécutions lorsqu'ils refusent leur quote-part.

me recommande ainsi que notre Mission à vos prières et Saints Sacrifices.

Infimus in Xto Servus et filius

E. de Becquevort S.J.

Zi-Ka-Wei. – Extraits d'une lettre du P. Bobet au P. de Monfort.

9 Octobre 1878.

.... Ici, par la grâce de Dieu, nous sommes toujours en paix et même dans certaines parties de l'Ouest, nous avons presque les sympathies des Mandarins. Si le fruit ne se montre pas encore avec éclat, Dieu se réserve de le faire croître et mûrir quand il lui plaira; mais ce qui était au pouvoir des Pères dans ces contrées, ils l'ont accompli avec un zèle dont je ne me lasse point d'écouter les récits. Je crois que ces chrétientés seront belles et florissantes comme celles de l'Est avant 15 ans.

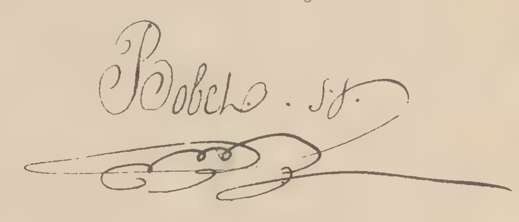
Mais pour les populations de plusieurs autres provinces il n'en est pas toujours ainsi: on lisait encore tout dernièrement dans les journaux Chinois un nouveau décret portant menaces et peines terribles contre les nombreux tueurs d'enfants, surtout dans le Sud de la Chine.

Ici l'on connaît parmi les Européens tout ce qui s'écrit contre nous; le bien se fait quand même parmi eux. Il y a trois ans on réunissait dans une petite chambre 6 à 10 enfants d'Européens pour leur apprendre à lire, à écrire, et même à compter; l'an dernier,

dans la première moitié de l'année, leur nombre s'est élevé à 25, et Dieu, qui avait ses desseins, fait tout à coup monter ce nombre à plus de cent. En Juin et Juillet, les Anglais ont été effrayés des progrès que nous faisions. Ils ont parlé et écrit pour faire ouvrir les bourses et fonder une grande école tenue par des professeurs venus de l'Université de Cambridge et d'ailleurs. Les programmes sont envoyés partout, appuyés par les Autorités, et nos adversaires ont de l'argent en abondance. A la rentrée du 5 septembre dernier, l'école anglaise et la nôtre s'ouvraient, la nôtre avec 80 enfants, l'école anglaise avec 3, qui pourtant sont montés jusqu'à 5. Nous ne sommes pas restés stationnaires, car nous avons actuellement 96 élèves, et ce nombre grandira encore. Mais pour bien comprendre cette œuvre, il est bon de vous dire que tous ces enfants, excepté un français et quelques portugais, sont anglais. On a converti et baptisé, pendant les vacances dernières, un petit Anglais de 9 ans, appartenant à une des plus riches familles de Chang-hai; il vient un jour à la maison, monté sur un tout petit cheval, que son père met tous les jours à sa disposition; Arrivé à la porte, il descend, entre chez le Père Basuiau, Supérieur de la Résidence, et lui dit: Mon Père, papa veut que j'aille à l'école des protestants; moi je ne veux pas, ni maman non plus, c'est maman et moi qui sommes les plus forts; je viens donc me faire inscrire comme j'ai déjà fait l'année dernière. Cela dit, il salue, tend la main au Père, remonte sur son petit cheval, et s'en retourne au galop dire à son père que son nom est inscrit chez les Catholiques.

On compte ici à Chang-hai, sur les trois Concessions européennes, 130 Français, 1500 Anglais, 300 Allemands et Américains, 200 Portugais et 200 autres

nationaux non Chinois. Les Auxiliatrices ont en face de nous sur la même Concession française, une école pour les jeunes filles Européennes : l'an dernier elles avaient 105 élèves, et comme elles n'ont pas de concurrence, elles prendront tout. Du reste, elles ont la confiance, aussi complète que possible, de toutes les familles Anglaises. Mais que de bien encore à faire parmi les parents de ces pauvres enfants ! Avec les Portugais, il y a quelques catholiques Anglais et autres et une quinzaine de français : en tout 250 Catholiques Européens qui vont à la messe. Sur les 3 Concessions européennes, s'il y a peu d'étrangers, il y a en revanche 220 mille Chinois ; ce qui avec les 120 mille de la ville murée, et les 180 mille du faubourg de Tong-Ka-dou, fait une ville de plus de 500 mille habitants, agglomérés sur une étendue de 7 Kilomètres en longueur et de 2 Kilomètres en largeur en s'avançant du fleuve vers l'intérieur des terres. Au milieu de cette immense population, à peu près 4 mille Catholiques. Quand donc Notre-Seigneur, qui a reçu toutes les nations en héritage, voudra-t-il bien user de ses droits en ce pays-ci ?



Tsang-seu. – Lettre du P. Colombel au P. Pauvas. – Tsang-yang, 24 Août 1878.

Mon R. Père.

P. C.

Je vous envoie toute une longue histoire d'un pèlerinage célèbre parmi les païens. Mes chrétiens sont groupés dans un rayon de 10 à 15 lieues autour de cette montagne du diable ; nous sommes pour ainsi dire toujours dans son ombre maudite. J'ai voulu savoir ce que l'on vénérait à Maô-Chan, j'ai lu tout ce que j'ai trouvé sur ce chapitre, j'en ai fait le résumé, je vous l'envoie dans l'espérance qu'il pourra vous être agréable. Voyez même s'il pourrait être utile à quelque chose, après de nombreuses corrections ; car je l'ai fait le plus souvent en barque, m'y remettant à plus de 20 fois ; et je n'ai d'ailleurs rien de ce qu'il faut pour soigner la façon. En tout cas vous y verrez au moins mon désir de vous faire plaisir.

Je me recommande instamment à vos bonnes prières et Saints Sacrifices.

Rae Vae infimus in Xto Servus.

Colombel. S. J.

Maô-Chan.

Avant de se jeter dans la mer, le Yang-tse-Kiang arrose une vaste plaine où l'on ne voit que de

rares collines. Les montagnes n'apparaissent qu'à la hauteur de Tchen-Kiang. C'est à cette limite qu'appartiennent les Monts-Mão ou Mão-Chan. C'est une petite chaîne qui court sur une longueur de 20 ou 30 lieues du Nord au Sud entre trois villes de troisième ordre, Kin-tan, Tan-yang et Kin-iang. Ces montagnes sont pour les païens un lieu célèbre de pèlerinage, le plus connu certainement de la partie méridionale du Kiang-sou.

Chaque année pendant la 12e lune, la 1re, la 2e, et même le commencement de la 3e, on rencontre sur les canaux de Kin-tan et de Tan-yang beaucoup de pèlerins qui s'en vont à Mão-Chan; il en vient de Sou-tcheu, de Tchang-cheu, de Tchen-Kiang et d'autres villes plus éloignées encore. C'est une partie de plaisir qu'on se donne pendant les vacances de cette époque, c'est l'accomplissement d'un voeu qu'on a fait pour obtenir que l'année fût bonne, ou encore un pèlerinage qu'on entreprend pour gagner les bonnes grâces de la fortune.

Les divinités dont on va chercher la protection sont trois frères du nom de Mão; tous les trois, dit-on, ont atteint la perfection en pratiquant la vie contemplative dans les solitudes de la montagne et ont obtenu de monter au Ciel sans voir la mort, suivant la doctrine des Tao-sse. Au ciel ils sont devenus les grands ministres du roi Ton-yo-tsi-Wam. On appelle yo les cinq grandes montagnes de l'ancienne Chine; Ton-yo est dans la province du Chan-ton, c'est la demeure d'une divinité puissante, Ton-yo-tsi-Wam, qui préside aux montagnes et aux destinées du peuple. C'est à sa cour que l'un des trois frères, Mão-iin, a obtenu le rang de premier ministre et que ses deux frères occupent les plus hautes positions. C'est là ce que racontent les pèlerins de Mão-Chan.

Pendant le voyage, les pèlerins se déclarent les domestiques de ces grands personnages, et quelle que soit l'économie qui préside aux dépenses, il y a toujours au moins, à l'arrière de la barque, un morceau de toile jaune suspendu en étendard à un bambou et chargé de caractères qui font savoir qu'on appartient à la maison puissante de Mâo.

Depuis la petite barque du Nord du Kiang recouverte de nattes de paille, jusqu'à la grande barque de voyage ressemblant à une maison flottante, qui vient de Sou-tcheu ou de Tchang-tcheu, on trouve sous ce drapeau des échantillons de toutes les barques du pays.

Quand le pèlerinage se fait suivant toutes les règles, à l'avant de la barque il y a d'abord un réchaud dans lequel l'encens brûle pendant tout le voyage; puis à l'entrée du compartiment intérieur réservé aux voyageurs, il y a le tam-tam que l'on bat surtout à l'entrée des bourgs et au passage des ponts, et deux bambous dressés qui portent de longs étendards flottants chargés d'inscriptions. Sur les deux côtés de la barque sont fixées les planches carrées portées sur un manche, insignes des Mandarins. Elles portent sur un fond de vernis rouge, en caractères d'or, les titres des trois Mâo, surtout de Mâo-ün. Dans la barque, si la barque est assez grande et son propriétaire assez riche, on invite quelques prêtres des idoles qui dressent leur autel et leurs faux dieux dans le salon, et pendant le voyage, récitent les prières en frappant en cadence le Mo-iu. (boule de bois évidée qui se tient par une anse) Si au contraire les pèlerins n'ont pas assez de fortune pour emmener avec eux quelques prêtres, ils récitent en commun quelques prières en s'accompagnant du même instrument.

A l'arrière de la barque sont les bateliers

qui manient la godille ou la voile ; sur les grandes barques il y en a toujours quelques uns qui ont revêtu la veste jaune et la ceinture rouge, signes distinctifs des pèlerins. Enfin au dessus du gouvernail, cinq petits drapeaux triangulaires aux rebords découpés en festons, complètent l'ornementation de la barque.

Bien des pèlerins, sans doute, n'ont pas assez de fortune ou de dévotion pour faire tous ces frais de pèlerinage et les suppriment en partie ou tout à fait, mais toujours on retrouve sur les barques qui vont à Mão-Chan quelque signe du culte que l'on va rendre au démon.

S'il n'y avait qu'à donner une idée des monts Mão, ce serait affaire de quelques lignes ; ce ne sont que des montagnes de trois à cinq cents mètres, peu boisées, sur les flancs desquelles s'élèvent de nombreuses pagodes, ruinées il y a quelques années par les rebelles, et qui ne se relèvent que lentement. Du versant Oriental la vue s'étend sur la plaine de l'embouchure du Kiang ; au couchant la vue est bornée par les montagnes qui s'élèvent autour de Nan-Kin. Mais les auteurs Chinois en font une description bien plus poétique ; ils ont su répandre sur le tableau un jour mystérieux qui captive vivement les faibles esprits de nos pauvres païens. Pour vous faire voir Mão-Chan comme ils le voient eux-mêmes, je suivrai mot à mot le Tchen-Kiang-fou-tje, c'est-à-dire les annales ou les archives du département dont Tchen-Kiang est la capitale et dont Mão-chan fait partie.

Cette montagne a porté autrefois plusieurs noms ; on l'appelait Kiu K'io chan, ou montagne dont les replis représentent le caractère Kiu (句).

On l'appelait encore Kang-chan ; un ancien auteur disait d'elle : Kang-chan couvre la demeure d'un dragon puissant qui sait repousser les inondations, écarter les maladies et prolonger la vie. On la nommait encore Ti-fei, le coeur de la terre, (mot à mot, les poumons de la terre) parce qu'elle est comme le coeur des campagnes environnantes qui doivent à sa bienfaisante influence une terre excellente et des eaux très claires.

On lit dans un ancien livre : à Ti-fei la terre est excellente, les eaux sont claires, sur la montagne on peut passer une vie heureuse et de là monter sûrement au Ciel.

Elle a encore porté le nom de Liang-tchang qu'elle doit à l'Empereur Che hoan qui vint la visiter l'an 209 avant Jésus-Christ. Cet empereur s'extasiait sur la beauté du site et promit qu'il reviendrait chaque année. Les deux mots que l'Empereur venait de prononcer furent répétés avec enthousiasme par la foule des courtisans, on fit retentir les gros tambours et les grosses cloches de la montagne, les mille voix du peuple firent retentir ses cavernes, présageant à l'Empereur toutes sortes de prospérités, dès lors la montagne prit le nom de Liang-tchang en souvenir de cette visite impériale. Mais le nom sous lequel elle est le plus connue est le nom de Mâo-chan, qu'elle doit aux 3 frères qui y ont mérité l'apothéose.

Mâo-chan est célèbre par ses cavernes, disent les Archives ; il y a, sous le vaste ciel, 36 grottes ; celle de Mâo-chan est la huitième. Cette grotte merveilleuse se compose de 4 grandes salles souterraines, 7 routes la parcourent dans sa longueur, elle donne naissance à 9 sources qui répandent leurs eaux vers les quatre parties du monde, 5 ouvertures permettent d'y entrer facilement,

elle a 150 lys de circuit. Sous les Tcheu (1122-255 A.C.) on l'appelait la caverne des eaux serpentantes. Sous les Tsin (255-206 A.C.) on l'appelait le temple du plateau d'or, parce que sous ses voûtes se trouve un plateau merveilleusement propre à offrir des sacrifices. C'est encore ce nom que porte la ville voisine de Kin-tan. La grotte est encore connue sous le nom de palais souterrain de Hoa-yang, c'est le séjour habituel des Immortels.

Liang-tchan-tong et Yen-tong sont encore deux grottes ouvertes dans les flancs de la montagne. Liang-tchan-tong a été rendue célèbre par un sage nommé Liang-chi décoré après sa mort du titre de "Maître ressuscité". Il vint avec 2 tigres mener dans cette grotte la vie érémitique. Yen-tong ou la grotte des Hirondelles, fut l'asile où se réfugièrent 2 Vierges sœurs, du nom de Tsien, dirigées par Tche-tao. Depuis cette époque on trouve encore autour de la grotte des joncs violets et des pêches bleues, souvenirs de ces deux sœurs. L'aînée s'étant enveloppée d'un long voile blanc, s'adonna à la pratique de la vertu et se retira dans la grotte dont nous avons parlé. Quand sa sœur cadette vint la rejoindre, le rocher se referma sur elles.

Sous les Song, la cinquième année de Chuen-hoa (994. P.C.) un sage nommé Chia-heu vint à Mâo-Chan avec 5 disciples se mettre sous la direction de ces deux Vierges et leur fit parvenir une lettre de soumission. La nuit suivante le tonnerre grondait dans la montagne, la terre tremblait et la caverne se rouvrait. Plus tard un temple fut construit à l'entrée de la grotte avec les aumônes ramassées pour honorer ces deux vierges; il fut honoré de plusieurs inscriptions par les empereurs, plusieurs fois détruit, brûlé par le feu qu'on avait mis aux herbes sèches de la montagne, et toujours rétabli de nouveau.

Outre ce temple, il en est encore plusieurs autres que les empereurs ont décorés d'inscriptions. En 1163 un Tao-sse habitait une caverne de Māo-Chan et s'était donné le nom de Seigneur de la montagne. Ayant rencontré l'Impératrice qui portait elle-même le nom de Māo, il sut obtenir que Sa Majesté construisît un temple sur le sommet de Māo-Chan. Plusieurs autres temples sont consacrés à la mémoire des sages qui sont parvenus sur cette montagne à l'immortalité, et sont bâtis sur l'emplacement de leurs cellules. C'est le Couvent de l'Immortel caché, sur le pic des Perles amoncelées; c'est le tombeau et la demeure d'un sage célèbre surnommé l'Immuable unité; c'est le couvent de la Longévité renaissante au pays des Immortels pèlerins. Ce dernier temple est bâti sur l'emplacement de la demeure du sage Gen-tsi qui parvint à l'Immortalité sous les Tsin; (265-322).

La 11e année de Uen-Kia (435 P.C.), un descendant de Confucius le rétablit pour un Tao-sse célèbre de Tan-yang, le sage Hoa-Wen; l'Empereur accorda à ce temple les impôts des campagnes environnantes pour pourvoir à son entretien. Ce temple a une grande lampe de pierre qui date de la dynastie des Tan, on l'appelle la Lampe éternelle. Une inscription datée de 366 dit que, depuis la troisième année de Pa-lié, de la dynastie des Tan, il s'est écoulé 498 ans, et que pendant ce temps le soleil a toujours éclairé Māo-Chan et la sainte lampe a toujours éclairé la grotte.

Parmi les merveilles de Māo-Chan, les Archives du Tchen-Kiang-fou citent encore les sources thermales de Fou-tchan, dont les eaux, disent-elles, sont brûlantes, même en hiver; si vous y plongez la main, la douleur vous la fait bientôt retirer.

Le même livre assure encore qu'à la 12e lune de l'année 501, il tomba à Mão-Chan une rosée solide et sucrée qui couvrit plusieurs lys tout autour de la montagne. (Le lys, mesure de longueur, égale 620 mètres en moyenne). Cette rosée, dont la description fait penser à la manne, est souvent mentionnée dans les livres Chinois et on la fait tomber surtout autour des montagnes célèbres.

Voilà ce que les Archives du Tchen-Kiang-fou disent de Mão-Chan. On connait encore les eaux chaudes de Fou-tchan, ce sont des eaux sulfureuses, mais les grottes sont inconnues aujourd'hui. Le Kiang-lin-fou-tje ou les annales de la préfecture de Nankin, dont les limites touchent à Mão-Chan, vont même jusqu'à dire que ce ne sont là que de pures inventions. Quoi qu'il en soit, les pèlerins sont pleins d'idées superstitieuses sur leur montagne et ils sont prêts à accepter tout ce qu'on leur en dira.

C'est surtout dans l'histoire des trois frères qui ont donné leur nom à la montagne que la superstition s'est donnée libre carrière. Les Archives du Tchen-Kiang-fou en donnent le résumé, l'histoire des divinités du paganisme la donne tout au long. Cette histoire en faisant connaître Mão-Chan donnera en même temps une idée de la doctrine des Tao-sse ou sectateurs de Lao-Kiun qui desservent les pagodes des trois Mão.

La naissance de Mão-iin est d'abord entourée du prestige de la prophétie. D'après un ancien livre, un ancêtre de ces trois sages, nommé Mão-mong, pratiquait la vertu dans les solitudes de Hoa-Chan. Sous la dynastie des Tsin, la 31e année de Che-hoan (215 A.C.), il monta au Ciel en plein jour. Dès lors il y eut des chants populaires qui disaient: il a obtenu l'immortalité spirituelle, Mão-Mong emporté par le dragon est monté au Ciel, il est

entré dans l'empyrée. Après le règne actuel, viendra un sage qui continuera sa manière de vivre et comme lui montera au ciel, ce sera notre Jin. – On appelait ces chants, les chants des Immortels; cinq générations passèrent et Mão-iin vint vérifier la prophétie.

Un autre prophète, nommé Tan-Ko-tchen, avait annoncé longtemps auparavant que les descendants de la famille Mão atteindraient une haute perfection et que Mão-too fils de Mão-Chi serait le plus heureux. Mão-tso en effet épousa une femme de la famille Chiu, elle lui donna un premier fils qui ne put être élevé, il mourut au bout de trente jours. Mão-tso dirigea alors toutes les forces de son esprit vers la pratique de la vertu et distribua tous ses biens aux pauvres. Trois ans se passèrent dans ces pieux exercices et Madame Chiu conçut de nouveau. Sous l'Empereur Kin-ti, la 5e année de Tchong-nen (146 A.C.) le 3e jour de la 10e lune, elle donna le jour à un fils. Le ciel se couvrit alors de nuages resplendissants, on donna à l'enfant le nom de Jin (couvert) pour rappeler ce phénomène.

Dès son enfance Mão-iin fut doué d'une tempérance et d'une modération surprenante et ne montra de goût que pour la contemplation. Madame Chiu eut encore deux fils, alors Jin quitta ses parents et se retira dans les profondeurs de la Montagne de la Constance pour s'y livrer à la méditation; il avait alors 18 ans.

Dans cette solitude Mão-iin fit la rencontre d'un précepteur digne de lui, c'était le sage Wan qui vivait dans la grotte de Cong-lin au pied de la montagne Tchong-yo. Il jouissait déjà d'une grande réputation :: le Roi de Ou ayant envoyé un de ses ministres prendre des informations sur son compte, le...

sage Wan lui avait donné une prescription et des médecines si efficaces que dès lors ses forces n'avaient plus éprouvé d'affaiblissement ; pendant 14 ans qu'il servit encore son prince il avait su se concilier le coeur de tout le monde, puis s'étant retiré dans les grottes d'une montagne il s'y était sanctifié et était enfin monté au Ciel.

C'est ce même Wan qui parcourant les cinq grandes montagnes était venu par hazard à la Montagne de la Constance. Mâo-iin l'y rencontra, le prit pour maître et le pria humblement de le conduire à la perfection. Le sage Wan se contenta de lui prescrire de manger un certain fruit nommé Choû pour que tout son être pût se spiritualiser. Mâo-iin suivit ponctuellement cette recommandation, son corps perdit sa pesanteur, il prit de l'aversion pour tout autre aliment, le Choû qu'il prenait suffisait à entretenir ses forces, il ne pensait même plus à d'autre nourriture.

Cependant Mâo-iin impatient d'avancer dans la voie de la perfection, se rendit à la Tour de la Tortue en jade blanc, il y adora l'Impératrice du Ciel et lui adressa d'humbles prières. Iin, lui disait-il, est une pauvre personne, il est encore bien jeune, il se prosterne à vos pieds dans la poussière et vous prie de hâter pour lui le moment des célestes faveurs. L'Impératrice du Ciel eut pitié de lui et répondit : J'eus autrefois pour maîtres l'Empereur du Ciel Uen-tjé (*) et les autres princes célestes, ils m'ont donné le livre de la *Vérité Cachée* qui enseigne à s'unir au ciel au Suprême

---

(*) Uen-tjé est le premier Empereur des temps fabuleux de la Chine ou Pan-Kou. - L'Impératrice du Ciel est la mère d'un de ses plus proches successeurs.

principe, à réussir sur la terre dans toutes ses entreprises, et le moyen de passer les portes du Ciel. Je veux t'en faire présent, mets toute ta diligence à en profiter. L'Impératrice du ciel ordonna alors au sage Wan d'expliquer en détail à Mâo-iin les mystères de ce livre, elle lui remit 4 volumes précieux et détacha de sa suite plusieurs jeunes gens pour le service de son nouveau protégé. Mâo-iin reçut ces présents avec de nouvelles prostrations et regagna les vallées de la Montagne de la Constance. La 4e année de Tien-han (97 A.C.) le fondateur de la secte des Taosse, Lao-Kuun, descendit sur la terre pour examiner son nouveau disciple et trouva qu'il avait atteint la perfection. Mao-iin avait alors 49 ans.

C'est à cet âge que Mâo-iin conçut pour la première fois la pensée de retourner dans sa famille où son père et sa mère vivaient fort heureux, âgés de plus de 80 ans. Il se présenta donc à la maison paternelle et prosterné devant la porte il demanda la permission d'entrer. Son père était fort mécontent de sa longue absence, il le réprimanda de ne pas consacrer ses soins à gérer les biens de la famille et voulut le frapper de son bâton. Iin toujours prosterné devant son père, lui dit: j'ai reçu les précieuses leçons d'un maître divin, une milice céleste veille continuellement à mes côtés, votre fils Jin craint que vous ne trouviez de la résistance si vous voulez le châtier, et que ses fautes en soient augmentées. Son père voulut éprouver la vérité de ses paroles et leva sur lui son bâton, mais son bâton se brisa immédiatement en cent morceaux qui partirent comme des flèches, percèrent les murs de part en part et renversèrent sur leur chemin les colonnes qui soutenaient la maison. Le père commença dès lors à

croire que son fils avait réellement atteint la perfection. Mâo-iin trouva aussi à la maison ses deux jeunes frères Mâo-coy et Mâo-tchong, mais ils n'avaient aucun goût pour la vérité cachée et se consacraient entièrement à la littérature.

Il quitta bientôt sa famille et s'en alla vers l'Orient dans le royaume de Ou, à cette montagne de Kin-K'io qui devait bientôt porter son nom. Il y fit la rencontre d'un homme monté sur un cerf blanc qui en parcourait les solitudes. Cet homme lui dit : je suis maître I-tze-pou, depuis longtemps je ramasse sur les montagnes la Verdoyante herbe de l'Immortalitée. Sur celle-ci il en existe cinq espèces, dont trois violettes. Ceux qui se nourrissent de ces dernières espèces peuvent arriver au degré de Princes Immortels du Grand Dragon et du Tiare royal. Pour moi, je n'ai pas la force de m'élever jusque là, mais puisque vous avez reçu déjà le livre des Vérités Cachées, je veux vous apprendre à ne plus vivre que de leur méditation pour monter bientôt au ciel. Mâo-iin reçut avec gratitude les leçons du sage I-tze-pou et resta à Kin-Kio pour y pratiquer la vertu.

Il fut bientôt distrait de nouveau de ces exercices ; ses vénérables parents étaient arrivés au terme de leur longue vie, Mâo-iin se rendit à la maison paternelle et y accomplit scrupuleusement tous les rits du deuil et de la sépulture. Mâo-coy et Mâo-tchong venaient d'être élevés à de hautes dignités dans l'empire, comme ils allaient prendre possession de leurs charges, les habitants du village au nombre de plusieurs centaines les reconduisirent avec honneur. Quand ils revinrent Mâo-iin leur dit en riant : Bien que je n'aie

pas comme mes frères un traitement de deux mille boisseaux de riz, l'année prochaine, le 9 de la 4e lune, vous ferez à votre serviteur l'honneur de l'entourer à son départ pour le séjour des Immortels : ayez bien soin de ne pas faire moins alors que vous ne venez de faire aujourd'hui. Tous affirmèrent qu'ils ne feraient pas moins et cependant dans le cœur personne ne croyait à la prophétie. Mais voilà qu'à l'époque prédite il se forme tout à coup devant la demeure des Mâo une aire de plusieurs centaines d'arpents sur laquelle on n'aurait pas trouvé un brin d'herbe, le sol se couvrit de tapis blancs, des rideaux et des tentures de la plus belle soie s'étendirent spontanément en forme d'une vaste tente qui pouvait contenir plusieurs centaines de personnes. Quand tous les convives furent réunis, on commença un grand festin, il n'y avait absolument aucun serviteur, on voyait seulement venir se placer devant les convives des assiettes d'or, des coupes de pierres précieuses, des vins fins, des mets délicats, des fruits inconnus. En même temps un concert de toutes sortes d'instruments remplissait les oreilles, on ne voyait ni fleurs ni parfums, et pourtant une odeur exquise se faisait sentir à plusieurs lis de distance. Bientôt des messagers célestes vinrent chercher Mâo-ün, il y en avait plusieurs milliers, tous portant des habits de pourpre et des ceintures de pierres précieuses, leurs bannières brillaient d'un éclat que l'œil ne pouvait supporter. Mâo-ün prit alors congé de sa famille et de ses amis en leur faisant cette suprême recommandation : Je m'en vais habiter la montagne de Kin-Kio, ceux qui croient peuvent venir se joindre à moi. Il monta alors sur un char, et fut emporté lentement par une nuée et disparut.

Les deux frères du nouvel Immortel étaient aux fonctions de leur charge quand ils apprirent cet événement, ils donnèrent aussitôt leur démission et revinrent à la maison paternelle. Ils allèrent à la montagne de Kiu-Kio adresser leurs prières à leur aîné. Vos deux frères insensés, lui disaient-ils, désirent suivre désormais les traces de leur frère aîné. Mao-iin leur apparut et leur dit : Comment avez-vous tant tardé ! vous êtes avancés en âge, arriver à la perfection n'est pas chose aisée. Le premier enseignement qu'il y ait à vous donner, est de vous apprendre à prolonger le nombre de vos jours. Il vous faut observer un jeûne sévère pendant 3 ans pour vous disposer à recevoir les heureuses influences de la vérité Cachée.

Mao-iin donna alors à chacun de ses frères un remède ~~et~~ des prescriptions célestes, Mao-Con et Mao-tchong lui obéirent ponctuellement, ils menèrent une vie fort austère pendant 6 ans et parvinrent à leur tour à l'Immortalité. Les trois frères se partagèrent alors pour y habiter les trois pics dominants de la montagne qui depuis prit le nom de Montagne des Trois Mao.

Peu de temps après quatre Ambassadeurs du Ciel avec une suite considérable vinrent les trouver. Ils avaient des habits brodés et tenaient en main de précieux insignes de hautes dignités. S'adressant alors à Mao-iin ils lui dirent : Le Ciel suprême connait la mesure de vos mérites, il a résolu de vous accorder dès maintenant des faveurs spéciales en attendant ce que l'avenir vous réserve. Mao-iin et ses deux frères se prosternèrent alors pour recevoir les

ordres du Ciel. Le chef de l'ambassade dit à Mão-iin : Moi, humble messager aux habits brodés, je me nomme Len-hoan-tze-Ki, je suis envoyé par le grand Empereur dominateur du Ciel, pour vous remettre le sceau céleste et le divin diplôme. Le second ambassadeur lui dit : Moi, Koin-siou-tiao, officier royal du palais de gauche du troisième ciel, je remplis les ordres du sage empereur Tai-Wei, j'offre à votre seigneurie un char orné de huit dragons et un habit brodé de plumes violettes. Le troisième envoyé dit : je suis le serviteur du sage Tai-chan-tao, je vous apporte de sa part le cachet du Vénérable Dragon d'or et une sonnette d'or fondu. Je me nomme Che-chou-men, grand ministre de Hié-tchen. Le quatrième messager dit : Je suis le Vénérable Immortel Tai-Ki, j'ai reçu les ordres du Saint prince Kin-Kuen, je vous apporte en présent quatre tiges de la divine herbe de l'Immortalité. Mão-iin se leva alors, reçut ces présents avec respect, se prosterna et remercia de nouveau. Enfin chacun des ambassadeurs s'éleva dans les airs et disparut. Mão-con et Mão-tchong conçurent bien de la honte en voyant que leur vertu n'était pas estimée à la hauteur des mérites de Mão-iin, ils revinrent habiter leurs montagnes et s'y adonnèrent à la perfection avec une nouvelle ardeur.

Cependant l'Impératrice du Ciel ayant appris que Mão-iin était arrivé au terme de la perfection, résolut de le faire monter au ciel. Elle prit avec elle la femme du grand ministre Chan-uen, le sage et savant Fan-tsu-tsin et le maître de Mão-iin le sage Wan, chacun avec le costume et le cortège convenables à sa dignité. Ils descendirent sur la montagne de Kiu-Kio et envoyèrent un de leurs gardes porter à Mão-iin

les ordres de l'Impératrice du Ciel. — Puis le sage Wam fit servir un repas de la cuisine céleste et on chanta des poësies divines. Quand le repas fut terminé, l'Impératrice du Ciel vint avec le sage Wam faire sa visite. Les deux frères de Mão-iu reçurent la robe des disciples de la perfection, puis l'Impératrice ordonna à l'épouse de Chan-uen de leur donner les quatre volumes précieux de la Vérité Cachée, et à sa suivante Tchan-lin-tze de donner aux trois frères le contrat de l'alliance qu'elle faisait avec eux. Enfin le sage Wam leur donna des diplômes qui créaient Mão-con *Prince de la faveur constante*, et Mão-tchong *Prince protecteur de la vie*, puis il envoya un garde de sa suite leur dire : l'Illustre dame ici présente est l'épouse de Chan-uen, la mère du Véritable Empereur du troisième ciel. Elle domine les dix millions de nobles dames du ciel, elle permet que vous vous présentiez devant elle. Les deux nouveaux princes vinrent donc lui adresser leurs adorations et la prièrent de les sanctifier. La noble dame les reçut avec bonté et ordonna à une de ses suivantes d'apporter sa bourse de satin violet, d'y prendre sa cassette d'or et d'en tirer quatre livres, le livre *des trois sources qui répandent des perles*, le livre *de l'Essence de la doctrine resplendissante*, le livre *des huit arts des Immortels solitaires*, le livre *de la Splendeur bienfaisante du grand principe*. Ces quatre livres leur furent remis. L'Impératrice à son tour ordonna à une de ses dames nommée Li-fan-min, d'ouvrir sa cassette de cristal rouge, d'y prendre sa boîte couleur de nuées et d'en sortir le livre *de la ceinture de pierres précieuses et de la parure d'or*, qu'elle leur remit. Enfin l'Impératrice du Ciel et l'épouse du grand ministre se retirèrent avec leur cour, les mille chars et les dix mille cavaliers de leur suite regagnèrent les demeures

du grand vide.

Le grand jour était arrivé pour les trois frères, Mão-iin ramassa ses cheveux en deux nœuds sur chaque côté de la tête, revêtit son costume de plumes de grues et de cigognes et entra dans son char attelé de tigres. Ses deux frères montèrent sur des grues jaunes et en plein jour ils s'élevèrent tous trois au ciel à la suite du cortège impérial. — C'était la huitième année de Uen-Kan (63. A. C.)

Quand les trois Immortels furent arrivés au palais d'or du ciel, ils en visitèrent le Suprême dominateur. Ce souverain Empereur fit présent à Mão-iin d'un sceptre d'or, Mão-con et Mão-tchong reçurent chacun un véritable exemplaire du grand principe. Puis le Souverain Empereur fit un édit qui partageait entre eux le gouvernement de la terre et les nomma tous trois Grands ministres des neuf cieux, mais Mão-iin resta supérieur à ses frères, il reçut un livre gravé sur une lame d'or pur et le courtisan Immortel iu-lang tira d'une boîte de jade violet un écrin de soie couleur d'azur et en sortit la liste précieuse des Esprits des neuf cieux qu'il lui remit. Les trois frères remercièrent alors pour tous les bienfaits qu'ils venaient de recevoir et se retirèrent dans les palais qui leur furent assignés.

Une fois investis de cette autorité, les trois Mão firent leurs visites à tous les esprits et les saints du Ciel, puis ils allèrent dans le ciel inférieur chercher leurs ancêtres, ils les établirent à Mão-chan et leur donnèrent un palais pour demeure. Les saints parents des trois frères disaient souvent: Autrefois nous avons beaucoup prié parce que nous étions privés d'enfants, maintenant nous leur devons de jouir du bonheur du Ciel.

Les trois frères entendant ces paroles, firent vœu de se dévouer au soulagement des familles privées de postérité. D'abord quelques personnes des environs de Mão-chan, vinrent leur demander des enfants et furent exaucées, bientôt il en vint de partout, on fut obligé de construire des temples, on éleva des autels sur les trois sommets de la montagne et il s'y fit beaucoup de miracles : Tous les printemps les habitants du midi du Kiang venaient y déposer leurs prières, et dès lors les adorateurs des trois Mão devinrent fort nombreux.

Mão-iin conversait volontiers avec ses adorateurs, les uns disaient l'avoir vu venir suivi d'une cour nombreuse ; les autres disaient l'avoir vu sous la forme d'une grue blanche. Les malades imploraient son secours, ils cuisaient dix œufs de poule qu'ils mettaient au milieu de son temple ; bientôt ces œufs se rendaient d'eux-mêmes jusqu'à leur maître : au retour, on les ouvrait ; si l'intérieur en était jaune, les malades guérissaient, s'il était couleur de terre, les malades devaient mourir.

Mão-iin était depuis quelque temps au ciel quand son ancien maître, le sage Wan vint l'inviter à une promenade sur le Ton-yo. L'Empereur de cette montagne l'y retint pour la nuit. Le sage Wan lui dit : Mon frère cadet a 5 fils et une fille, trois de ses fils sont déjà mariés, sa fille s'appelle la Fille de Jade, elle habite ici sur le pic de la grande paix, elle est très habile en toutes sortes d'arts et de métiers, je désire beaucoup vous la donner pour épouse, qu'en pensez-vous ? Mão-iin réfléchit profondément sans vouloir répondre. Le sage Wan reprit en riant : Votre seigneurie n'a-t-elle pas su qu'au ciel le seigneur Kiao-ou-i venait de marier son fils ? moi-même et mon frère nous donnons

des épouses à nos enfants, les saints les plus illustres, les plus parfaits des Vénérables prennent tous des épouses, est-il donc nécessaire d'être seul pour pratiquer la perfection ? Mão-iin n'avait rien à répondre, il dit seulement qu'il en parlerait à ses parents. Le sage Wan se rendit donc avec lui à Mão-chan, le Père et la Mère de Mão-iin consentirent à tout et arrêtèrent le mariage pour le soir de la pleine lune du 8e mois, on décida qu'il se ferait à Ton-yo.

Quand l'époque fut arrivée, Mão-iin prit un chapeau en fleurs d'hibiscus, mit sur ses épaules un habit en fleurs de Bignone, prit à la main un sceptre en forme de fleurs de Nélumbium, ceignit une ceinture en fleurs de pêchers, monta sur un char de cristal rose et partit pour Ton-yo; sa personne et toute sa suite étaient dans une tenue irréprochable. — Après les noces, Mão-iin habita un nouveau palais sur une colline voisine, et fut fait premier ministre de l'Empereur de Ton-yo qui le chargea de juger à sa place les affaires des vivants. Il fut préposé à tous les Esprits et à tous les Immortels des royaumes de Ou et de Ue, chargé de gouverner les montagnes et les sources de la gauche du Kiang. Dès lors Mão-iin demeura tantôt au Nord, tantôt au midi; chaque année le 2e jour de la 2e lune il montait une grue blanche et venait prendre quelque repos dans sa famille.

Voilà la longue et insipide histoire que les prêtres des idoles de Mão-chan font de leurs divinités, elle ne mérite pas la discussion. Les Archives du Tchen-Kiang-fou citent une pièce qui se rapproche sans doute davantage de la vérité.

Il y avait, dit un ancien auteur, trois

frères du nom de Mão, revêtus tous les trois des plus hautes dignités ; ils étaient nés sous le règne de Kin-ti de la dynastie des Han (156-140 A.C.). Mão-iin atteignit la perfection sous l'Empereur Uen-tĕ (48-32. A.C.) il vint s'établir à Mao-chan et la 2e année de Uen-chen (an 1 de l'ère Chrétienne) sous l'Empereur Ai-ti il monta au Ciel sur une nuée et disparut. 544 ans après cet évènement un Tao-sse nommé Tchan-i composa une inscription qui mentionnait ces faits et qui disait que Mao-con et Mao-tchong après avoir obtenu à la Cour les plus hautes charges s'étaient retirés des affaires pour s'adonner à la vertu et que la 3e année de Jong-che (13 ans A.C.) sous l'Empereur Tchen-ti ils avaient reçu au ciel des titres encore plus honorables.

Cette pièce dépouillée des expressions propres à la secte de Tao-sse et rapprochée de ce qui se fait encore actuellement pour honorer les grands hommes, indiquerait que les trois Mão n'ont été que des officiers puissants dans les dernières années de l'Ere ancienne, auxquels on aurait élevé des statues qui seraient bientôt devenues des idoles. Et de fait nous avons vu mourir dans le Kiang-nan il n'y a pas 10 ans, un grand homme, Vice-Roi de Nan-Kin, nommé Tsen Kouo-fan : il a déjà ses temples, ses adorateurs, son culte, ses titres posthumes, il ne lui manque que la légende que le temps peut se charger de broder. Le culte rendu aux idoles de Mão-chan ne serait donc que l'adoration de l'homme riche et puissant. Pauvres païens !!

La plupart des ~~pèlerins~~ ~~ne~~ vont à Mão-chan que pour le plaisir de la promenade, pour y voir la comédie, pour s'y réunir autour d'une théière toujours pleine et y faire de la musique pendant de longues

heures, musique chinoise composée de Tam-tams de toutes dimensions et de morceaux de bambous sur lesquels on frappe avec une baguette. Les dévots apportent quelques chandelles rouges qu'on fait brûler devant les idoles, font fumer quelques bâtons d'encens, courbent leur corps devant l'autel, mettent leur front dans la poussière et enfin donnent quelque argent aux prêtres des pagodes pour réciter des prières, mais rien de tout cela ne vient du cœur ou de quelque conviction qui ressemble à la foi.

Il a donc encore fallu ici que la fable vînt embellir la vérité. Voici une des histoires que racontent les Archives du Tchen-Kiang-fou.

Sous les Tan, au commencement de Tchen-uen, (785 P.C.) un Mandarin nommé Wan-Kiong occupait la sous-préfecture de Tan-yang. Trois années de suite il avait été changé de position et avait toujours été mis dans un poste inférieur au précédent. Il en ressentait un extrême chagrin. Il prit avec lui cent mille onces d'argent et se rendit à Mao-chan auprès du Tao-sse yé surnommé le cœur du vide, et le pria d'écrire une supplique au ciel pour savoir son destin. Le Cœur du vide avait plus de 90 ans, il mit toute son expérience à faire la supplique, elle fut emportée dans un nuage d'encens et disparut avec lui en tourbillonnant dans les hauteurs du ciel. Après le temps qu'il fallut pour prendre un repas, elle revint à terre; il y avait une réponse au pinceau rouge dont les derniers mots étaient: parce que il a retenu injustement 100 onces d'or, il a perdu pendant trois ans les faveurs de la Cour; pour avoir fait périr 2 hommes, il devra subir de nouveaux supplices. – Un an après Wan-Kiong fut pris d'une maladie cruelle et mourut.

Le démon qui voit ces pauvres gens se précipiter d'eux-mêmes dans ses filets fait bien peu de frais pour les y attirer ; cependant il est assez probable qu'il intervient quelquefois plus directement dans une diablerie qui rappelle les tables écrivantes de l'Europe ; c'est le Ki pain ou tablette mouvante.

Voici en quoi cela consiste, dans la pagode de Long-lin-tié, près de Kin tan, sur la route de Mâo-chan : devant l'idôle est une longue table en tête de laquelle est un fauteuil drapé d'une étoffe rouge, et du thé sans cesse renouvelé, à l'intention de l'Esprit qui est censé venir s'y rafraichir. Devant lui, sur la table, est une planchette carrée garnie d'un rebord, à peu près semblable à un damier pour la grandeur et la forme. Sur cette planchette est répandu un sable très fin sur lequel l'esprit doit venir écrire des caractères ; pour l'aider à donner ce signe de sa présence le prêtre de l'idole, et le fidèle qui implore une réponse, tiennent suspendue une baguette semblable à une règle plate, au-dessus du sable, ils sont l'un à droite l'autre à gauche du siège réservé à l'esprit ; au milieu de cette règle, une 2e baguette est fixée perpendiculairement de manière qu'une de ses extrémités soit dirigée vers le fauteuil de l'esprit, et l'autre terminée par un petit crochet qui puisse tracer des lignes sur le sable. La méthode est bien primitive et des compères pourraient bien singer l'action du démon ; il semble pourtant qu'il agit quelquefois de lui-même, si on considère les circonstances. Cela d'ailleurs n'a lieu que dans les grandes circonstances, il faut jeûner et prier longtemps, brûler beaucoup d'encens et encore ne réussit-on pas toujours.

Zi-Ka-wei. – Extraits d'une lettre du P. Joret. – 29 Novembre 1878.

Mon bien cher Frère,
P. C.

.... Rien de nouveau à Zi-Ka-Wei, du moins dans le quartier du 3e an, on n'annonce rien des districts. Mercredi dernier, nous avons eu permission de nous réunir à la communauté pour voir Messieurs le Curé de Saïgon et l'Aumônier de l'hôpital militaire de la Colonie, depuis 15 jours à Chang-hai pour cause de santé. Le gouvernement français construit en ce moment, nous a dit Mr le Curé lui-même, une fort belle église; 2 millions ont été votés pour l'édifice et 650 mille francs pour l'ameublement! Et toutes ces dépenses supportées par la Colonie. Ce ne sera pas du reste une grosse brèche faite à ses recettes, jugez en: la seule ferme de l'opium rapporte annuellement huit millions, et celle du jeu près de quatre millions!

L'exécrable manie de fumer l'opium a envahi les Européens eux-mêmes; quant aux maisons de jeu, elles engloutissent chaque année les fortunes, et bon nombre de nos Officiers vont s'y ruiner. Ce sont ces Messieurs qui parlent. On vient de réparer à grands frais le palais du Gouverneur; il était en construction lorsque je passai à Saïgon il y a bientôt huit ans; les frais s'étaient élevés à plus de 15 millions. Mais les fourmis blanches en ont attaqué les bois et l'on vient d'y substituer partout du fer. L'état sanitaire est loin d'être satisfaisant: 400 malades à l'hôpital militaire!

l'inconduite ne contribue pas peu à grossir un chiffre que le climat délétère de cette colonie à lui seul tient déjà habituellement dans une très forte moyenne.

Vous aurez appris que le Marquis Tchen, ambassadeur de Pékin à Paris et à Londres, s'est embarqué dernièrement pour la France : il a visité nos maisons à son passage. A la sollicitation de son interprète, Monsieur Frandin de la légation française à Pékin, le R. P. Recteur l'a recommandé par trois lettres remises à ce jeune homme aux Pères Argand, Hériveau et Théodore de Régnon, il ira probablement visiter plusieurs de nos maisons. Son intention est de se fixer à Paris, il a déjà parlé d'y acheter un hôtel.

4 heures 40 minutes après midi. — Monseigneur Languillat vient de s'éteindre presque subitement; le R. Père Recteur n'a eu que le temps de lui donner l'absolution, il a expiré entre les bras du P. Zottoli pendant que le P. Garnier courait à la chambre du P. Rathouis; quand le docteur est arrivé, il n'était plus temps. Deux fois dans la matinée Monseigneur était allé de sa chambre à la salle de récréation; à midi il s'était montré plein de connaissance : il souriait, m'a dit un Père, aux paroles que je lui disais pour le distraire. Son goûter ordinaire était préparé sur la table.

Porch. S.J.

Portugal. — Extraits d'une lettre du F. Le Thiec à un Novice d'Angers.

Collège de Campolide, (Lisbonne) 21 Octobre 1878.

Mon bien cher Frère,
P. C.

.... Je ne vous répéterai pas de notre Mission ce que les lettres de Vals en ont déjà publié ; deux traits isolés seulement qui vous montreront le zèle de nos Pères et la reconnaissance de ceux parmi lesquels ils travaillent. Un de nos Pères avait, il y a un an environ, donné une Mission dans un village appelé La Silveira, ce village est situé sur les bords de l'Océan. Durant le dernier été, j'ai passé près d'un mois dans ce même village avec deux autres frères ; nous avions accompagné un Père du Barro qui prenait les bains de mer. Dès notre arrivée les habitants ayant su que nous étions de la Compagnie du Père qui avait donné les Exercices Spirituels, tous ont voulu nous montrer leur gratitude. Ces bonnes gens étaient pauvres, malgré cela les présents pleuvaient chez nous. Poulets, pommes, poires, figues, raisins, melons, pastèques, œufs ; pommes de terre, pois verts etc. etc. étaient d'ordinaire ce dont se composaient leurs présents. Vous aimez donc bien le Missionnaire, demandai-je à un jeune homme qui nous visitait de temps en temps. — Ah ! si je l'aime ! continuellement je ne fais que penser à lui. Pendant mon sommeil je l'appelle, ma mère alors me réveille

et me demande ce que j'ai, mais moi je ne puis m'empêcher de penser au Père. — Quelques jours avant mon départ du Barro nous recevions encore d'un de nos Pères Missionnaires des détails intéressants et fort édifiants sur le résultat d'une de ses missions, dans une localité qui n'en avait pas eue depuis 76 ans. Le Père y fut reçu comme un envoyé de Dieu. Je ne vous traduis pas sa lettre mais voici en résumé les choses essentielles qu'il nous disait.

La Mission a été grandement bénie du Ciel. l'église était vaste, elle pouvait contenir plus de 3000 personnes, et pourtant elle se trouvait petite pour la foule qui affluait. Durant ses sermons le Père était obligé de s'arrêter jusqu'à 8 et 9 fois, interrompu qu'il était par les pleurs et les gémissements de son auditoire. A la suite des sermons son plus grand soin était de s'esquiver le plus vite possible et de courir jusqu'à la maison où il était logé, avant que son auditoire sortît de l'église, car tous se précipitaient à genoux au devant de lui pour lui baiser les mains, les pieds, la soutane. Pauvres gens! ils étaient tellement ignorants que quelques uns d'entre eux, dans leur enthousiasme, criaient au missionnaire: vous êtes mon Dieu! vous êtes mon Dieu! — Il n'en serait pas ainsi si nous étions plus nombreux et si nous n'étions pas, avec quelques Lazaristes, les seuls Religieux existant de nos jours en Portugal: car le Portugais est naturellement porté à la piété, et il aime la parole de Dieu; mais il n'y a presque personne pour la lui faire entendre. Chose admirable! le Père dont je vous parlais s'est vu obligé de se faire escorter partout où il allait durant cette Mission par quelques hommes robustes qui devaient sur le passage du

missionnaire empêcher la foule de le trop approcher et de se venir précipiter à ses genoux, à ses pieds. Et alors que faisaient ces bonnes gens pour se dédommager? Ils parsemaient de fleurs les chemins par lesquels le Père passait, et continuellement il y avait quelqu'un à en jeter devant ses pas. A la fin de la Mission les adieux ne se sont pas faits sans larmes et toute la population a conduit le missionnaire jusqu'à l'endroit où il devait prendre le bateau. Tant que le Père a été en vue tous sont demeurés sur le quai agitant leurs mouchoirs.

Les enfants à qui le Père avait enseigné le catéchisme le regrettent tellement, qu'encore maintenant, tous les jours, ils vont par bandes à l'endroit où le missionnaire s'est embarqué; mais comme ils ne l'y rencontrent pas, pour se consoler ils se mettent à chanter les cantiques qu'il leur a fait apprendre, après quoi ils s'en retournent tristement chez leurs Parents.

Adieu, mon bien cher Frère, souvenez-vous de moi dans vos bonnes prières.



Pologne. — Le Pèlerinage de Starawiès. — Lettre du P. Vivier.

Tarnopol, 23 Septembre 1878.

Mon Révérend Père,

P. C.

Le village de Brzozow (Bjozouf), dans le diocèse de Przemysl, fut fondé en 1359 par Casimir le Grand, roi de Pologne, dans une grande plaine fortement ondulée au pied des Carpathes; le monarque en fit présent aux évêques de Przemysl. Au 16e siècle les invasions des Tartares forcèrent les habitants de Brzozow à se réfugier sur les hauteurs voisines, où la petite ville de ce nom existe encore aujourd'hui; quelques habitants seulement restèrent sur l'ancien emplacement et leur village prit le nom de Stara-wièś, c'est-à-dire le vieux-village, nom qui subsiste encore aujourd'hui et qui doit sa célébrité à un tableau miraculeux de Notre Dame. Dans le temps même où se constituait Brzozow, les habitants Slaves d'une ville de Hongrie, nommée Humenne, possédaient un tableau de la Sainte Vierge, qui représentait à la partie inférieure, la mort de Notre Dame en présence des Apôtres; et dans le haut l'entrée glorieuse de Notre Dame dans le Ciel, où elle était reçue par Notre Seigneur accompagné de ses Anges. Sur le tableau miraculeux, Notre Dame avait une riche robe d'or, Saint Jean et Saint Pierre un vêtement d'argent. Or ce tableau disparut tout à coup de la ville d'Humenne, sans qu'on pût savoir qui l'avait enlevé. Les habitants

de cette ville, croyant à un vol, se dispersèrent dans toutes les directions à la recherche de leur trésor. Une de ces bandes passa les Carpathes et vint jusqu'à Starawiès, où le tableau avait été transporté; à une distance d'environ 35 lieues. L'image de Notre Dame en effet avait été trouvée par les habitants de Starawiès sur un arbre de la forêt, à l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui une colonne commémorative. Les Hongrois tout heureux reprirent leur tableau et le remportèrent à Humenne; mais une seconde fois il leur échappa, puis une troisième, et toujours ils le retrouvèrent au même endroit. Forcés de le laisser, ils se consolent de leur perte en venant, depuis 5 siècles, tous les ans à Notre Dame de Staraviès, pour la fête du 8 septembre. Ils mettent trois jours à venir, à pied bien entendu et chaque pèlerin portant sur son dos son petit sac de provisions; sur toute la route, ils ne chantent que le refrain suivant: Nous demandons, Nous désirons, la célèbre Reine des Cieux, la Vierge Marie de Starawiès. A leur tête est portée la bannière de Notre Dame de Starawiès. Il n'est pas rare que des prêtres les accompagnent; en 1836 ils étaient conduits par un abbé mitré. Ils arrivent le 6 septembre au soir et s'arrêtent au pied de la colonne commémorative, à 3 ou 400 mètres de l'église. Une procession de Staraviès va les chercher et les amène dans l'église, où la foi toute primitive de ces bons pèlerins tire les larmes des yeux des assistants. Les uns lèvent les bras vers le tableau en criant: O Mateczko nacha! C'est-à-dire Notre petite mère!; les autres se prosternent sur le pavé, d'autres chantent, d'autres pleurent... Chacun suit en toute liberté sa dévotion: Vraiment, me disais-je, en voyant ces démonstrations d'amour, Notre Dame a le

coeur un peu dur de ne pas s'en retourner avec ces bonnes gens . .

Pour vous donner une idée de l'ardeur avec laquelle ces Hongrois aspirent après la vue de leur petite mère, voici un petit fait : quand la procession arriva à l'église, nous nous glissâmes le P. Morawski et moi dans les rangs du clergé pour bien jouir du spectacle : nous n'étions pas au milieu de la nef, qu'une bonne Hongroise se trouve tout près de moi et, les mains jointes et tendus vers l'image, me pousse à gauche en criant : Mateczko nacha ! et passe en avant pour arriver plus vite près de Notre Dame.

Malgré leur fatigue, ces bons Hongrois chantent pendant la nuit du 6 au 7, se confessent et communient le lendemain ou le jour de la fête ; et le 8 après la grand' messe et la procession, se réunissent dans l'église et font des adieux navrants à leur bonne Mère, puis reprennent leur route vers Humenne.

En 1399, on bâtit une petite chapelle à Notre Dame, d'abord en bois (selon l'usage assez fréquent dans ce pays), puis en briques ; les miracles se multiplièrent et répandirent au loin la gloire de Notre Dame ; malheureusement les documents authentiques ont péri dans les guerres des siècles suivants. En 1731, Monseigneur Fredro, évêque de Przemysl, voulant honorer Notre Dame, remplaça la petite chapelle par la belle église que l'on voit encore aujourd'hui ; à côté de l'église il éleva un beau monastère, dans lequel il plaça les Ermites de St. Paul, religieux qui desservent le célèbre Sanctuaire de Notre Dame de Czestochowa ; toute cette construction forme un carré, devant lequel s'étend une place fermée de murs et capable de contenir de 25 à 30,000 personnes. Tout alla bien

jusqu'à la fin du 18e siècle ; mais alors parut sur le trône d'Autriche un conquérant d'un nouveau genre, Joseph II, sur le compte duquel les livres allemands rapportent une foule de traits édifiants, comme du reste aussi sur son digne compère, Frédéric II de Prusse. On laisse dans l'ombre les vraies histoires de ces deux singuliers monarques ; on ne dit pas par exemple que Frédéric le Grand, pour alimenter son trésor, et pour utiliser les mines de sel que renferme la Prusse, avait décrété que tout Prussien âgé de 9 ans, mangerait chaque année quatre mines de sel, c'est-à-dire 12 litres environ ; on passe sous silence d'autres gentillesses moins inoffensives ; on ne dit pas toutes les églises qu'a pillées Joseph II, tous les monastères qu'il a détruits, toutes les sottes et stupides ordonnances qu'il a portées depuis celle qui réglait la longueur du voile des religieuses jusqu'à celle qui défendait par économie et pour conserver les forêts d'enterrer les morts avec un cercueil ! Tous les vols qu'il a commis ne l'empêchèrent pas de faire banqueroute, car en somme ses sbires, dignes de leur maître, se payaient eux-mêmes grassement les services qu'ils lui rendaient et Joseph II retira peu d'argent de tous ses attentats.

Près de Starawies, il détruisit un couvent de Capucins, dont il ne reste rien aujourd'hui ; on a bâti sur l'emplacement une petite chapelle en l'honneur de St Michel, patron du monastère, afin d'en garder le souvenir.

A Starawies même, les employés du gouvernement voulurent s'attaquer au tableau miraculeux ; mais frappés de cécité, ils durent laisser intactes la robe d'or de Notre Dame, les robes d'argent de St Jean

et de St Pierre et les ex-voto attachés à l'image. Il y avait dans l'église deux autres autels, l'un en l'honneur de St Joseph, l'autre de St François-Xavier; on avait transporté ces images et ces autels de l'ancienne chapelle dans la nouvelle église et ces deux Saints portaient aussi chacun une robe d'argent. Les voleurs prirent sans difficulté celle de St Joseph; en enlevant celle de St François-Xavier, ils déchirèrent l'image. Pour consoler les religieux, ils leur dirent d'enlever le reste du tableau, qu'ils leur en feraient donner un autre; mais St François-Xavier ne l'entendait pas de la sorte: "Non ibo, sed hic expectabo fratres meos", dit le Saint; on laissa donc l'image déchirée, qui resta dans cet état jusqu'à l'arrivée de nos Pères en 1821, et ce fut un des religieux Paulistes qui après le retour de nos Pères, raconta le fait à un sien neveu, alors Jésuite.

L'église fut abandonnée et fermée pendant ces trente et quelques années; toutes les quatre semaines seulement un prêtre de Brzozow y venait dire la Sainte Messe. La prédiction de St François-Xavier se réalisa contre toute apparence, quand nos Pères furent chassés de Russie et revinrent en Pologne. L'Evêque de Przemysl, Monseigneur Golaszewski, résidant alors à Brzozow, installa lui-même nos Pères dans l'église et le Couvent des Pères Paulistes, le pèlerinage reprit un nouvel élan et les miracles se continuèrent: tantôt c'est un enfant devenu muet par accident qui recouvre la parole devant l'image de Notre Dame; tantôt un enfant noyé que sa mère rappelle à la vie en invoquant Notre Dame de Starawies. Une servante des environs ne pouvant plus supporter

les blasphèmes qu'elle entendait chez ses maîtres, s'échappe et rencontre sur la route une Dame, qui lui dit de retourner sur ses pas, que son Fils le veut ainsi et que bientôt les blasphémateurs se convertiront. La pauvre fille lève les yeux et reconnaît les traits de l'image sur le visage de cette dame, qui disparaît; elle revient chez ses maîtres, qui changèrent en effet de vie peu de temps après. Les Pères m'ont dit que la Sainte Vierge apparaît souvent aux paysans Polonais dans leur sommeil et les envoie se confesser dans son sanctuaire de Starawieś, à tel confesseur qu'elle leur désigne; et les Pères ajoutent que c'est surtout au confessionnal que l'on juge des miracles de grâce qu'opère Notre Dame dans les âmes encore plus que dans les corps.

Les principales fêtes célébrées à Starawieś sont l'Assomption et la Nativité de Notre Dame; cette dernière fête est encore plus solennelle que la première, aussi a-t-elle été choisie l'an dernier pour le Couronnement. L'idée de ce Couronnement était venue au R. P. Jatkowski, recteur de Starawieś, au commencement de 1877; il parcourut la Galicie, recevant partout des adhésions et de l'argent, intéressa à Rome les Cardinaux Ledochowski et Franzelin, le premier comme Polonais, le second comme ancien habitant de Starawieś, où il a fait son Noviciat et son Juvénat et où l'on voit encore une pièce de vers latins composée par lui en l'honneur de Notre Dame. Riches et pauvres s'unissent pour célébrer la Reine de la Pologne: je mourrai contente, disait une vieille femme, quand j'aurai vu le Couronnement. L'approbation arriva de Rome au mois de Juillet; tout le monde se mit à l'œuvre; une mission de 8 jours servit de préparation, pendant laquelle furent entendues

50,000 confessions, la plupart générales de toute la vie; on distribua 35,000 communions; et le Nonce, accompagné de l'Archevêque Arménien de Léopol, donna 10,000 confirmations.

Une immense estrade, sur laquelle on montait par deux escaliers latéraux, fut dressée devant la façade de l'église. Dès le premier jour de la mission on compta 30,000 personnes présentes, et ce nombre alla croissant jusqu'au 8, où on évalua la foule qui couvrait toute la campagne environnante, entre 100 et 150 mille âmes. Un scolastique me parlant de cette foule, me disait que l'on devait marcher sur les corps dans l'église; un autre me montrant un petit carré long de 8 pieds, large de 7, qui sert de vestibule à notre maison, me donnait à deviner combien de femmes avaient couché là: quand je lui eus donné des nombres comme 6, 8, même 10: 50, me dit-il. Un enfant s'était avisé de grimper sur un des sapins de la place devant l'église; la branche sur laquelle il était placé s'étant rompue, il tomba, mais il lui fut impossible de toucher la terre, et il dut aller d'épaules en épaules jusqu'à l'extrémité de la foule.

Chose presque miraculeuse, aucun accident n'est arrivé dans ces huit jours à Staraviès. – Après la grand' messe, le 8 septembre, le maître de cérémonies fit exécuter un mouvement du plus bel effet pour le moment du couronnement solennel. – Pendant que le Nonce ~~arrivait~~ avec deux Pères sur le sommet de l'estrade devant le tableau de Notre Dame, le clergé des trois rites, latin, ruthénien, arménien, remplissait les degrés de l'estrade du côté de l'évangile, pendant que la noblesse Polonaise, en costume national, occupait les degrés du côté de l'épître. Le Nonce

plaça la couronne, au nom du St Père, sur le front de Notre Dame, et pendant qu'il la clouait, le silence le plus profond régnait dans cette immense assemblée répandue au loin; les coups de marteau se firent distinctement entendre à toutes les oreilles. Et quand Notre Dame eut reçu son diadème, un long gémissement parcourut toute la foule; l'artillerie et les cloches saluèrent Notre Dame; le Nonce alors se retourna et pleura à la vue de tout ce peuple: Je ne l'oublierai jamais, disait-il plus tard quand on lui en parlait, et les larmes lui venaient aux yeux. – Du reste, tout le temps que Monseigneur Jacobini avait de libre à Starawieś, il le passait à sa fenêtre et ne se lassait pas de contempler avec émotion le peuple qui se pressait aux abords de l'église.

Pendant le Te Deum, tombèrent les premières gouttes d'une pluie qui menaçait depuis quelque temps, présage des futures bénédictions que Marie, couronnée Reine de Pologne, répandra sur son peuple; cette interprétation a été donnée comme de concert par les journaux qui ont raconté la fête du 8 Septembre 1877.

Sans doute, Mon R. Père, le 8 Septembre 1878 n'a pas eu l'éclat du 8 septembre 1877; cependant on pouvait s'attendre à ce que le 1er anniversaire du couronnement serait célébré plus solennellement que ne l'est habituellement la Nativité de Notre Dame. C'est là raison qui m'a fait demander d'aller à Staraviès cette année, n'ayant pu m'y rendre l'an dernier. J'arrivai pour le commencement du Triduum préparatoire à la fête. Je ne vous dirai pas que je fus bien reçu, la charité de nos Pères Polonais vous est assez connue; ce jour là nos Pères allant à la campagne, le R.P. Szczepkowski, recteur de

Staravičs, me pria de l'accompagner, m'entoura à table des Pères parlant français et me fit servir comme petit plat, devinez .... des fraises cueillies le matin dans la forêt; des fraises le 5 septembre ! Je profitai des deux premiers jours de mon séjour pour visiter toutes les richesses spirituelles de la maison ; et certes elle n'en manque pas.
La chapelle domestique est un vrai reliquaire ; sans parler des nombreuses et grandes reliques qui ornent les murs : nos Pères possèdent une petite statue miraculeuse de Notre Dame faite par le P. Lancicius lui-même. Entre autres miracles, elle a fait le suivant : un jour de congé, la pluie rendant toute sortie impossible, le P. Lancicius fit mettre la statue sur la fenêtre à l'extérieur, disant à la Sainte Vierge que, si elle n'empêchait pas le mauvais temps, du moins elle serait seule mouillée. Aussitôt la pluie cessa et toute la communauté put sortir.

Du reste le bon P. Lancicius avait le don des miracles à un haut degré. Un soir qu'il se trouvait dans une maison pour je ne sais quelle fête de famille, son compagnon remarqua une personne toute voûtée restée seule dans un coin, pendant que tous les invités se livraient à des danses innocentes : Père Lancicius, dit le Père, ne voyez-vous pas cette jeune personne infirme ? Procurez-lui donc la santé, afin qu'elle puisse aussi se réjouir. Et sans plus de façon, le P. Lancicius s'approche de la malade et lui dit simplement : mais, Mademoiselle, pourquoi êtes-vous si courbée ? tenez-vous donc droite. Et la jeune fille obéit.

La Vierge miraculeuse du P. Lancicius, haute de 15 à 20 centimètres, est dans une niche au-dessus du tabernacle, et c'est à ses pieds que les Novices font leurs premiers vœux.

Dans le trésor de la chapelle domestique, on vénère une épine entière de la couronne de Notre-Seigneur, diverses reliques aportées des Saints lieux et données par le Très Révérend Père Général aux novices de Starawićs ; une côte de St. Stanislas Kostka, une belle relique de St. François de Hiéronymo, le chapelet de St. Philippe de Néri, donné par le St. Père à l'Archevêque de Posen ; la clochette dont St. François de Borgia se servait pour appeler au catéchisme ; une moitié du chapelet miraculeux de St. François-Xavier.

Il y a quelques années, le R.P. Jatkowski voyant la Compagnie sans œuvres extérieures en Galicie, demanda à l'Apôtre des Indes de nous procurer des missions et des retraites sacerdotales, lui promettant un reliquaire pour son chapelet et une robe en métal argenté et doré pour son image miraculeuse de l'église : aujourd'hui nos Pères ont des missions et des retraites et St. François-Xavier est en possession des dons qui lui furent promis.

L'on m'a encore montré dans la chapelle domestique le calice gothique offert par Pie IX, et apporté par le Nonce lors du couronnement ; ce qui m'a le plus frappé, c'est que ce calice est accompagné de la fameuse petite cuiller interdite par certains rubricistes : Peut-on s'en servir ? *Solvant casum periti*.

Le grand tabernacle de l'église publique est un souvenir du 3e anniversaire centenaire de la Compagnie ; il a été fabriqué par un de nos Frères Coadjuteurs et offert par le vénéré Père Antoniewicz, qui en 10 ans a renouvelé tout le grand duché de Posen : son action s'étendait sur le clergé aussi bien que sur le peuple. Au milieu de ses succès, Dieu lui ménagea des épreuves fort sensibles. Un jour à sa descente de chaire, un individu lui dit

tout bas que s'il prêche encore le lendemain, on le poignardera. Le jour suivant, le Père paraît en chaire et dit tout haut en présentant sa poitrine : s'il est quelqu'un qui me veuille mettre à mort, me voici, qu'il vienne. Personne ne monta, mais un homme tomba raide mort dans l'auditoire et l'on trouva un poignard sur lui.

Dieu avait préparé de longue main cette âme forte : le Père Antoniewicz avait été marié avant son entrée en religion, il avait vu mourir successivement les cinq enfants que Dieu ne semblait lui avoir donnés que pour lui en demander le sacrifice. Monsieur et Madame Antoniewicz restés seuls résolurent de se donner au Seigneur, Monsieur dans la Compagnie, Madame chez les Sœurs de St Vincent de Paul ; Madame mourut avant d'avoir pu réaliser son pieux projet, mais voulut être enterrée avec le costume des Filles de la Charité.

J'ai vu à Starawieś la croix dont se servait en chaire dans ses missions le Vénéré Père Antoniewicz ; dans un mouvement véhément, il en avait cassé le croisillon ; la famille du P. Morawski a hérité de cette relique et ce Père, ancien élève de Metz, la garde précieusement ; c'est son crucifix des Voeux ; il a raccommodé le croisillon et sur la petite plaque de cuivre qui le consolide, il a fait graver l'histoire de cette croix.

Cette croix n'est pas la seule relique que possède le P. Morawski. Sa piété envers nos Saints lui a fait recueillir et classer dans un grand album divers autographes précieux : deux de St Ignace, où l'on voit avec son écriture claire et ferme, l'empreinte du grand cachet qui ne sert plus aujourd'hui qu'à l'élection des Pères généraux. Le premier autographe est l'authentique latin par lequel St Ignace (octobre 1552) transmettait au P. Olivier Manare

les pouvoirs accordés par le St Siège dans les missions aux Pères de la Compagnie; le second est un brouillon écrit en espagnol et tout couvert de ratures; au revers de ce second autographe on lit l'attestation par laquelle le R.P. Roothaan garantit l'authenticité du document. — Vient ensuite en italien une lettre de St François de Hiéronymo écrite à une dame nommée Euphrasie Pignatelli; puis du même saint un cahier de douze petites pages, formé avec des enveloppes de lettres, sur lesquelles le Saint a écrit en italien quelques sermons de carême. – Suit la formule de profession du Bienheureux André Bobola. — Après, c'est une lettre du Cardinal Bellarmin au R.P. Frédéric Szembek, à Cracovie; sur le revers de la 2e feuille, on voit l'adresse et le sceau du Cardinal. – Enfin trois écrits du P. Druzbicki terminent la série: le premier est un argument pour prouver l'existence de Dieu, écrit sur l'adresse d'une lettre envoyée au Père; le second est un cahier de 4 pages écrit très fin et fort en abrégé: c'est une contemplation sur le ciel et diverses idées du P. Druzbicki sur Mater-Admirabilis. J'aurais bien voulu copier ce dernier document, mais il m'a été impossible de le déchiffrer: C'est une chose vraiment incroyable qu'un homme aussi occupé que l'était le Père Druzbicki, ait trouvé le temps de tant écrire. Les deux in-folio qu'on a de lui ne sont, je crois, que la moitié de ce qu'il a laissé; dans la bibliothèque de Starawieś, j'ai vu deux in-4° de 200 à 300 pages écrits de sa main; le 1er volume renferme l'ébauche de ses cent méthodes pour méditer sur la passion; le 2e intitulé Stromata, est aussi sur le même sujet.

Dans cette même bibliothèque dont le P. Peler, ancien scolastique de Laval, est l'ordonnateur, se trouvent une belle collection de médailles allant du 5e siècle avant

Jésus-Christ au 5e siècle de notre ère ; une belle bible in-folio en six langues ; un exemplaire de Civitate Dei, de St Augustin de 1494, dont une partie est imprimée en caractères allemands, et l'autre est écrite splendidement à la main ; c'est la 1ère édition qui ait été faite de cet ouvrage. J'ai vu aussi et vénéré un tout petit missel qui a servi à nos anciens Pères du Japon.

Revenons maintenant, si vous le voulez bien, Mon Révérend Père, à l'église d'où nous sommes partis avec le P. Antoniewicz. On conserve le souvenir du don qu'il a fait du tabernacle sur une petite plaque métallique enchassée dans le bois de l'autel ; on y a gravé les noms de tous les Pères de la maison de Starawiès en 1840 ; parmi eux j'ai trouvé plusieurs français : le Père Richardot, alors instructeur des Pères du 3e an ; le Père Sachet, Operarius ; le Père Menet, professeur de rhétorique au Juvénat. Je ne vous parle pas plus au long de ces Pères, sur lesquels je cherche des documents ; si j'en trouve suffisamment je les enverrai au R.P. de Guilhermy. Le P. Richardot spécialement a laissé en Galicie la réputation d'un homme *insignis sub omni respectu*.

Sur le mur du chœur, du côté de l'épître, on a dernièrement scellé une pierre commémorative du couronnement, portant l'inscription suivante : *Haec sacra Deiparae imago — Quinque seculorum cultu — Piorum peregrinorum frequentia — Et miraculorum gratia — Insignis — Decernente Pio IX Pont. Max. — Cura P.P. Societatis Jesu — Adstantibus diversorum rituum eppis — Numeroso clero, nobilitate — Et ultra centum millibus populi fidelis — Per Em. Dom. Lud. Jacobini nuntium Apost. — Aurea corona redimita est — Die ejusdem Deiparae natali — Anno salutis* MDCCCLXXVII.

Je ne m'étais pas trompé, quand je comptais que le premier anniversaire du couronnement serait plus solennel que le 8 septembre des années ordinaires. Dès le Samedi 7 au matin, le pavé de l'église était couvert de créatures humaines, étendues par terre les bras en croix: et ce ne fut pas sans peine que je me frayai un passage pour aller dire ma messe. Ne pouvant entendre les confessions, je m'offrais au F. Sacristain pour donner la Sainte Communion et ce fut pour moi un grand bonheur de distribuer le pain des Anges à ces masses affamées; deux Pères et moi nous descendîmes, je ne saurais dire combien de fois, de nos chambres à l'église depuis le samedi matin jusqu'au Dimanche soir à 8 heures, où le Frère vint une dernière fois me chercher en récréation pour donner la Sainte Communion, avant qu'il fermât les portes de l'église. Il y eut encore des communions le Lundi 9, car nombre de pèlerins ne voulaient pas repartir sans s'être approchés de la Sainte Table. Je voudrais, Mon Révérend Père, que vous fussiez témoin de la foi avec laquelle ces chrétiens simples et fervents s'approchent de Notre-Seigneur; plusieurs fois je fus forcé de terminer à voix basse la formule, que l'émotion m'empêchait de dire tout haut. La foule des communiants ne permet pas de distribuer la Sainte Eucharistie seulement à la balustrade qui environne l'autel; les fidèles se rangent sur deux lignes dans toute la longueur de l'église et plusieurs prêtres parcourent les rangs, si l'un s'arrête en un endroit, il est aussitôt entouré et n'a qu'à tourner indéfiniment sur lui-même s'il veut pour donner la Sainte Communion. Quelquefois même on va dehors, quand le nombre des communiants l'exige. Vous me demanderez sans doute, Mon R. Père; où l'on réserve une quantité d'hosties suffi-

sante pour tant de fidèles? Il y a dans le tabernacle, outre les ciboires ordinaires, trois ciboires auprès desquels les plus grands que j'aie jamais vus ne sont que des miniatures : la première fois que j'ouvris le tabernacle de Starawiès, je reculai à la vue de ces trois colosses qui renferment, l'un mille et les deux autres seize cents hosties chacun. On compte ordinairement six mille communions le 8 septembre de chaque année à Starawiès ; cette fois-ci il y a eu au moins ce nombre, mais j'ai oublié de m'informer du chiffre exact. Les Pères n'ont pour ainsi dire pas quitté leurs confessionnaux depuis le samedi matin jusqu'au lundi à midi; le Dimanche, il y avait jusqu'à 50 confesseurs, en comptant les prêtres séculiers, sed quid hoc inter tantos! plus de la moitié des pèlerins, que leurs travaux rappelaient chez eux, n'ont pu se confesser. Disons aussi, pour rester dans le vrai, que les prêtres séculiers arrivés tard et partis tôt, n'ont pas de beaucoup abrégé la besogne. Jamais je n'oublierai le spectacle dont je fus témoin dans l'après midi du Samedi 7. Le P. Janik se dirigeait vers un confessionnal sur la place devant l'église, à peine l'a-t-on aperçu que de toutes parts on accourt après lui, vous diriez des gens qui courent au feu, avec modestie cependant. Comme je parlais de ce fait aux Pères, ils m'ont raconté toutes les évolutions que la foule des pénitents fait exécuter aux confessionnaux, et par suite aux confesseurs: si c'est dans l'église, il n'est pas rare qu'un Père, après s'être placé près du mur, se trouve transporté au milieu de la nef, et la variété des positions que prend successivement son confessionnal, lui permet de voir toutes les parties de l'église. Si le confesseur s'est placé près d'un arbre, il en a bientôt fait tout le tour, avec le plaisir de décrire en route des angles inclinés de 20°

et 30° sur l'horizon, selon la force de la poussée. Mais, direz-vous, mon R. Père, avec de pareilles foules, n'arrive-t-il jamais d'accidents en distribuant la Sainte Communion? J'avoue, mon R. Père, que c'était ma crainte en parcourant les rangs pressés de ces masses compactes; ce que je redoutais surtout, c'était des coups de tête sous le ciboire; car ceux qui sont au premier rang s'inclinent jusqu'à terre après avoir reçu Notre Seigneur, pour peu qu'ils trouvent de la place devant eux; si parfois un accident est arrivé je puis vous affirmer que le peuple ne l'a pas vu, autrement il aurait laissé autour du prêtre un espace libre coûte que coûte.

Un Père me racontait que, distribuant ainsi la Sainte Communion dans l'église près de la porte fermée, tout à coup on ouvrit cette porte: un violent courant d'air pénètre dans l'église et enlève deux hosties qui volent en l'air: à peine le peuple les a-t-il aperçues que, l'on ne sait comment, un espace vide de plusieurs mètres carrés se fait autour du Père, qui reçoit une des hosties dans sa main et ramasse l'autre à terre. Cinquante gendarmes n'auraient pas fait exécuter un pareil mouvement de quelque manière qu'ils s'y fussent pris.

Le Père Morawski m'a dit qu'à Czestochowa, le plus grand pèlerinage de Pologne, il a mis une demi-heure pour aller de la sacristie à l'autel, un jour qu'il y avait relativement peu de monde. A Starawieś, je n'ai pas été si longtemps à aller dire la Sainte Messe, mais j'ai dû remettre après la fête à vénérer le tableau miraculeux. Le peuple ne s'y rend qu'à genoux; le 7, le 8 et le 9 encore, inutile de penser à y aller tant que l'église était ouverte: le Dimanche matin, pendant que je disais la messe au grand autel devant

le tableau miraculeux si bien conservé malgré cinq siècles et plus d'existence, j'entendis à diverses reprises des cris qui m'annonçaient d'une manière non équivoque combien grande était la presse sur le chemin qui conduit à l'image.

Le grand nombre des pèlerins exige que les offices se fassent dehors; à cet effet, le R. Père Jatkowski a bâti à l'angle de la place, près de l'église, une chapelle extérieure peu profonde, où toute la foule peut voir le prêtre à l'autel et entendre la Sainte Messe. Dès le samedi 7 Septembre, les vêpres y furent chantées devant le Saint-Sacrement, et la soirée se termina par une belle procession, dont l'éclat n'est pas médiocrement rehaussée par le grand nombre de nos Pères. Puis les chants de nuit commencèrent: c'est de tradition immémoriale que les pèlerins hongrois et autres, passent dehors, en chantant, toute la nuit du 7 au 8; plusieurs chœurs s'établissent et chantent ensemble, chacun de son côté, les louanges de Marie sur des airs différents. L'on m'avait annoncé que je ne dormirais pas de toute la nuit, qu'il en fallait prendre mon parti: j'y étais résolu. Et pourtant je m'endormis sans peine, car il n'y a pas de cris, mais c'est un mélange de chants paisibles dont l'ensemble n'est pas fait pour troubler le repos d'un homme de bonne composition. Autrefois la clôture de notre maison de Staraviès ne commençant qu'au 1er étage, nos Pères admettaient les hommes dans les corridors du rez-de-chaussée, et bien entendu que les pèlerins y chantaient toute la nuit comme sur la place. Une année, le Père Ministre ne pouvant fermer l'œil, descendit et pria tout ce monde d'avoir pitié des Pères, qui, après avoir confessé toute la journée, avaient besoin de repos pour les travaux du lendemain: on se tut,

mais une demi-heure après, le Père Ministre et sa recommandation étaient oubliés et les chants recommençaient.

Dès le 7 Septembre et surtout le 8 au matin arrivent de tous les coins de l'horizon, sur toutes les routes, par tous les sentiers, des troupes de pèlerins chantant; c'est un spectacle en même temps qu'un concert qui ne manque pas de charmes; car pendant que les chants frappent les oreilles, les yeux s'arrêtent avec plaisir sur le costume blanc des paysans polonais, qui tranche agréablement sur la verdure des prés.

Le jour de la fête, les offices commencent dès six heures du matin : 3 grand'messes, 3 sermons, 4 processions, voilà le programme de la matinée, qui se prolonge jusqu'à 2 et 3 heures du soir. Encore ne parlé-je pas de la messe ruthénienne qui se chante dans l'église pendant la 3e grand'messe de l'extérieur; ce que je tenais à voir surtout, c'était cette masse compacte, belle à contempler, m'avait-on dit, surtout pendant le sermon de la grand'messe. Comme l'excellent Père Ministre m'avait placé dans une chambre qui donne sur la place, la chose fut facile et je n'y manquai pas. Quand ces trente mille hommes chantèrent le cantique au St Esprit avant l'instruction, je compris la parole de St Ambroise, comparant le chant des Psaumes par son peuple au bruit des flots de l'Océan; pendant le sermon, je pus voir de mes yeux onduler ces flots de têtes humaines avec un ensemble admirable. Une quête fut faite pour les Sœurs de la Miséricorde de Cracovie à tous les offices du jour. Je veux vous dire ici à ce sujet un trait qui m'a été raconté par le Père Ciszek, un de nos meilleurs missionnaires polonais, ancien Scolastique de Laval lui aussi.

l'histoire ne s'est pas passée à Staraviès que je sache, elle n'en a pas moins son prix. Un jour de fête, deux hommes riches dont l'un était fort avare, se trouvaient à l'office ensemble. Le voisin de l'harpagon apercevant un prêtre sortir de la sacristie pour faire la quête, tire de sa bourse 5 ducats et les place bien ostensiblement devant lui, l'avare regarde du coin de l'oeil; un combat s'engage aussitôt entre son amour de l'argent et son honneur qui ne lui permet pas de donner moins que son voisin. Le prêtre arrive et notre avare de mettre dans le plat 5 ducats : alors le voisin qui avait atteint son but, remet ses 5 ducats dans sa bourse et dépose dans le plat quelques menues pièces d'argent. On dit que l'avare riait jaune.

Revenons à nos Polonais. Il faut bien le dire, mon R. Père, tous ne viennent pas uniquement pour la Très Sainte Vierge : près de l'église s'étend un vaste champ sur lequel sont dressées des baraques ; et là on vend non-seulement de la nourriture, mais aussi d'autres marchandises. Comme je manifestais la crainte de voir s'établir à Staraviès une foire, comme il s'en est établi un si grand nombre en France, qui ne conservent de leur origine que le nom foire venant de feria, et le nom du Saint dont on célébrait alors la fête : on me répondit que les choses allaient ainsi depuis longtemps déjà et que du reste on y avait l'oeil, qu'il était facile d'arrêter cette transformation malencontreuse si elle se voulait faire, puisque le terrain appartient à Monseigneur de Przemysl et qu'aucun marchand ne peut s'y établir sans la permission préalable du R.P. Recteur.

Je ne vous parle pas du grand dîner qui suivit la cérémonie ; il y avait nombre d'invités, et des

toast sans fin furent portés à toutes les santés. Quand je remontai à ma chambre, j'aperçus l'herbe de la place, encore fraîche la veille, réduite en poussière jaune, et toute la foule avait disparu.

Le soir cependant les vêpres retrouvèrent encore l'église pleine et furent enlevées à deux chœurs avec un entrain et une foi qui me feraient les entendre sans fin; au salut les élans redoublèrent encore; assurément il y aura de ce chant au ciel. Puis la foule s'écoula, les portes de l'église se fermèrent et longtemps encore sur la place chantèrent en l'honneur de Marie, les fidèles qui, n'ayant pu trouver de confesseurs, attendaient le lendemain pour communier avant leur départ.

Je ne serais pas étonné qu'il y eût de ces bonnes gens qui chantassent tous les jours l'office de Notre-Dame; car le lendemain matin j'aperçus sur la place deux femmes qui chantèrent à deux chœurs assez longtemps; quand elles eurent fini, elles entrèrent à l'église; et ensuite j'appris qu'elles avaient chanté l'office de la Très-Sainte Vierge.

Je n'avais plus rien à voir dans notre maison de Starawieś; mais les Pères ne me tinrent pas quitte pour cela. On m'avait dit à Tarnopol qu'à 4 lieues de Starawieś se trouve le célèbre château d'Oczykoń que je devais voir, ainsi que de nombreux blocs de pierres fort curieux appelés les Fileuses. Le bon et excellent P. Ministre m'y envoya en voiture le lundi 9 après-midi, et le Père Morawski m'accompagna. C'est une promenade splendide: on traverse d'abord une plaine immense bordée par les premières ondulations des Carpathes. Puis l'on gravit, par des chemins impossibles, les hauteurs qui conduisent au château, véritable nid d'aigle. C'est de là que Racoczy, prince de Transylvanie, opérait des descentes dans le pays

et ravageait la Pologne. Les Fileuses sont sur la crête d'une des collines escarpées voisines du château : on en compte une douzaine, rangées à la file sur une longueur de deux kilomètres : ce sont des blocs erratiques fortement travaillés par les eaux, croit-on, et dans lesquels on trouve des coquillages pétrifiés. Il faut les voir de près pour se rendre compte de ces masses énormes, qui ont un volume variant entre deux et cinq mille mètres cubes ; on y trouve des enfoncements, des cavernes ... et mille détails curieux.

Ici comme partout la légende a expliqué à sa mode la présence de ces rochers sur ces hauteurs : la châtelaine d'Oczytoń, à l'en croire, était fort dure pour ses filandières et ne leur donnait repos ni jour ni nuit ; elle ne respectait pas même les Dimanches et les fêtes ; or un Samedi Saint, les pauvres servantes filaient dans la salle du château, sous la rigide surveillance de la dame : elles travaillèrent jusqu'à minuit, mais au premier coup de l'heure qui ouvrait le Dimanche de Pâques, elles refusèrent d'aller plus loin et laissèrent tomber leurs fuseaux. La dame menace, bat les pauvres fileuses, qui restent inébranlables : bientôt un violent coup de tonnerre se fait entendre, renverse le château, emporte on ne sait où la châtelaine, change les servantes en pierres et les disperse où on les voit encore aujourd'hui. Il faut avouer que ce coup de tonnerre était fort pour transporter à de pareilles distances ces pauvres servantes pétrifiées, et aussi que ces fileuses étaient de belle taille, si l'on en juge par ce qui nous en reste. Il va sans dire que ces blocs affectent les formes les plus bizarres : il en est un composé de trois pièces : comme base, deux énormes blocs haut d'une dizaine de mètres, large de sept ou huit ; leur forme est à peu près conique ; une distance de deux

à trois mètres les sépare ; et sur leur sommet repose un autre bloc aussi volumineux que les premiers.

Cette promenade dans les environs de Starawieś m'en remet une autre en mémoire, qui montrera à Votre Révérence combien les habitants du pays sont attachés à nos Pères. Un jour de grand congé, deux scolastiques de Starawieś avaient poussé leur promenade jusqu'à une distance de 4 à 5 lieues de la maison. Comme l'heure pressait vers le soir pour le retour, nos deux marcheurs allongèrent le pas et prirent par monts et par vaux, à travers bois et campagne, le chemin le plus court. Un paysan les aperçoit : peu accoutumé à voir les Pères de Starawieś marcher de la sorte, l'idée lui passe par la tête que ce sont des échappés : le bonhomme aussitôt d'atteler ses chevaux et de courir sus aux scolastiques ; mais nos deux intrépides lui échappèrent à travers les bois. Le soir ou le lendemain matin, ce brave homme fit le voyage de Starawieś et dit au Père Recteur l'aventure. Le P. Recteur rassura le paysan, le remercia de son zèle, lui dit la raison pour laquelle les deux Pères avaient marché de ce train, ajoutant qu'ils étaient rentrés le soir à la maison.

Le mardi, 10 septembre, je quittai Starawieś et revins à Tarnopol, enchanté de mon voyage, de la piété des Polonais, et ravi de la charité de nos Pères.

En passant à Brzozow, j'entrai dans le cimetière, commun à cette petite ville et à Starawieś, pour visiter le monument de Monseigneur Raczyński mort en 1823. C'est un des prédécesseurs de Monseigneur Ledochowski sur le siège de Posen. A la destruction de la Compagnie, Monseigneur Raczyński était scolastique et dut rentrer dans le monde comme tant d'autres ; mais

toujours il conserva le désir de vivre sous les lois de la Compagnie et après 1814, il demanda à rentrer. Son grand âge fut un obstacle, et le saint vieillard, après s'être démis de ses fonctions d'archevêque-primat de Pologne, vint s'établir près de nos Pères de Starawieś, à Brzozow; il légua ses décorations à la Vierge du P. Lancicius, ses ornements à l'église de Starawieś, où j'ai pu les voir encore. Son corps fut reporté à Posen, mais son monument est à Brzozow, près des croix de bois de nos Pères et Frères, et témoigne par sa seule présence, comme aussi par l'inscription qu'il porte, de l'attachement de Monseigneur Raczyński pour la Compagnie. Les ornements de Monseigneur Raczyński et beaucoup d'autres choses précieuses ont été sauvés, lors de la dispersion en 1848, par un Frère Coadjuteur, qui dut les défendre contre le Curé de Brzozow, et qui manœuvra si bien, en attendant des jours meilleurs, qu'il put entretenir 4 Pères par son travail.

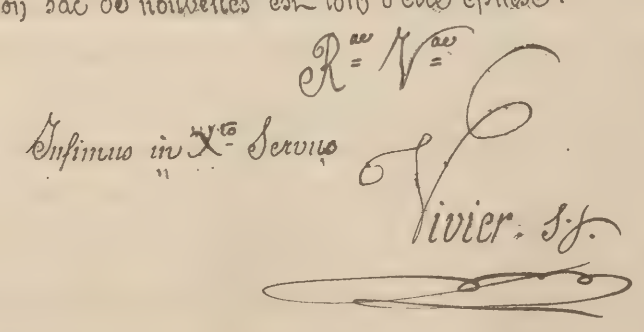
Outre les décorations de Monseigneur Raczyński, la Vierge du P. Lancicius a reçu celles du P. Zacher, ancien médecin décoré des ordres d'Autriche et du Brésil; il était célèbre à Vienne et ne demandait d'autres honoraires, pour ses consultations, qu'un Ave Maria.

Les autres croix (on en compte neuf formant un demi-cercle au-dessus de la tête de la statue) ont été données, m'a-t-on dit, par des Frères Coadjuteurs, anciens officiers décorés. Ces décorations montrent qu'à Starawieś entrent assez souvent des hommes qui ont fait leurs preuves dans le monde. Actuellement se trouve en philosophie un jeune Père venu de la Pologne russe. Quand il demanda son passeport pour sortir de ce pays libre, l'Autorité l'interrogea sur le but de son voyage:

je vais au Noviciat des Jésuites, répondit-il carrément. Sa franchise lui valut six mois de probation préventive dans la forteresse de Varsovie.

De fil en aiguille, me voilà revenu à Starawieś; arrivons vite à Zagozz, où je prends le chemin de fer. De Zagozz à Przemysl, j'ai le plaisir de côtoyer la chaîne des Carpathes et de jouir tout à mon aise des paysages les plus variés. La voie ferrée tourne dans tous les sens autour de ces collines, au point qu'en cinq minutes de temps les rayons du soleil pénètrent dans les Wagons par les deux portières. Ajoutez qu'à cause des courbes on va presque le train d'une voiture publique, si bien que dans les premiers temps où cette voie fonctionna, les journaux inventèrent l'anecdote suivante: Le Chef de train ou le mécanicien apercevant sur la route une bonne femme qui s'en allait vendre des œufs à la station suivante, l'invita à monter dans le train: merci bien, Monsieur, répondit la vieille en continuant sa route, je voudrais bien; mais...... je suis pressée!

Je termine, Mon R. Père, car je crois vous entendre faire la réflexion suivante: le P. Vivier n'est pas comme cette bonne femme, autrement il m'en écrirait moins long. Pardonnez, Mon R. Père, si j'ai abusé de votre patience, de votre temps et de votre charité; pour moi si le temps ne me faisait défaut et que je ne consultasse que mon cœur, ma lettre n'aurait point de fin; mon sac de nouvelles est loin d'être épuisé.



Visite de l'Archiduc Charles-Louis à Tarnopol. – Lettre du Père Vivier.

Tarnopol, 20 Octobre 1878.

Mon Révérend Père Provincial,
P. C.

Le Samedi 5 Octobre dernier, la ville de Tarnopol était en fête et tout illuminée pour recevoir l'Archiduc Charles-Louis, frère de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. Ce prince fait en ce moment la visite de la Galicie, à la place de l'Empereur lui-même; et partout Son Altesse impériale est reçue avec des transports de joie et les plus vives démonstrations d'allégresse. C'est qu'en Galicie on aime l'Empereur et sa famille; c'est qu'on aime spécialement l'Archiduc Charles et même, si je ne me trompe, on le regarde comme le futur roi de Pologne. L'Archiduc de son côté aime beaucoup les Polonais et l'on m'a dit qu'aujourd'hui, sans les scrupules de la Russie, la Galicie formerait sous la dépendance de l'Autriche, un royaume dont le Prince Charles serait le Roi. Ce prince est digne de cet honneur à cause de sa foi sincère et de sa franche loyauté. Gouverneur du Tyrol, il a préféré perdre sa charge plutôt que de laisser entrer les Juifs et les protestants dans ce pays catholique, qui ne voulait pas les recevoir. Elevé à Léopol il a montré son respect pour les lois de l'Eglise; et pour n'en citer qu'un trait, la fête de l'Empereur tombant une année le Vendredi, l'Archevêque envoya au prince la dispense du maigre, afin de lui éviter des embarras

dans son dîner officiel. Le prince remercia l'Archevêque de son attention délicate, mais refusa la dispense : j'ai l'habitude, répondit-il, de faire maigre le Vendredi ; mes invités voudront bien faire comme moi.

Le soir du 5 Octobre, le R. P. Recteur m'invita à l'accompagner en ville pour voir l'illumination et me conduisit d'abord à l'Hôtel-de-Ville, où nous trouvâmes Monsieur le Maire, neveu du R. P. Recteur, en train de se préparer à recevoir Son Altesse. Grâce à la bonté de ce Monsieur, je pus voir de près le costume polonais. Monsieur le Maire poussa la complaisance jusqu'à aller chercher son bonnet à plumes dans la chambre voisine et s'en couvrit la tête en ma présence, pour que je pusse mieux juger de l'effet d'ensemble. Déjà les rues regorgeaient de monde, une seule était interdite, celle de la préfecture, où devait descendre l'Archiduc ; le P. Recteur voulant la traverser, je lui fis remarquer la sentinelle : nous passerons quand même, me répondit-il, et nous entrâmes. Nous n'avions pas fait deux pas en avant de la foule, que la sentinelle arrive sur nous, ouvre la bouche et... reconnaissant le R. P. Recteur se confond en excuses et nous laisse passer. Ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué à Tarnopol le respect dont tout le monde entoure la Compagnie, depuis le dernier du peuple jusqu'au plus élevé des magistrats civils et militaires. L'Archiduc n'arriva qu'après dix heures du soir ; nos élèves ne purent l'attendre si longtemps ; ceux du gymnase public, des torches allumées à la main, restèrent jusqu'à minuit sous les fenêtres de l'hôtel chantant et poussant avec le peuple de vigoureux vivat en l'honneur du prince.

Le lendemain Dimanche 6 Octobre, l'Archiduc vint entendre la Sainte Messe dans notre église, qui est l'unique

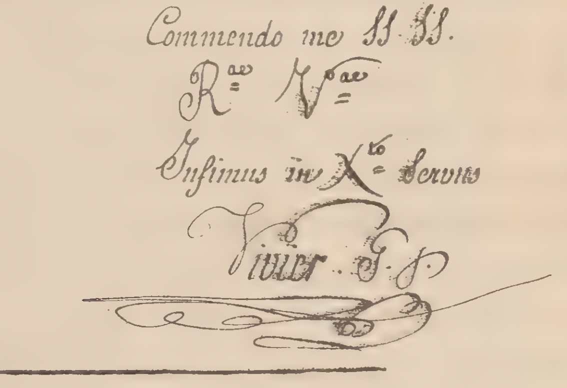
paroisse latine. Tous les Pères et les élèves y assistèrent; pendant le Saint Sacrifice, nos musiciens exécutèrent divers morceaux à la tribune. Placé à deux pas seulement du prince, je pus le voir tout à mon aise pendant le Saint Sacrifice. Quand il arriva à son prie-Dieu, il jeta un regard modeste sur l'autel; tira de sa poche un livre qui me parut fort simple et assez vieux, et ne leva plus les yeux une seule fois jusqu'à la fin du Saint Sacrifice, il se tint debout pendant les deux évangiles, le reste du temps à genoux. Le R. P. Recteur aurait bien voulu l'inviter à venir au Collège; on avait disposé la grande salle et préparé un discours allemand pour la réception; mais l'heure du départ pour Léopol approchait et le Père Recteur ne put qu'aller à la gare pour présenter ses hommages à Son Altesse. Le Prince parla longtemps et très-familièrement avec le P. Recteur, lui fit une foule de questions sur nos enfants; et témoigna son regret de n'être pas venu au Collège; il en aurait eu le temps, car en l'informant de l'heure du train, on lui avait donné l'heure de la ville qui avance d'une demi-heure sur celle du chemin de fer.

Dans la semaine qui suivit le passage du prince à Tarnopol, le P. Recteur étant allé à Léopol pour affaires, apprit que l'Archiduc passait une soirée chez le Comte Sieminski, il s'y rendit et trouva réunies plus de deux cents personnes, venues pour faire leur cour à Son Altesse Impériale. Au moment où entra le R. P. Recteur, le prince était à l'autre extrémité du vaste salon, s'entretenant avec le Comte Grocholwski. Malgré la distance et la foule, Son Altesse distingua le P. Recteur, et lui témoigna aussitôt, par différents signes fort remarqués, son plaisir de le voir. Le prince ne s'entretint qu'avec les

grands dignitaires du lieu : l'Archevêque, le Gouverneur de Galicie, le général Neuperg .... En sortant il s'arrêta devant le P. Recteur, lui parla encore des enfants, et lui dit de leur donner en son nom un congé. Les honneurs faits par l'Archiduc au P. Recteur, furent tout un évènement dans cette réunion de l'Aristocratie ; les amis de la Compagnie félicitaient chaudement le P. Recteur ; les autres riaient jaune, bref on ne parlait que de cela ensuite dans les salons de Léopol. Le R. P. Recteur, qui n'avait point provoqué ces honneurs et en avait été surpris tout le premier, en reporta la gloire à Dieu, et de retour à Tarnopol il organisa le congé de l'Archiduc. La Compagnie du chemin de fer se montra on ne peut plus aimable ; non seulement nous eûmes demi-place pour un très court trajet, mais ces Messieurs voulurent nous donner pour plus de sûreté un Chef de train spécial et un employé supérieur qui ne nous quitta point de la journée et fut tout à notre disposition. Le P. Recteur ménagea une agréable surprise aux enfants qui n'étaient avertis de rien et prirent joyeusement le chemin de la gare, au lieu de descendre prosaïquement dans les cours de récréation ; mais ce qui est plus fort, le P. Recteur, pour empêcher qu'on ne fit aucuns préparatifs de réception, n'avait pas même averti le général Mercy, dans le parc duquel nous devions aller passer cette belle journée. Je fus témoin de la surprise de cette famille chrétienne toute dévouée à la Compagnie, car le R. P. Recteur m'avait prié de l'accompagner à la descente du train, chez le Général, pour lui annoncer notre venue. Nous étions depuis 10 minutes au salon, que les enfants entraient musique en tête dans la propriété. La journée passa vite, vous le comprenez sans peine, Mon Révérend Père Provincial ; un toast fut porté à la santé de l'Ar-

chiduc Charles-Louis, un autre à celle de nos amis et bienfaiteurs. Le Général fit visiter ses écuries et ses riches attelages à nos enfants qui admirèrent fort l'ordre et la propreté qui régnait partout.

Le soir nous rentrâmes au Collège à la nuit tombante contents de notre journée et bénissant nos hôtes et Son Altesse l'Archiduc Charles-Louis.



Australie. — Extrait d'une lettre du P. Watson, du Collège de Melbourne.

.... Voici, Mon bien Cher Frère, quelques nouvelles de nos Missions. Durant le mois de Mars, le R. Père Cahill m'envoya à Portland pour remplacer pendant deux semaines le prêtre chargé de cette ville et de la Mission. Le trajet que je fis en bateau à vapeur fut vraiment très-agréable. Portland possède une belle église, qui au point de vue de l'architecture l'emporte de beaucoup sur les autres bâtiments de la ville. A la fête de St Patrice, je dis deux messes et pendant la deuxième je prêchai le panégyrique du Saint. Le soir j'officiai aux Vêpres où je prêchai une seconde fois. La

seule chose que je trouvais un peu gênante pendant mon séjour à Portland c'était de vivre solitaire, car comme je ne rendais visite qu'aux malades, je n'avais personne avec qui je pusse converser. C'est dans ces moments qu'on peut apprécier l'utilité de nos récréations communes.

Le 29 Mars, le Père Kelly et moi nous sommes allés à Ballarat, où Monseigneur O'Connor nous a invités à prêcher une Mission de 8 jours. On m'a prié pendant la mission d'aller visiter une bonne dame française qui était alitée depuis 16 ans, et qui depuis très longtemps n'avait pas eu l'occasion de se confesser, parce qu'aucun prêtre qui sût le francais ne l'avait visitée. Vous concevez facilement quelle fut la joie de cette pauvre malade de me voir et de m'entendre parler sa langue maternelle. Peu de temps après elle eut le bonheur de recevoir la Sainte Communion.

Une autre personne qui a profité de la Mission était un vieux Breton qui avait été soldat dans l'armée française, il y a environ 50 ans, et qui lui aussi avait passé plusieurs années sans s'approcher des sacrements. Voici à ce propos une bonne histoire qu'on m'a racontée. Une pieuse demoiselle française exhortait notre homme à profiter de l'occasion que la Mission lui présentait pour recevoir les sacrements; surtout puisque les Pères Jésuites connaissant bien le français, pouvaient entendre sa confession dans sa propre langue. Cependant comme le vieux soldat ne paraissait pas disposé à suivre ce conseil salutaire, la jeune dame l'interpella de la sorte. Dites-moi franchement, N'auriez-vous point peur de quitter le monde dans l'état où vous vous trouvez en ce moment? — Oh! Mademoiselle! lui répondit-il avec beaucoup d'énergie, que me dites-vous là? Sachez qu'un

soldat français n'a peur de rien. — Cependant les instances de la jeune zélatrice ne restèrent pas sans fruits ; car le vieux Breton vint se confesser quelque temps après, et il eut le bonheur de recevoir Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour.

Pour vous donner une idée de nos travaux durant cette Mission, il me suffira de vous raconter le fait suivant : lorsque la Mission touchait à sa fin, les pénitents, qui voulaient se confesser sont devenus si nombreux que pendant le dernier jour de la Mission, ils assiégaient les Confessionnaux depuis 10 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, et depuis 6 heures du soir jusqu'à 2 heures de la nuit ; ainsi nous avons ce jour-là confessé pendant 13 heures. Je ne me rappelle pas être de ma vie resté si longtemps de suite au Confessionnal.

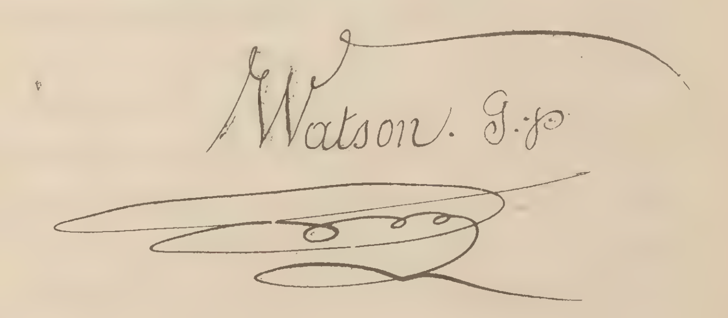
Le Dimanche de Pâques, le P. Kennedy et le P. Olivier Daly prononcèrent leurs derniers vœux dans la Chapelle de St François-Xavier à Kew. Ils sont les premiers parmi nos Pères Irlandais, qui aient fait leur profession en Australie.

Le R. P. Dalton qui a travaillé pendant 12 ans à l'établissement et au développement de la Mission dans la Colonie de Victoria, fit voile le 29 Avril pour Sydney afin d'y fonder une nouvelle mission ; le R. P. Kennedy l'accompagna. Monseigneur Vaughan, Archevêque de Sydney, qui depuis longtemps désirait si ardemment voir la Compagnie établie dans son vaste diocèse, a donné à nos Pères la Mission de North Shore : quoique ce district ait une étendue d'environ neuf milles, pourtant la population Catholique n'est pas très considérable ; et il ne s'y trouve encore que deux petites églises. Les habitants de North Shore n'étaient pas fort contents

de voir les Jésuites s'établir au milieu d'eux : En voici quelques preuves. A leur arrivée à North Shore les PP. Dalton et Kennedy furent obligés de se loger à un troisième étage d'un hôtel. Au bout de quelque temps le P. Dalton vit l'annonce d'une maison à louer. Il se rendit à l'endroit indiqué, et demanda : Cette maison est à louer ? - Oui, lui répondit-on, mais pas à vous. - Vous devinez facilement la raison : le Père était Jésuite. Cependant au bout de quelque temps il finit par trouver une pauvre maison de 4 appartements, qu'il loue 14 Shilings par semaine.

Mais voici une autre histoire. Ce n'était pas assez d'avoir une résidence quelconque, il fallait à nos Pères quelqu'un qui prit soin de toutes les affaires du ménage : Ils demandèrent un domestique par la voie des Journaux. Une personne se présenta : mais après avoir visité la maison, et regardé un peu çà et là, elle s'en alla en disant qu'elle était accoutumée à vivre avec d'honnêtes gens.

Vous voyez, mon cher Frère, que les épreuves ne manquèrent pas au commencement de notre nouvelle Mission ; Cependant les affaires, grâces à Dieu, vont mieux de jour en jour.



Extrait de la Gazette du Collége Saint Patrice, à Melbourne.

.... Le jour de Pâques, 21 Avril, vers 3 heures après midi, une foule immense remplissait l'église de St Ignace, à Richmond. Tout l'espace dont il fut possible de disposer, tant dans le vaisseau de l'église, qu'au Jubé de l'orgue et à la tribune qui lui est contiguë, était occupé par la foule, et plusieurs personnes, ne pouvant pénétrer dans l'enceinte, durent demeurer auprès des portes. Cette multitude s'était assemblée pour assister à la présentation d'une adresse et d'un cadeau au R. Père Dalton, à la veille de son départ pour sa nouvelle mission de North Shore, Sydney. En sa qualité de pasteur, pendant 12 ans, des districts de Richmond, de Hawthorn et de Kew, le Père Dalton s'était acquis l'estime d'un grand nombre de personnes, même étrangères à l'Eglise Catholique, et les diverses fractions du protestantisme avaient leurs représentants dans l'assemblée qui était venue lui dire adieu. Parmi les personnages présents, on remarquait Mr. Rosislo député pour Richmond, et Mr. Lancashire, Conseiller.

Peu après 3 heures, le P. Dalton, accompagné des Pères Mulhall, Kranewiller et Kennedy, fit son entrée dans le sanctuaire. Quand le Révérend Père se fut assis dans le chœur, Monsieur S. V. Winter s'avança, suivi des autres membres du Comité, pour lire l'adresse; il voulut tout d'abord rappeler en termes chaleureux et délicats, les services signalés que le Père Dalton avait rendus à Richmond, et déclara qu'un

bon nombre des principaux représentants des autres Communions religieuses s'était cordialement uni au Comité de présentation pour rendre témoignage au mérite du P. Dalton, et lui exprimer la douleur que leur causait son départ. Vint ensuite la lecture de l'adresse.

Au très-Révérend Père Joseph Dalton, S.J.

Très-Révérend et bien-aimé Père.

C'est pour la première fois, dans le long espace de 12 ans qu'ont duré vos relations avec nous, que nous apparaissons devant vous, le cœur plein de la tristesse que cause une cruelle séparation; car nous venons, au nom de votre troupeau, vous dire adieu.

Il est inutile de rappeler ici toutes les bonnes œuvres, tous les travaux importants qui ont été commencés ou accomplis durant cette heureuse période qui vous vit, en qualité de pasteur, présider à nos destinées spirituelles: car ces œuvres sont vivantes non seulement dans notre souvenir reconnaissant, mais encore dans leur ferme et constante réalité, et elles continueront à vivre dans leurs salutaires effets.

Le site superbe dont, par votre prudence et votre fermeté, vous avez assuré la possesion à la Communauté Catholique de Richmond; l'élégant édifice qui en couronne le sommet; le beau presbytère; les écoles pour lesquelles vous avez obtenu les services inappréciables des Frères de la Doctrine Chrétienne; les préparatifs que vous avez faits pour la réception d'une Communauté de religieuses de l'Antique Ile des Saints; les progrès de l'Eglise à Hawthorn, à Kew et en d'autres endroits, rendus manifestes par tant et de si nobles édifices, voilà le monument

impérissable élevé par le premier Jésuite, à qui la charge pastorale fut confiée à Victoria; voilà la preuve éclatante de la pleine réalisation des espérances qu'avait conçues Sa Grâce, Monseigneur l'Archevêque, en confiant cette portion de son troupeau à la célèbre Compagnie de Jésus.

Je blesserais votre modestie, si je ne me contentais pas de mentionner en passant vos travaux apostoliques, cette amabilité et cette tendresse de cœur, qui vous ont rendu cher à toute la population du district, sans distinction de sectes.

Nous espérons que le Dieu Tout-Puissant bénira vos travaux à Sidney, comme il les a bénis au milieu de nous, et nous nous transportons par la pensée vers cette heure fortunée que Dieu, dans sa Providence, peut accorder à nos vœux, où l'œuvre importante qui vous appelle loin de nous, ayant jeté de profondes racines, il vous sera donné de venir passer le soir de votre vie honorée, au sein d'un peuple à qui votre personne sera toujours chère, et chez qui votre mémoire sera toujours en vénération.

Suivent les signatures des principaux Catholiques de Richmond.

Après l'Adresse, Monsieur Winter remit au Père Dalton une bourse contenant 250 livres sterling.

Le Père Dalton, sous le coup d'une visible et profonde émotion, lut la réponse suivante:

Mes chers Amis.

En répondant à votre très-affectueuse Adresse, je n'ose me hasarder à parler de l'abondance du cœur. Vous me permettrez, en conséquence, de lire ma réponse, qui sera aussi courte que l'occasion peut le permettre.

Vous parlez dans votre Adresse, des 12 années que j'ai passées au milieu de vous ; ce furent vraiment pour moi 12 années de bien grand bonheur ; ce furent les premières années de ma vie de missionnaire. Richmond fut ma première paroisse et vous fûtes mes premiers paroissiens.

Naturellement ces liens sacrés qui unissent entre eux le pasteur et le troupeau, se resserraient tous les jours, et maintenant qu'il les faut rompre, j'en éprouve tout autant de peine que vous-mêmes. Cependant, mes chers Amis, nous comprenons trop bien notre devoir pour nous refuser à quelque sacrifice que l'Obéissance et la plus grande gloire de Dieu puissent exiger de nous.

Vous faites allusion au grand nombre de constructions d'églises élégantes, solides et coûteuses, qui ont été entreprises et quelques unes même terminées, durant cette période, et, dans la bonté de vos cœurs, vous voudriez m'en attribuer tout le mérite, oubliant que sans le concours généreux et substantiel que vous n'avez cessé de me prêter, jamais de pareils travaux n'auraient pu être accomplis. La presque totalité des 20 mille livres sterling dépensées à Richmond seul, (car de grandes sommes ont été aussi dépensées à Hawtorn et à Kew) est due à vos cœurs généreux, à vos mains toujours libéralement ouvertes ; de sorte que tout le bien qui en est résulté pour la religion, est votre ouvrage aussi bien que le nôtre. Je dis le nôtre, non le mien ; parce que je n'étais pas seul à l'œuvre ; j'eus d'abord l'aide et le zélé concours de votre vieil ami le P. Mc Kiniry ; plus tard celui des Pères Mulhoil et Kranewiller, dont la présence en ce moment m'empêche de proclamer combien vous et moi nous leur sommes redevables.

Mais vous ne l'ignorez pas : il ne faut pas non plus, mes amis, oublier de mentionner ici la grande dette

de reconnaissance que tous nos Pères et moi, nous avons contractée envers notre vénérable Archevêque, qui fut le premier à nous appeler sur ces rivages ; qui nous fit le plus bienveillant accueil à notre arrivée, et qui depuis n'a cessé de donner des preuves sensibles de son désir de nous encourager et de nous aider dans la cause du bien.

Mes amis, vous avez mentionné en détail les travaux matériels de la Mission. Permettez-moi de faire allusion à des travaux d'un autre genre et d'un ordre plus élevé, je veux dire les œuvres spirituelles qui ont pris naissance et grandi au milieu de vous. J'ai en vue surtout des sociétés telles que : les Frères Amis, la société M. A. C. B., la Croisade, les Enfants de Marie et de la Doctrine Chrétienne, qui toutes existent à Richmond dans des conditions prospères.

Le temps ne me permettra pas de parler, comme je le voudrais, du bien que toutes ces Sociétés, et chacune d'elles en particulier, peuvent opérer, quand elles sont conduites de la manière qu'il convient et dans un esprit Catholique, et de la gloire qu'elles procurent à Dieu : gloire bien plus grande que toute celle que pourrait lui rendre le temple le plus somptueux élevé par la main des hommes.

Avant de terminer, je veux attirer votre attention sur un sujet bien cher à mon cœur, et aux vôtres aussi, j'en suis sûr : je veux dire vos écoles Catholiques. Ce fut ici à Richmond, que fut porté le premier coup à l'éducation Catholique, et vous fûtes les premiers à opposer à cette attaque une noble résistance. L'engagement que vous prîtes alors, vous l'avez noblement tenu, et vos écoles sont maintenant dans un état prospère. Votre clergé vous promit à cette époque des Frères de la Doctrine Chrétienne

et des Religieuses ; les Frères, vous les avez déjà, et les Sœurs sont en route, Dieu merci. En tout ceci, mes amis, vous avez agi courageusement, comme des enfants des martyrs, comme des Catholiques qui savent mettre leur foi au-dessus de toute considération humaine.

Ce que je souhaite, en me séparant de vous, c'est que vous persévériez en ce qui est la plus grande de toutes les bonnes œuvres. Que chacun, homme, femme, enfant, contribue, dans la mesure de ses moyens, au soutien de nos écoles. Le Dieu tout-puissant vous bénira, vous et les vôtres. Ce qu'on donne à Dieu n'appauvrit jamais. Je n'ai pas le moindre doute que, dans un pays libre, comme celui-ci, l'opinion publique ne reconnaisse bientôt qu'il y a injustice, à rétablir ici les lois pénales, car enfin, vous obliger à payer des taxes pour le soutien d'un système séculier d'éducation dont, en conscience, vous ne pouvez nullement faire usage, n'est pas moins faire contre vous une loi pénale, que ce l'était jadis de forcer vos Ancêtres à contribuer au maintien d'une église établie, dont ils ne partageaient pas la foi.

Je me montrerais bien ingrat, si je laissais passer cette occasion sans remercier les dames et les messieurs des autres communions religieuses qui m'ont, ces années passées, honoré de leur amitié. — Amitié dont ils ont donné des preuves sensibles en plus d'une circonstance ; témoin le précieux tableau qui domine notre maître-autel. Je les remercie tous et garderai toujours d'eux un souvenir reconnaissant.

Si j'ai gardé pour la fin les remerciements que je vous dois pour la bourse et son contenu, ainsi que pour le calice, ce n'est pas que je manque d'apprécier ces dons, comme ils le méritent ; mais c'est que j'estime encore davantage, l'affection des cœurs aimants, qui en ont suggéré l'idée ; et ce qui redouble, à mes yeux, la va-

du présent, c'est que vous le faites au moment même où vous avez tant d'autres besoins à satisfaire. Vous savez sans doute, mes chers amis, que, comme religieux, je ne puis rien accepter pour mon usage privé ; mon vœu de Pauvreté me le défend. Si donc j'accepte votre don, et je le fais avec une sincère gratitude, il ne sera pas appliqué à mon usage particulier, mais au bien de la religion, et pour la plus grande gloire de Dieu. Ayant la nourriture et le vêtement, nous sommes contents.

Laissez-moi encore une fois, avant de vous dire adieu, vous remercier bien cordialement, de l'extrême bonté que vous avez eue pour moi par le passé, et des vœux obligeants que vous formez pour mon succès à l'avenir.

Pour ce qui est de la longueur de mon séjour à Sydney, c'est au Tout-Puissant d'en disposer comme il lui plaira. Ce sera selon sa volonté : demeure là jusqu'à ce que je t'en rappelle ; que le temps de mon absence soit long ou court, je n'oublierai jamais ma première Mission ; et, si la Divine Providence me donne de revoir ces lieux, je vous rencontrerai où je vous laisse aujourd'hui, et où je vous rencontrai pour la première fois, il y a 12 ans, au pied de cet autel du Seigneur.

Le temps ne me permet pas d'aller dire adieu à chacun de vous en particulier, il me faut le dire ici : Adieu ! Puisse le Tout-Puissant vous bénir, vous et les vôtres ; puissions-nous tous nous retrouver, sinon ici, du moins, dans cette céleste patrie, où les amis se retrouvent pour ne plus se séparer !.



Paris. – Cercle des ouvriers maçons et Tailleurs de pierre. – (Extrait du rapport lu au Congrès de Chartres en 1878.)

.... En 1867, un pieux Evêque, (Monseigneur Félix Fruchaud, décédé Archevêque de Tours) enlevé trop tôt à nos respects et à notre affection, gouvernait l'Eglise de Limoges. Témoin attristé des ravages qu'exerçait l'émigration dans une partie notable de son vaste diocèse, il chercha longtemps, non pas à arrêter, car on ne fait pas remonter les fleuves vers leur source; mais à ralentir le courant qui entrainait ses ouailles vers les grands centres de population. Mais il s'aperçut bientôt que c'était tenter l'impossible. Que faire alors?– Ne pouvant retenir ses ouailles, il les suivra en quelque sorte, imitant les vaillants missionnaires qui s'attachent aux destinées de leurs chrétientés nomades.

La Capitale, à elle seule, attire dans son son sein chaque année, environ 20 mille ouvriers maçons et Tailleurs de pierre. C'est donc par Paris qu'il faut commencer; établir à Paris une Mission permanente, à l'instar de celle des Allemands alors florissante, voilà où tendirent d'abord tous les efforts de Monseigneur. Ce premier projet n'ayant pas réussi, Sa Grandeur alla demander aide et assistance au Provincial de la Compagnie de Jésus. Le R. P. de Ponlevoy, toujours secourable lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut des âmes, tout en déplorant la pénurie d'ouvriers qui ne lui permettait pas d'entrer pleinement dans les vues de

Sa Grandeur, lui proposa un Religieux de la Maison Sainte Geneviève qui, sans abandonner les fonctions qu'il remplissait au Collège, pourrait donner à cette œuvre le trop plein de son temps. Faute de mieux, Monseigneur accepta ce qu'on lui offrait de bon cœur et l'œuvre commença.

Après de courts préliminaires, le plan du cercle arrêté, on convoqua les maçons à une modeste fête dans la Chapelle des Catéchismes de St. Etienne du Mont. On jeta un peu à tous les vents des circulaires-programmes qui allèrent s'abattre un peu partout, portant la bonne semence tantôt dans un garni, tantôt dans un chantier, dans un cabaret et même dans les bureaux de quelques Journaux avancés qui ne manquèrent pas de leur faire bonne fête. Leurs diatribes nous firent connaître dès le début, nous ne voulions pas autre chose. Aussi notre première réunion présidée par Monsieur Ratand, maire du 5e arrondissement, assisté de Monsieur l'abbé de Borie, Curé de Saint-Etienne du Mont, fut-elle fort nombreuse et toute maçonne comme nous le désirions. Nous leur donnâmes rendez-vous pour le Dimanche suivant, 11 rue des fossés St. Jacques, dans un local gracieusement mis à notre disposition par la Mairie du Panthéon avec l'autorisation préfectorale. Un certain nombre de nos auditeurs du 1er jour s'y rendirent et dès lors le cercle fut fondé.

Nos Statuts rédigés furent soumis aux Autorités compétentes qui après mûres réflexions voulurent bien les approuver provisoirement en 1868; à vrai dire les uns trouvaient l'idée d'un Cercle d'ouvriers un peu hardie à cette époque d'agitation politique, d'autres la jugeaient tout simplement irréalisable, nos meilleurs amis eux-mêmes haussaient les épaules et branlaient la tête avec des airs d'incrédulité. Cependant après un an d'expérience, lorsque Mgr. Fruchaud,

accompagné de sénateurs, de députés et d'autres personnages considérables, vint présider notre 1ère distribution de récompenses; la confiance commença à se faire jour et les hésitations cessèrent au moins en grande partie. Dès 1869 nous étions déjà assez forts pour créer une succursale au Gros Caillou, rue Audrière, avec le concours généreux de Mr le Comte de Lambel et du R. P. Gravoueille Recteur du Collège de Vaugirard. Les deux Cercles réunis comptaient 3 à 400 membres, lorsque la guerre vint nous surprendre. On eut besoin de notre local pour organiser la Garde nationale du quartier, nous ne songeâmes pas à le refuser. Le Directeur lui-même, fait prisonnier à Châtillon par les Prussiens, le 19 septembre, ne put reprendre ses fonctions qu'après l'armistice, puis vint la Commune, qui pilla le modeste mobilier recueilli rue Lhomond, 18, brûla nos registres etc.

Mais l'ordre à peine rétabli, nous reprîmes possession de notre ancien local, non sans quelque peine, et nos réunions recommencèrent, un peu moins nombreuses sans doute que par le passé, l'ouvrage étant encore assez rare sur les chantiers de Paris. Mais peu après les ruines se relevèrent, grâce à l'ardeur généreuse de nos braves maçons et nous marchions à grands pas, lorsque l'ordre nous fut signifié d'avoir à quitter notre berceau. On nous avait retranché au préalable une modeste subvention de la ville, il était naturel qu'on allât jusqu'au bout. Pendant ce temps-là, nous poursuivions quand même notre reconnaissance légale et le 20 Mars 1876 nous apprenions avec joie que Mr Ricard, ministre de l'intérieur, en avait signé le décret. Une fois constitués en Société civile, nous n'avons plus hésité à faire bâtir notre résidence actuelle, 7 rue des Chantiers. Mr Millet en fut l'architecte et Mr Mozet l'entrepreneur. Nous devons à l'un et à l'autre notre reconnaissance et nos félicitations. Voilà notre histoire, plus longue que je ne comptais la faire en commençant.

Quelle est notre organisation ?

A peu près celle de toutes les œuvres analogues fondées avant ou après nous.

1° Un Comité supérieur composé autant que possible des notabilités du bâtiment, Patrons-nés de nos ouvriers, Architectes, Entrepreneurs, Propriétaires, etc.

Sa mission est tout extérieure, il traite, par son bureau, avec les pouvoirs Civils, il gère les finances, etc. Ses membres sont tous souscripteurs, à des titres différents : bienfaiteurs, membres honoraires, membres actifs payant une cotisation qui varie de 25 à 100 francs et plus. Il compte environ 120 membres actuellement ; mais c'est un nombre illimité.

Le 2e Comité, dit particulier, est composé à peu près exclusivement d'ouvriers sociétaires, à l'exception du directeur et d'un Membre du bureau du comité général qui en font partie de droit. Il comprend, comme le bureau du Comité général, 1 président, 2 vice-présidents, 1 secrétaire, 1 trésorier et 12 conseillers. La Présidence est annuelle, les Conseillers se renouvellent par tiers. Ce comité s'occupe uniquement des affaires intérieures du Cercle, réceptions, renvois, discipline, règlement etc. — Nous avons, outre ces 2 Conseils, un Comité dit d'enseignement, composé des sommités de l'art et de la science du bâtiment, et de notre personnel enseignant. Il est chargé de préparer les méthodes d'enseignement, d'en surveiller l'application, d'inspecter les classes, d'établir les concours, de faire passer les examens de fin d'année, de distribuer les diplômes et autres récompenses, etc.

Enfin un Comité de dames de Charité est chargé de l'organisation et du soin de notre infirmerie, du soin des malades à domicile, comme aussi de la Chapelle, des objets de loterie, des quêtes, et s'occupe encore de l'éducation des enfants de nos maçons, orphelins de père ou de mère.

Voilà tout notre personnel administratif et la place qu'il occupe dans le mouvement général de l'œuvre, placée du reste, comme vous le savez, sous le haut patronage de Son Eminence Monseigneur le Cardinal Archevêque de Paris et de Nosseigneurs les Evêques de Limoges, de Poitiers et de Bayeux.

But, et moyens employés pour l'atteindre.

Le Cercle est une œuvre éminemment sociale et toute d'apostolat chrétien. — Que nous a-t-on demandé en effet au début de l'œuvre ?

D'empêcher de braves ouvriers, venus bons et sages de leur pays natal, de se corrompre au contact des ouvriers de la Capitale, puis d'en soustraire le plus grand nombre possible à l'action de ce foyer pestilentiel, afin de les rendre à leurs familles sans danger pour le pays. Des uns et des autres faire de bons Chrétiens, leur apprendre à connaître, à aimer et à servir Dieu. Voilà dans toute sa simplicité le but que nous poursuivons. — Nécessairement nous avons dû nous inspirer de cette situation, moins spéciale qu'il ne semble peut-être à première vue. Et d'abord comment faire venir les maçons et comment leur parler ? Car s'ils ne nous entendent pas, il n'y a pas de foi possible, et sans foi point de religion, point de morale, point d'amélioration à espérer. Des églises, des Chapelles, nous n'en manquions pas, mais y seraient-ils venus ? C'est plus que douteux. Le Cercle était pour eux une grande nouveauté, il n'en existait pas pour cette catégorie d'ouvriers assez timides de leur naturel et qui frayent peu avec les autres. Le Cercle réussit à souhait. Une fois en face de nous, de quoi les entretenir ? les catéchiser purement et simplement, c'eût été les faire fuir, et quant aux grandes questions religieuses, elles dépassent généralement leur portée. L'ignorance à tous les points de vue était donc le premier obstacle à vaincre : les classes d'instruction primaire

furent les premières inaugurées. Il nous vint quelques élèves plus instruits, les classes professionnelles suivirent. Ainsi avons-nous fait pour chacun des obstacles à renverser, ou des avantages, même matériels, à obtenir et à développer dans l'intérêt de nos chers ouvriers. Le chômage est, comme chacun sait, une des plaies de l'émigrant établi temporairement à Paris, uniquement pour travailler, gagner quelque argent et s'en retourner au pays, où l'attendent la femme, les enfants, et souvent les grands parents. Nous avons cherché, dès le début, à le combattre en procurant de l'ouvrage à nos sociétaires. Nous avons commencé à les recommander à nos entrepreneurs – Nous avons fait plus : Avec une quinzaine d'Entrepreneurs nous avons essayé de créer un espèce de Bureau de placement, une grève, selon l'expression consacrée, au siège même de l'Œuvre, où, chaque Dimanche, les Maîtres de Chantiers et les Appareilleurs viendraient chercher les ouvriers dont ils auraient besoin pour la semaine. Ce projet a rencontré des difficultés qui n'ont point été surmontées, mais qui le seront à un moment donné. En attendant nous prions nos Entrepreneurs de nous avertir lorsqu'ils ouvrent un chantier, et de ne pas laisser congédier nos hommes pour le seul fait de s'être reposés le Dimanche. Enfin lorsqu'un sociétaire manque d'ouvrage, il est recommandé à ses camarades à la réunion du soir ; il est rare, s'il est bon ouvrier, qu'il reste longtemps inoccupé. On reste dans un moment de gêne, le directeur leur vient en aide soit pécuniairement soit en les rapatriant.

Un autre obstacle, contre lequel l'ouvrier est impuissant même en restant sage, c'est la maladie. Les accidents sont nombreux dans la maçonnerie, le Cercle y a pourvu efficacement. Dès le début nous avons procuré gratuitement les visites des médecins et les médicaments nécessaires. Aujour-

d'hui nous avons une infirmerie bien installée, avec 12 lits mis gratuitement à la disposition de nos sociétaires malades; médecin, chirurgien, garde malade, il est pourvu a tout – le Médecin ordinaire donne des consultations 2 fois par semaine au Cercle non seulement à nos ouvriers, mais encore aux pauvres du quartier.

Enfin, le cabaret (il faut bien le nommer) est de tous les ennemis de l'ouvrier, le plus dangereux, surtout les jours de paye, non seulement pour sa bourse, mais encore pour sa raison. Afin de le combattre efficacement nous réunissons tous nos efforts et notre savoir-faire. Le grand point est d'attirer les ouvriers au Cercle: ce jour là, quilles, billard, jeux, journaux, séances même avec rafraîchissements, rien n'est négligé; et encore il faut bien l'avouer, la victoire n'est pas toujours de notre côté. Inutile d'ajouter que le moyen des moyens est l'enseignement religieux, dont nous ne faisons pas montre, mais qui leur est donné régulièrement, avec la fréquentation des sacrements, et même les pratiques de piété en usage dans les paroisses de campagne. Ce mot vous paraîtra peut être extraordinaire, vous le saisirez mieux, si vous observez que nous tâchons à tout propos et à propos de tout de leur rappeler le village où ils doivent aller passer au moins 3 mois de l'année. Voilà pourquoi nous tenons singulièrement à ne changer en rien leurs habitudes d'enfance et à les maintenir dans les usages du pays. Telle est donc notre méthode, tels sont nos moyens d'action les plus usuels. Nos sociétaires viennent donc à nous: *Docendi, Precaturi, Curandi*, selon la devise du Cercle.

Résultats. — Mais les résultats, demanderez-vous, quels sont-ils?

A cela je réponds: nous avons vécu 10 ans au

milieu de difficultés inouïes qui durent encore, surtout dans les chantiers, où on appelle nos braves ouvriers, Jésuites, encerclés, etc, où on les pend parfois en effigie, d'où on les chasse lorsqu'ils sont reconnus comme sociétaires, souvent malgré nos Patrons. - C'est un premier résultat. Nous sommes chez nous, ayant pignon sur rue, ne devant rien ou à peu près rien à personne; nous sommes reconnus société d'utilité publique, autre résultat très-appréciable par le temps qui court. Nos classes ont été fréquentées cet hiver par 3 à 400 élèves sérieux. Nos concours ont été fort appréciés en Belgique l'an dernier et nous ont mérité une médaille d'argent. Nous espérons que nos travaux de l'année, exposés à la classe 66, Génie Civil, seront également récompensés par le Jury français. Depuis 10 ans, plus de deux mille ouvriers ont passé dans nos rangs par séries de 2 à 300 (n'oubliez pas qu'ils sont nomades); nous espérons que ce ne sera pas en vain. Ceux qui ont séjourné plus longtemps chez nous, ont certainement profité des leçons qu'ils ont reçues puisque nous comptons déjà parmi eux des Entrepreneurs, des Maîtres de chantiers, des Appareilleurs. C'est sur nos élèves que se fonde l'espoir d'avoir, à un moment donné, droit de chantier dans la Cité. Inutile d'ajouter que c'est parmi eux que nous recrutons nos meilleurs sociétaires. A ces résultats, ajouterai-je quelques enfants élevés par nos soins dont l'un est parvenu jusqu'au grand Séminaire; les malades soignés, etc.

Espérances. - Quand à nos Espérances, la première est de nous propager.

Vous remarquerez que par nos statuts, nous avons droit de former autant de Cercles que nous voudrons, vu les habitudes nomades de nos clients qui suivent l'ouvrage et changent d'habitation comme de chantier. Il nous faut à Paris au moins 4 à 5 stations aux points extrêmes de la

grande cité : Si nos ressources nous le permettent nous nous installerons prochainement à Batignolles où l'on bâtit beaucoup, puis du côté de la Villette, enfin nous espérons revenir au Gros-Caillou. Ces points de repère nous sont d'ailleurs indiqués par le concours que la proximité de nos maisons nous permettra d'espérer de nos confrères. Ces stations moins importantes comme installation que la rue des Chantiers, qui restera, à cause de l'infirmerie, le foyer principal, Ces stations, dis-je, raccourciront de beaucoup le chemin que nos clients disséminés dans Paris ont à parcourir pour venir à nous, et doubleront, quadrupleront même à un moment donné le bien qui se fait actuellement. - Tels sont nos projets qui se réaliseront en leur temps, s'il plaît à Dieu !

Mais comment trouverons-nous des ressources ?

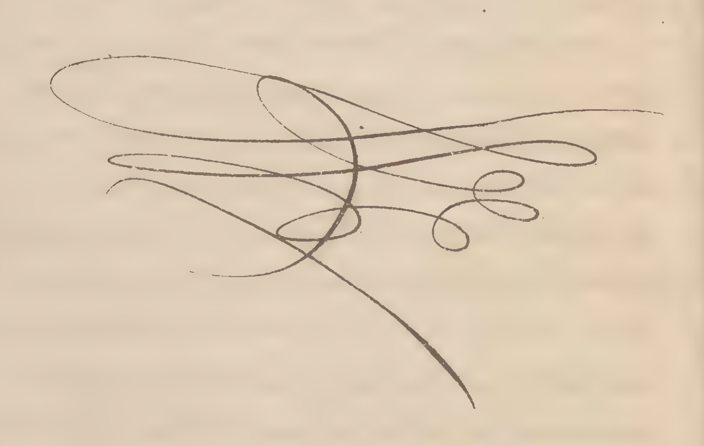
C'est bien là le plus sérieux obstacle à une marche rapide, et nous passons plus de temps à nous procurer des ressources qu'à faire l'œuvre proprement dite. Cependant ne nous plaignons pas : si nous n'avons plus rien en caisse, au moins nous n'avons pas de dettes. Cela tient à l'emploi de deux moyens, chez nous fort en honneur : le premier c'est d'économiser tout en faisant les choses convenablement ; Jusqu'à présent nos dépenses annuelles n'ont jamais dépassé 4 à 5,000 francs. Le second moyen consiste à ne faire jamais une dépense petite ou grande sans avoir en caisse de quoi y faire face. C'est peut-être de la prudence humaine, mais avec cela on ne tente pas la Providence et surtout on ne se compromet pas, ce qui ne nous empêche pas d'avoir en la charité publique une immense confiance qui n'a jamais été déçue. Combien d'œuvres seraient plus prospères si elles avaient été fidèles à cette méthode.

Comment formuler nos desiderata ? les voici en 2 mots.

1° Pourquoi les autres corporations ne seraient-elles

pas évangélisées comme celle des maçons ? Les Charpentiers, les Couvreurs, les Serruriers, etc., ont tous conservé leurs anciens usages. Dieu seul a été exclu par la révolution ; pourquoi ne pas chercher à lui rendre la place d'honneur qu'il occupait dans ces corporations ?

2°. Pourquoi toutes nos œuvres de Jeunesse, Patronages, Cercles etc., n'auraient-elles pas un Externat professionnel ? L'Externat professionnel est à l'ordre du jour chez nos adversaires ; ne nous laissons pas devancer. Introduisons l'élément chrétien dans le chantier et l'atelier qui sont des foyers de propagande Anti-Chrétienne. Jetons dans cette armée de travailleurs, des soldats, des sous-officiers, des Officiers chrétiens, comme d'autres en introduisent dans les armées de terre et de mer, qui protègent l'intégrité du Territoire et l'honneur du nom Français. — Quelle belle moisson pour les Frères de St Vincent de Paul ! aidons-les à se multiplier ; plus heureux que le Prophète Isaïe, un jour nous pourrons dire : *Multiplicasti gentem et magnificasti lætitiam.*



Nécrologie

Le Père Ferdinand Billot, décédé le 8 Avril 1875, au Collège Ste Geneviève.

Lettre du R. P. du Lac à Monsieur Eudoxe Billot.

Monsieur,

Je sais votre profonde affection pour notre bien aimé et vénéré Père Ferdinand Billot, et je prie Dieu, depuis hier soir, qu'il vous console de la grande douleur qu'il vous envoie. Votre cher Frère est au Ciel. Il a succombé hier jeudi, 8 avril, à 6 heures 2 minutes du soir, à une bronchite qui l'avait mis au lit le Samedi Saint, 27 Mars, à midi. Le chagrin de ses frères en religion et de ses élèves n'a d'égal que le sentiment d'édification qui remplit tous leurs cœurs. Le spectacle de sa mort a été le digne couronnement de celui qu'avait offert sa vie entière : piété tendre pour Notre Seigneur, la Sainte Vierge, St Ignace, tous les Saints, conformité parfaite à la volonté du Bon Dieu, force de caractère, dévouement absolu aux âmes, charité pleine de cœur pour sa sœur et ses frères, telles sont les qualités que j'ai vu briller chez notre cher Père Ferdinand tous ces jours-ci et depuis bien des années. Avec quel amour il me parlait de vous tous, Samedi dernier surtout qui fut le premier jour où il commença de comprendre la gravité de son état ! Et pourtant il ne voulait pas absolument d'abord que je misse au courant les siens de ce qui pouvait lui arriver, et, quand la fin devint menaçante, j'eus beaucoup de peine à me procurer

votre adresse qu'il m'était devenu impossible d'obtenir de lui ; de là un retard que je regrette vivement et dont j'ai besoin, Monsieur, de vous demander pardon.

Je vous dois maintenant le récit de ses derniers jours et c'est pour moi qui ai connu le P. Ferdinand depuis 25 ans, qui ai été son élève et son enfant spirituel à Brugelette, qui lui dois tant de reconnaissance pour les secours de tout genre et les grâces qu'il m'a valus, c'est pour moi devenu son Supérieur, une consolation d'avoir à lui rendre ce dernier devoir. Le Samedi Saint donc, je trouvai votre frère si pâle, si défait, que je lui dis de ne pas faire la classe et d'attendre le médecin dans sa chambre : homme de devoir avant tout, il obéit aussitôt en souriant, et c'était pour lui un vrai sacrifice, car, depuis tant d'années d'enseignement, il ne lui était arrivé, je crois, qu'une fois de manquer à ses classes pour cause de santé.

Le Médecin ordonna un vomitif qui fit de suite beaucoup de bien, mais le lendemain, jour de Pâques, il trouva une bronchite déclarée, mêlée de plusieurs points pneumoniques. Les vésicatoires, quoique ne prenant qu'à moitié, réduisirent ceux-ci ; la bronchite au contraire se généralisa dans les deux poumons. Le Père ne souffrait pas, mais ne pouvait dormir, et il y avait alors agitation et malaise. On le veillait toutes les nuits : rien de plus facile à soigner que notre cher malade. Toujours content, souriant, très-affectueux, content de tout. Et cependant, dès le 4e jour, il prévit l'issue possible de sa maladie, et me demanda la promesse, que je lui fis et que je dus bientôt tenir, de ne pas lui dissimuler la gravité de son état, aussitôt qu'elle serait constatée. La nouvelle ne parut pas l'émouvoir, il était content d'aller recevoir sa couronne, et se rappelait avec joie et humilité tout ce qu'il avait fait pour Dieu. Une seule fois l'angoisse

de la mort le saisit : c'était durant la nuit du Samedi 3 avril au Dimanche 4. Je l'avais quitté vers 10 heures laissant près de lui deux de nos Pères. A 11 heures l'un d'eux vint me chercher de la part de votre frère, qui m'avait promis de m'appeler s'il souffrait davantage. J'arrivai, je le merciai de m'avoir fait venir : oh, oui, Père Recteur, venez, oh, venez, je vais mourir, je m'en vais. Nous priâmes alors ensemble et n'obtînmes pas de suite le calme que nous demandions. Mais bientôt nous convînmes de commencer une neuvaine par l'intercession des Pères avec qui il avait été en prison sous la Commune, et surtout du Père Ducoudray qui était son pénitent. Il s'unit à moi, suivit les invocations que je faisais, et la paix, qui ne l'abandonna plus jamais, lui revint aussitôt. Ce fut cependant sa nuit la plus rude, et jusqu'à 5 heures du matin, il fallut plusieurs fois par quart d'heure, le changer de place et le soutenir. Pareille souffrance ne se renouvela plus. Le lendemain Dimanche 4 Avril à 2 heures de l'après-midi je lui portai le Saint Viatique et lui conférai le Sacrement d'Extrême-Onction qu'il désirait depuis deux jours, et nous commençâmes tous une neuvaine pour obtenir la guérison de notre cher Père. Chaque matin l'un de nous allait dire la Sainte Messe à l'autel des martyrs.

Il y eut des alternatives de mieux et de plus mal chaque jour ; le médecin, l'excellent docteur Moissenet, venait matin et soir ; un autre, demeurant dans la maison, le voyait souvent ; tous deux étaient d'avis de soutenir le malade, dont la constitution, usée par 25 ans de travail, donnait plus à craindre peut-être que l'affection elle-même qui venait de l'atteindre. Hier encore je dis au Père : Vous souvenez-vous qu'il y a trois semaines, en vous entendant tousser, je vous demandai si vous n'aviez pas la grippe, et s'il ne faudrait pas

la soigner ; vous me répondites que vous saviez ce que c'était, qu'elle était finie et que vous ne sentiez plus rien. Ne sentiez-vous pas cependant un chatouillement continuel dans la poitrine, qui vous forçait à tousser ? Le Père me répondit : j'ai toussé toute ma vie tellement que j'y étais entièrement habitué, et je ne cherchais pas à analyser tout cela.

Mercredi, avant hier, il se trouva plus faible et me demanda de dire les prières des agonisants ; je le fis, il alternait avec moi, répétait tout ligne par ligne avec une grande piété et la foi la plus vive. Il dit à un autre Père : Savez-vous que dans 24 heures peut-être je serai au Ciel ; je verrai Notre Seigneur comme je vous vois, c'est de foi, cela ; je verrai la Très-Sainte Vierge aussi, en corps et en âme, cela est encore certain, je la verrai comme une reine suivie de tous les Anges, allant saluer St. Ignace et tous nos Saints ; St. Joseph lui aussi, je crois, avec son corps, ce n'est pas aussi sûr, cependant il n'y a nulle part de reliques de lui, et je crois que je le verrai aussi avec son corps. Quel bonheur !

Aussitôt après l'Extrême-Onction il me tira par la manche et me dit : Je demande pardon et je pardonne à tous ceux qui ont pu m'offenser. Mourir dans l'enclos de St. Ignace, quel bonheur ! les autres enclos de l'Eglise sont bons aussi, tous bons dans l'Eglise, mais dans l'enclos de St. Ignace on est sûr d'aller au Ciel. Il avait aussi une grande et particulière dévotion à la Très-Sainte Vierge, toutes les fois que ce nom revenait dans les prières, son visage prenait une expression de joie, de confiance plus grande, il voulut avoir plusieurs images de Marie sur son lit, avec son chapelet, et s'assurait aussi que son scapulaire était suspendu à son cou. Avec cela le crucifix et le livre des Règles de la Compagnie de Jésus, et il me disait : j'ai tout ce qu'il me faut, je suis prêt à tout, couvert de toutes mes armes. Nous ne pensions pas cependant

qu'il s'agît encore du dernier combat, et j'espérais toujours pouvoir vous prévenir. Hier matin il y avait encore du mieux, puis la présence d'esprit du malade était si grande, et son appétit semblait croître. Hier à 2 heures il me dit : Voilà de nouveau que j'ai faim, je me suis arrêté, j'aurais trop mangé tout à l'heure. Une demi-heure après il se crut guéri par le Père Ducoudray, et, comme la veille on l'avait levé et assis dans son fauteuil une demi-heure, et que je craignais qu'une seconde expérience n'amenât plus de fatigue, je lui répondis : Peut-être Dieu vous a-t-il envoyé la guérison, mais nous attendrons le médecin pour la constater. -- Oh, oui, me dit-il. Or vers trois heures le Père se trouva beaucoup plus mal et me demanda les prières des agonisants et peu après l'indulgence plénière in articulo mortis avec l'absolution. Il baissa alors, mais lentement, et le médecin pensait qu'il n'y avait pas de péril immédiat. A 5 heures 40 minutes une lettre arriva de l'Ecole polytechnique, comme il en venait souvent, demandant de ses nouvelles ; je le lui dis, et lui lus la réponse que j'écrivais près de son lit, envoyant sa bénédiction à ses chers enfants de l'Ecole. A ce moment, il était alors 6 heures moins dix, comme si ce mot d'Ecole polytechnique eut remué en son esprit tout un monde de souvenirs nouveaux et différents, car depuis dix jours nous ne lui en avions pas du tout entendu parler, le Père entra subitement en délire pour la première fois ; et durant 5 minutes, celles qui précédèrent immédiatement sa mort, comme si ce bon et vaillant soldat avait voulu reprendre ses anciennes armes pour mourir avec elles, il développa avec ardeur une démonstration de mathématiques. Je lui dis enfin : Mon Père, prononcez avec moi le nom de Jésus, je vais vous absoudre. Il m'entendit et me comprit, car il s'arrêta de suite. Puis il fit deux grandes respirations à long intervalle l'une de l'autre, redressa avec une très grande majesté sa tête qui ét-

inclinée, et la plaça très-haute, un peu tournée à droite, dans la situation où la mort l'a fixée et où je la vois encore, tandis que je vous écris, fit encore un grand soupir, et se trouva, nous l'espérons, transporté au milieu des Saints, auprès du Bon Dieu. *Fiant novissima nostra illorum similia!* Cette perte est pour nous cruelle; la mort de votre cher Frère, Monsieur, crée un vide immense ici, et nos cœurs ne s'en consoleront pas vite. Il était de la première année de la fondation de la maison, y avait travaillé 18 ans: sur tout les points du pays ses élèves ingénieurs des mines, des ponts et chaussées, des Constructions navales, Officiers d'artillerie et de génie témoignent des services qu'il a rendus à son pays, et plus encore du bien qu'il a fait à leurs âmes et du dévouement avec lequel il savait former de vrais chrétiens et de vrais français.

La terre n'a pas de récompense pour payer ces mérites, mais le Ciel en a et votre frère le sait. Témoignons-lui du moins notre reconnaissance, nous qui les avons apprécié par nos prières et notre admiration. Ne peut-on pas lui appliquer à juste titre cette parole qu'il disait avant-hier de Mr le Comte Albert de Mun, le Capitaine de cuirassiers, le fondateur et l'orateur des Cercles d'ouvriers dont il admirait le talent et le zèle. Mr de Mun ayant demandé à être béni par lui, le P. Ferdinand lui plaça la main sur la tête, le bénit en prononçant toutes les paroles et me dit ensuite: *Est vir de semine eorum per quos facta est salus Israel.* que cela est aussi vrai de lui-même!! Je félicite et je remercie donc votre famille, Monsieur, vos frères et sœur, et neveux et nièces, et vous-même du véritable honneur que Dieu vous a fait en vous donnant un tel parent, et du bien qu'il a fait et qu'il fera loin de vous, mais dont l'honneur et la joie sont un héritage qui vous revient

Un jésuite qui meurt ne laisse de rère lui que

ses bonnes œuvres. Je garderai jusqu'à ce que j'ai de vos nouvelles, Monsieur, le crucifix, le Chapelet et le bréviaire en 4 volumes que votre cher frère a eu à son usage depuis 25 ans.

Veuillez agréer, Monsieur, pour vous et les vôtres, avec le profond témoignage de notre sincère sympathie, l'expression de mon religieux dévouement en Notre Seigneur.

du Lac. s.J.

Lettre de Monsieur Eudoxe Pillot au R. P. du Lac.

Pest, 25 Août 1875.

Très-révérend Père Recteur.

Lorsque le 2 Août dernier j'implorais vos ferventes prières pour ~~mon~~ fils mourant, j'étais au plus grand désespoir. Mon fils aîné atteint subitement d'une inflammation du cerveau, venait d'être condamné par les meilleurs médecins de Pest. En proie à la plus vive douleur, et voyant déjà ce cher petit ange expirer dans mes bras, l'idée que mon vénéré frère Ferdinand m'obtiendrait sa guérison traversa subitement mon esprit, j'implorais aussitôt par le télégraphe les saintes prières de tous les excellents Pères, ses anciens amis, et le priant instamment, lui dans le Ciel", d'obtenir la guérison de mon fils chéri, son cher petit neveu, je montrai à ce pauvre enfant en délire le Chapelet de son vénéré oncle, il le saisit aussitôt avec un sourire d'ange, et le serrant dans ses petites mains il le baisa plusieurs fois, et durant 2 jours, il le garda jour et nuit convulsivement pressé dans ses

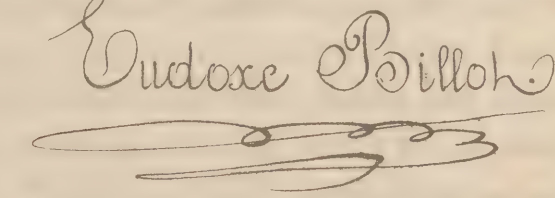
mains brûlantes. Son poulx donnait alors 170 pulsations en une minute. Lorsque le lendemain, les médecins, qui avaient cru que mon fils ne passerait pas la nuit, examinèrent le pauvre petit malade, ils dirent tout étonnés : mais c'est vraiment surprenant! quelle heureuse et imprévue tournure la maladie a prise..... Mon cher enfant était sauvé!

Dès le lendemain, il était hors de danger, et aujourd'hui il peut déjà aller seul dans le jardin, et son intelligence, vraiment surprenante pour son âge, n'a nullement souffert. Les médecins me disent que dans cette cruelle maladie une guérison si complète est un cas excessivement rare et tout exceptionnel.

Je remercie du fond du cœur les Révérends Pères de leurs saintes prières, et rends, avec vous tous, mille grâces au bon Dieu d'avoir donné en mon frère un Saint de plus dans le Ciel à votre vénérée Compagnie.

Me recommandant bien vivement avec toute ma famille à vos ferventes prières, et vous remerciant tout particulièrement de m'avoir donné ce saint chapelet, je me dis pour toujours, Mon très-révérend Père,

Votre très humble et tout dévoué.



Le Frère Hareau, novice scolastique, décédé à Angers le 23 Août 1878.

Au mois d'octobre 1877, le Frère Hareau eut à subir une épreuve bien cruelle. Il revenait de promenade, tranquille et gai, comme d'ordinaire. Une dépêche l'avait devancé au Noviciat : sa mère se mourait. Il partit sans retard, pour trouver, hélas ! la famille en deuil. L'émotion fut si vive, qu'elle détermina un vomissement de sang abondant. C'était plus qu'un accident ; c'était le symptôme de l'inexorable maladie qui devait l'enlever. La poitrine était attaquée. Dieu seul pouvait opérer la guérison : mais Dieu voulait faire mieux. Le bon Frère s'affaiblit progressivement, malgré les soins les plus assidus. En vain alla-t-il, au mois de Mai, passer plusieurs semaines, à quelques lieues d'Angers, au sein d'une famille amie. La maladie poursuivait son œuvre de destruction.

Quoiqu'il fût parfaitement résigné à la volonté de Dieu, le Frère manifestait, de temps à autre, un peu d'aigreur. Il acceptait le sacrifice suprême, ceux de tous les instants, petits sans doute, mais continus, semblaient lui peser parfois. Vers la fin de Juin, le P. Maître lui en fit la remarque. Trouvant dans son cœur le secret d'être docile, malgré l'amertume de la souffrance, le bon frère conserva dès lors une douceur inaltérable. Le changement est prodigieux, disait plus tard le Frère infirmier. C'est un vrai miracle. Depuis un mois et demi il est toujours content, toujours souriant. Un jour où il était encore plus expansif que de coutume le malade racontait avec non moins d'humilité que de simplicité comment s'était opérée cette transformation. « Il y eut un moment où je n'étais pas bien pour les frères, je les recevais mal. Mais, vous savez, je ne m'en apercevais pas. Le Père Maître me l'a dit. Quel

bienfait dans la Compagnie d'être averti de ses défauts ; depuis j'ai tâché d'être mieux". Et de fait, il avait merveilleusement réussi. C'était spectacle ravissant de voir le petit novice s'en aller ainsi, jeune, souriant, plein d'une tendre affection pour le bon Dieu et la Sainte Vierge. Il croyait, ce semble, n'avoir à faire qu'un dernier changement de chambre pour se trouver logé avec St. Stanislas, St. Louis de Gonzague et le Bienheureux Berchmans.

On était heureux de visiter le cher malade ; il savait reconnaître le moindre service, et témoigner toute sa gratitude. Pour éviter le plus petit dérangement, surtout à ceux qui n'étaient pas chargés de le soigner, il voulait tout faire par lui-même, préférait s'imposer quelques sacrifices, parfois assez pénibles, plutôt que de déranger ses visiteurs. Quand il croyait distinguer certaines marques de fatigue dans le Frère qui restait près de lui, il tenait absolument à lui procurer quelque soulagement. Il était touché, souvent jusqu'aux larmes, de l'intérêt qu'on lui portait, des prières qu'on faisait pour lui, et il promettait de récompenser chacun quand il serait au Ciel. Il savait oublier ses souffrances pour remercier par un aimable sourire. - Sa gratitude s'exprimait plus vive encore, et même quelquefois par des larmes de bonheur quand il parlait de la tendresse de la Compagnie et il se plaisait à raconter jusqu'au moindre détail des soins dont il avait été l'objet. - Le malade dut bientôt recevoir l'annonce de son prochain départ pour le Ciel. Il disait à un frère, en cette occasion : Si vous saviez comment le P. Maître m'a préparé à la mort ! il me l'a si doucement annoncée, que je n'ai ressenti aucune impression de tristesse ; il me parlait du Ciel, des Saints, je croyais déjà être en paradis. Et cependant, la séparation est dure, quand on se sent ainsi entouré. Comme les Supérieurs nous aiment dans la Compagnie ! Le P. Maître

me fortifiait, et lui-même cependant ne pouvait s'empêcher d'être ému à la pensée de me voir partir. Il y avait des larmes dans ses yeux. Ah! que nous sommes véritablement les enfants de nos Supérieurs. Que nous savons peu comme ils nous aiment!

Dès lors, le Frère ne songea plus qu'à se préparer à bien mourir : il ne parlait que du Ciel. Il offrit le sacrifice de sa vie, et priait souvent pour qu'un ou deux de ses jeunes frères vinssent prendre sa place dans la Compagnie. Il semblait se reposer dans l'idée de la mort. Un jour, il constatait sa maigreur : Eh bien! après tout, dit-il, les vers auront là-bas moins de pâture. — Ne parlez pas ainsi, mon bon frère, dit celui qui le soignait. — N'est-ce donc pas la vérité? répliqua-t-il. — Priez, disait-il à un Frère, pour que je parte le plus tôt possible. Et cependant, le malade ne refusait pas la souffrance. A un frère qui lui promettait de prier pour voir diminuer ses douleurs : Non, disait-il, ne priez pas à cette intention; la souffrance est un présent que je veux offrir au bon Dieu. — L'idée de la mort n'avait pour lui rien d'effrayant. Par delà le tombeau, le frère entrevoyait les splendeurs du Ciel, et surtout Marie, sa Mère bien-aimée. Voir Marie, c'était son plus cher désir; prononcer ce nom béni, son plus doux bonheur : Oh! oui, j'irai au Ciel, s'écriait-il; Marie est ma mère, et une mère pourrait-elle délaisser son Enfant? — Le P. Maître annonça une grande joie. Ce devait être comme l'avant-goût du Paradis. Le Frère allait prononcer ses vœux le 15 Août : O mon Père, disait-il, quand je pense que je vais faire mes vœux, me lier sans réserve à la Compagnie que j'aime tant, quand je pense que bientôt je verrai la Ste Vierge, je ne puis m'empêcher de pleurer. C'est trop; oui, Dieu est trop bon pour moi. O mon Père, je ne puis vous exprimer ma joie : mon cœur en déborde. Que la Compagnie est bonne! Comment la remercier?

Dire avec quels transports le Frère reçut son crucifix des

voeux serait chose impossible :- n'est-ce pas qu'il est beau mon Crucifix, répétait-il sans cesse à un frère. - Oui, il est très bien, répondait-on. - Oh ! il est mieux que bien : il est très beau. - Et le tenant entre ses mains, il ne se lassait pas de le contempler. Quel beau jour, ajoutait-il, si vous saviez comme le P. Maître a été bon ! - Le lendemain, le médecin vint, et lui demanda de ses nouvelles : C'est toujours la même chose, Mr le Docteur. Hier soir cependant, j'ai été plus agité. C'est que, voyez-vous, j'ai eu une grande émotion dans la journée. - quoi donc ? - Et lui alors de conter sa joie comme un petit enfant. - Oh! dit le docteur en souriant, ce ne sont pas de ces émotions qui font mal à la santé. - Non, docteur, non, et puis, voyez-vous, maintenant je puis mourir. - Voyons, voyons, nous n'en sommes pas encore là. - Mais si, docteur, je le sais bien. Ce n'est pas pénible, allez, de mourir, pour un religieux, avec son crucifix. Le docteur sortit. Alors le bon Frère dit : On peut bien, n'est-ce pas ? laisser paraître ses sentiments devant les gens du monde. Ils peuvent bien savoir que pour un religieux ce n'est pas dur de mourir. Cela ne peut leur faire que du bien : - On allait voir ce cher Frère comme on serait allé jouir d'un spectacle qui promet les joies les plus douces. C'était le mot du P. Socius : Quand je veux me mettre en consolation, je vais voir le F. Hareau. Le R. P. Provincial, le P. de Kersabiec demeurèrent ravis de cette expression vraiment céleste, de ce rayonnement d'un bonheur surhumain qui transformait la figure amaigrie du frère. A chaque nouveau visiteur, le malade répétait qu'il recevait la mort comme un bonheur. En ces instants où, plus que jamais, la bouche parle de l'abondance du coeur ; il n'abordait que des sujets édifiants. Il faut que les malades édifient ceux qui viennent les voir, disait il ; c'est dans notre règle. - Nous étions à la maison de campagne, et notre séjour s'y prolongea plus que d'ordinaire. On priait les frères qui étaient députés auprès du malade de lui

transmettre mille recommandations ; car on le sentait tout près de Dieu, et chacun voulait le charger d'un message pour le Ciel. – Le Frère avait sollicité une grâce : mourir le 15 Août. Comme Stanislas, il pensait que ce jour là le ciel, pour fêter sa Reine, revêt une nouvelle splendeur. Marie sembla ne pas entendre la prière, c'était pour l'exaucer plus pleinement ; l'attente dura 8 jours encore. Marie voulait embellir la couronne de son enfant. – Ces derniers jours furent empreints d'un charme céleste. L'esprit du Frère perdant de sa lucidité, se revêtait en échange de je ne sais quelle grâce naïve : on eût dit l'aimable ingénuité d'un enfant, mais d'un enfant qui, après avoir vécu dans le Paradis, ne se lasse pas d'en redire les merveilles : – Avez-vous vu St Stanislas ? demandait le P. Socius ? – Oh ! certainement, et puis je lui ai parlé ! Il était bien aimable : il m'a dit : Courage et Confiance ! – Et l'Enfant Jésus ? – Ah ! bien sûr que j'ai vu l'Enfant Jésus : mais, voyez-vous, mon Père, il ne m'a pas dit grand'chose. – Et la Ste Vierge ? – J'ai parlé aussi à la Ste Vierge : mais elle n'est pas contente des novices, ils ne sont pas assez fervents. – Dieu adoucissait ainsi les souffrances du malade : car la souffrance était bien vive. Depuis plus d'un mois et demi, le Frère était cloué sur son lit. De larges plaies s'étaient formées, et néanmoins on eût dit qu'il restait insensible : sa joyeuse sérénité ne se démentit pas un instant, et le suivit jusque dans les bras de la mort.

Le 22 Août, vers 3 heures du soir, le Frère reçut le St Viatique. Il ne parla pas beaucoup. Mais lorsque le Père Maître contraint de retourner à la maison de Campagne, fut sur le point de partir, le Frère, pour adieu suprême, lui laissa un sourire comme jamais il n'en avait adressé : il y avait là quelque chose d'angélique. L'agonie commença bientôt, mais sans avoir rien de pénible. La figure du malade semblait cependant contractée par la souffrance. Vers 11 heures du

soir, le P. Socins s'approche : et voici que les traits du mourant s'illuminent de nouveau, et un sourire y brilla encore, plein de la même suavité.

La dernière heure de l'octave de l'Assomption avait sonné, rien ne devait plus retarder la délivrance. Sans trouble et sans effort, le Frère remit son âme candide à Dieu.

Le Frère de Montigny, novice scolastique, décédé à Angers le 20 Août 1878

Le Frère Etienne de Montigny entra au noviciat le 12 Novembre 1876; il était âgé de 32 ans. Il avait longtemps fait admirer dans le monde les dons les plus brillants de l'esprit comme les qualités du cœur les plus séduisantes.

Il avait fait une partie de ses études au Collège de Poitiers; à peine les eut-il terminées qu'il alla chercher dans de lointaines régions un aliment à son activité et à son ardeur débordante. Hardi chasseur, voyageur audacieux, il parcourut mille contrées diverses. Les glaces de la Scandinavie, comme les déserts brûlants de l'Afrique, furent le théâtre de ses exploits. Son dernier voyage fut pour la Terre Sainte; il dirigeait la caravane et ses compagnons n'oublieront jamais son entrain plein d'initiative, son dévouement, et le charme de ses relations.

En 1870 sonna l'heure du péril. Comment l'intrépide voyageur eût-il pu ne pas répondre à l'appel de la patrie! Il offrit généreusement le sacrifice de sa vie : ce fut là, il le disait plus tard, le premier germe de sa vocation religieuse. Engagé dans le 3e lanciers, il prit part à la Campagne de

l'Est et combattit jusqu'au dernier instant de la guerre. Chefs et soldats l'apprécièrent bien vite : son sang-froid imperturbable bravait comme en se jouant tous les dangers. Il fallut une Providence toute spéciale pour le préserver de la mort à laquelle l'exposa cent fois son bouillant courage.

Cependant allait commencer pour le Novice une vie toute nouvelle. Le calme, le silence, le recueillement, au lieu de l'agitation, du mouvement, du tumulte ; l'obéissance la plus entière, au lieu de la plus entière liberté ; la pauvreté, l'humilité religieuse, au lieu de l'opulence et de la grandeur. La transition était brusque. Il fallait redevenir petit enfant, mais petit enfant du bon Dieu ; et le bon Dieu rendait délicieux le sacrifice que les hommes jugent si pénible. Le frère nous dira lui-même ce qu'il pensait de la vie religieuse : Non, il n'y a pas eu pour moi de sacrifice, ou du moins la grâce a été si abondante qu'il n'y a pas de mérite de ma part. Les plaisirs du monde ... ah ! qu'ils sont méprisables ! Que m'en reste-t-il ? Rien, absolument rien, que le regret de les avoir goûtés. Si l'on connaissait le bonheur de la vie religieuse, chacun voudrait se faire novice.

Il consacra donc sa généreuse activité à l'acquisition des vertus religieuses. Les qualités de son riche naturel, loin de rien perdre de leur brillante vivacité, acquirent un nouveau charme. Aucun de ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui, n'oubliera jamais cette joie franche et cordiale, cette conversation piquante, animée, cet entrain tout chevaleresque, ces manières simples et distinguées qui, de prime abord, ravissaient et l'esprit et le cœur. — Le noviciat offre des emplois pénibles à la nature ; le frère en remplit avec joie les plus humbles. S'il parle de ce qu'il était dans le monde, c'est toujours avec cet air de parfaite liberté qui montre bien le peu de cas qu'il fait de toute grandeur humaine. On conçoit

qu'il avait l'âme trop haut placée pour s'abaisser jusqu'à la vanité. – Le pieux novice avait trouvé dans la Compagnie la complète satisfaction de l'esprit et du cœur. Tout le ravissait d'admiration : la Compagnie, disait-il, c'est l'arche au milieu du déluge : heureux Noé et sa famille ! Malheur à celui qui fera comme le corbeau de l'arche ! Je remercie vraiment Dieu de ne pas m'envoyer trop de consolations dans l'oraison ; autrement, je ne pourrais supporter mon bonheur. Il disait après un voyage à Paris que des affaires de famille nécessitèrent dans sa seconde année de noviciat : C'est à dessein, que Dieu nous cache le bien accompli par nos Pères au milieu du monde. Je viens de le constater de visu, et j'en suis ravi. Si tous les novices le connaissaient, ils n'auraient plus aucun mérite à faire les petits sacrifices qui s'imposent à eux, et toute leur étude devrait consister à réprimer l'impatience naturelle qu'ils sentiraient de mêler leur voix à ce concert, de s'élancer dans cette arène où l'on combat et où l'on triomphe si ardemment, si généreusement et si simplement.

Le Frère de Montigny jouissait d'une vigoureuse santé. Les fatigues de longues et aventureuses pérégrinations, les différences de climat, de nourriture, d'usages, il avait tout supporté, et rien ne faisait prévoir qu'il dût être, entre ses frères du Noviciat, le premier frappé par la mort. – Cependant vers la fin de Juillet, il éprouva une légère indisposition. Habitué à se soigner lui-même, il prit avec permission certains remèdes, et crut que tout allait bientôt disparaître. Le jour de St. Ignace, quoiqu'il fût travaillé par une fièvre assez forte, il voulut suivre les divers exercices de la Communauté : on ne pensa pas qu'il y eût alors le moindre péril, et il en était persuadé lui même. – Le 1er Août commencèrent les vacances du Noviciat. Le cher Frère les avait remplies, l'année précédente, d'un charme des plus nouveaux et des plus attrayants. Ne pas le

voir arriver dès ce premier jour, était pour lui, pour nous plus encore, un grand sacrifice : La Ste Vierge, disait-il, m'a envoyé pour quelques jours de cabinet noir ; mais j'espère que bientôt ce sera fini. -- Et à l'une des premières récréations le R. P. Maître nous disait : le Frère de Montigny sera bientôt remis : il était menacé d'une fluxion de poitrine : grâce à sa robuste constitution il en sera préservé, et dans quelques jours, nous pourrons le voir. Déjà cependant le malade éprouvait de vives douleurs ; il s'adressait ainsi à un Père : Oh ! oui, je souffre, je suis comme anéanti, mais voilà bien ce qu'il me faut ! souffrir ! moi qui ai tant à expier ; toutefois, dites un Ave Maria pour que la Sainte Vierge ne me laisse pas ici pendant toutes les vacances. Elle m'a toujours délivré des dangers où je me suis trouvé et j'espère qu'elle me tirera de ce mauvais pas. - Ce fut le 3 Août au matin que le médecin déclara la fluxion de poitrine ; le frère fut assez ému, mais il réagit avec vigueur pour accepter joyeusement l'épreuve. Quel bonheur, s'écriait-il, d'avoir à souffrir quelque chose pour Notre Seigneur ! C'est St Ignace qui m'envoie cela : cela m'est arrivé le jour de sa fête. Une certaine inquiétude revenait de temps à autre. Au fond, il était effrayé de ce mot de fluxion de poitrine, si subitement lancé. On voyait la lutte intérieure contre l'impression de la nature. Sa conversation rendait les mouvements successifs de son âme. Il travaillait à se convaincre lui-même pour accepter joyeusement la volonté de Dieu : il y réussit.

Quelques jours plus tard, le R. P. Provincial et le Père de Kersabiec passèrent par Angers. Voici quelques passages d'une lettre écrite par le P. Socius à Madame de Montigny presque aussitôt après la terrible épreuve : "la première fois que j'allai voir le malade, il était en parfaite connaissance ; le mieux était réel, il le constatait lui-même ; nous parlâmes assez longtemps ensemble, parcourant les noms de tous ceux qu'il aimait. — Surtout, dit-il, faites savoir à ma mère et à ma sœur que je suis

très-content, très-soumis à la volonté de Dieu. Mon âme est dans la paix. Si vous saviez quelles grandes grâces j'ai obtenues pendant cette maladie par l'intercession de la Ste Vierge! Avez-vous du temps, Mon Père, je voudrais vous dire tout cela.... j'en aurais tant à vous dire.- Voyant que ce cher malade s'animait beaucoup, je lui répondis que je reviendrais: je craignais de le fatiguer; j'espérais que plus tard nous causerions plus tranquillement. Je regrette maintenant de ne l'avoir pas laissé poursuivre ses pieuses confidences. — Le mardi 13, me trouvant de nouveau près de ce bon Frère; Oh! mon Père, me dit-il, avec plus d'énergie et d'émotion que de coutume, j'ai quelque chose à vous confier.- Le F. Infirmier se retira.- Mon R. Père, je vous en conjure, me dit le F. Etienne, qu'on ne perde pas de temps, et qu'on me fasse recevoir l'Extrême-Onction. — Je fus stupéfait. — Comment, mon cher Frère, répliquai-je; les médecins vous trouvent beaucoup mieux et vous parlez de recevoir les Sacrements? — Mon Père, dit-il, en insistant d'avantage, croyez-moi: je ne suis plus un enfant, je sais que je n'en ai plus que pour 3 ou 4 jours ou peu davantage: puis portant la main sur son cœur: Je sens ici l'appel de la mort; depuis 3 jours la Très-Sainte Vierge m'attire à elle, et je ne m'en relèverai pas. Je vous en conjure, obtenez du R. P. Provincial que je fasse mes vœux; parlez au Père Maître; oui, que je fasse mes vœux avant de mourir. Songez quelle peine ce serait pour moi si je n'avais pas consommé mon sacrifice. — Quelques instants après, il continua: ne faudrait-il pas avertir ma mère? ma pauvre mère, c'est elle qui sera a plaindre... mais, mon Père, je ne crains pas non plus pour elle: ma mort sera très-profitable à son âme: ce sacrifice lui vaudra de grandes grâces.... Puis le malade demanda si son frère était averti: cela presse, dit-il; du reste, mon R. Père, sachez-le bien, malgré la grande affection que j'ai pour tous les miens, je ne désire pas les voir pour moi; je ne veux de ce côté aucune

satisfaction, je ne désire qu'une chose : faire la volonté du bon Dieu ; tout ce que les Supérieurs décideront sera le mieux. Je suis dans la paix, dans la joie. Si l'on juge que mon frère puisse retirer quelque fruit pour son âme en me voyant mourir, qu'on le fasse venir..

Le mercredi 14 Août, j'allai le voir plusieurs fois, il était en délire, mais en me reconnaissant, 2 fois il recouvra la lucidité de son esprit. Vers 8 heures et demie du soir, je m'approchai de son lit, et lui dis un mot de la Fête de l'Assomption, que nous célébrions le lendemain, et de St. Stanislas Kostka patron de nos novices, décédé à pareil jour. Le F. Etienne revint à la connaissance, et répéta avec une grande effusion de cœur : Oui, vraiment, je suis bien heureux ; j'offre mon sacrifice par la très-Sainte Vierge..... elle m'a obtenu tant de grâces !!

Le R. P. Provincial et le Père de Kersabiec durent quitter Angers dans la soirée du 15 Août. Le Frère était déjà gravement atteint. Les médecins d'abord rassurés, en voyant la poitrine si fortement constituée, constatèrent des symptômes de fièvre muqueuse, ~~puis~~ décidément la fièvre typhoïde. — Dans la nuit du 15 au 16, le malade fut très-agité. Dès lors le délire ne le quitta qu'à de rares et courts intervalles. Quand il jouissait de sa pleine connaissance, il aimait à parler de sa fin prochaine. Un de ceux qui le soignait lui ayant donné un peu de bouillon et quelques gouttes de vin : ne me donnez plus de choses fortifiantes, dit-il ; je suis prêt, je veux mourir. Puis d'un accent pénétré : Oh ! mon Père, priez pour que je meure ! obtenez-moi cela... j'aime mieux mourir que de vivre. — Le Père lui reprocha de vouloir ainsi s'arracher à tant d'affections et lui répéta que la volonté de Dieu doit être cherchée avant tout et par dessus tout : Oh ! oui, s'écria-t-il, que sa volonté se fasse ! que la volonté de la Très-Sainte Vierge, mère de mon Sauveur, se fasse aussi !

Le mal faisait de rapides progrès. La nuit du Vendredi 16

au Samedi fut extrêmement laborieuse. Le bon frère eut des crises qui firent craindre pour sa vie, et qui déterminèrent le Père Socins à lui administrer l'Extrême-Onction.

Monsieur le baron de Montigny, frère du malade, arriva en toute hâte le Samedi matin 17. Le F. Etienne le reconnut dans un moment de calme et put répondre par signe à quelques questions. Le même jour, le R.P. Maître vint selon sa coutume, de la maison de campagne où nous étions restés. Il trouva le malade moins agité que d'ordinaire. Il fallait profiter de cet instant: Ne voudriez-vous pas, lui dit le P. Maître faire maintenant vos vœux de dévotion? C'était depuis longtemps votre désir. Le moment est venu de le réaliser: qu'en dites-vous? - O mon Père, s'écria l'heureux novice, mes vœux, mes vœux; c'est comme l'annonce de ma première Communion et de ma Confirmation. — Aussitôt, un autel est dressé dans la petite cellule, Notre Seigneur ne tarde pas à venir y reposer. Déjà le ciboire est ouvert, et le F. de Montigny commence d'une voix vibrante: *Ego Stephanus* ...... mes autres noms, Norbert, demande-t-il à son frère, quels sont mes autres noms? - Mais il n'est pas nécessaire de les dire tous! - Mais si! je veux tous les mettre! Il continue avec élan les premières lignes. Arrivé au mot *voveo*, il s'arrête, il semble paralysé par un ennemi invisible à tout autre qu'à lui. Ah! Satanas, j'avais bien prévu qu'il ne me laisserait pas faire mes vœux! Et il retombe comme désespéré. Tout doucement le P. Maître relève son courage; on asperge le lit d'eau bénite; on revêt le malade d'un scapulaire plein de puissance contre le démon. Alors faisant un suprême effort, le Frère recommence la formule, et cette fois la prononce tout entière et sans trouble jusqu'au dernier mot. Et bientôt Jésus vient, par sa présence consoler le cœur qui s'est si généreusement consacré à lui.

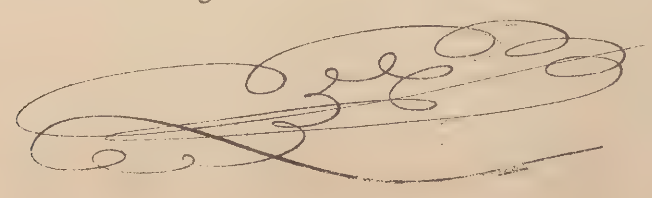
La journée du Dimanche n'apporta aucun chan-

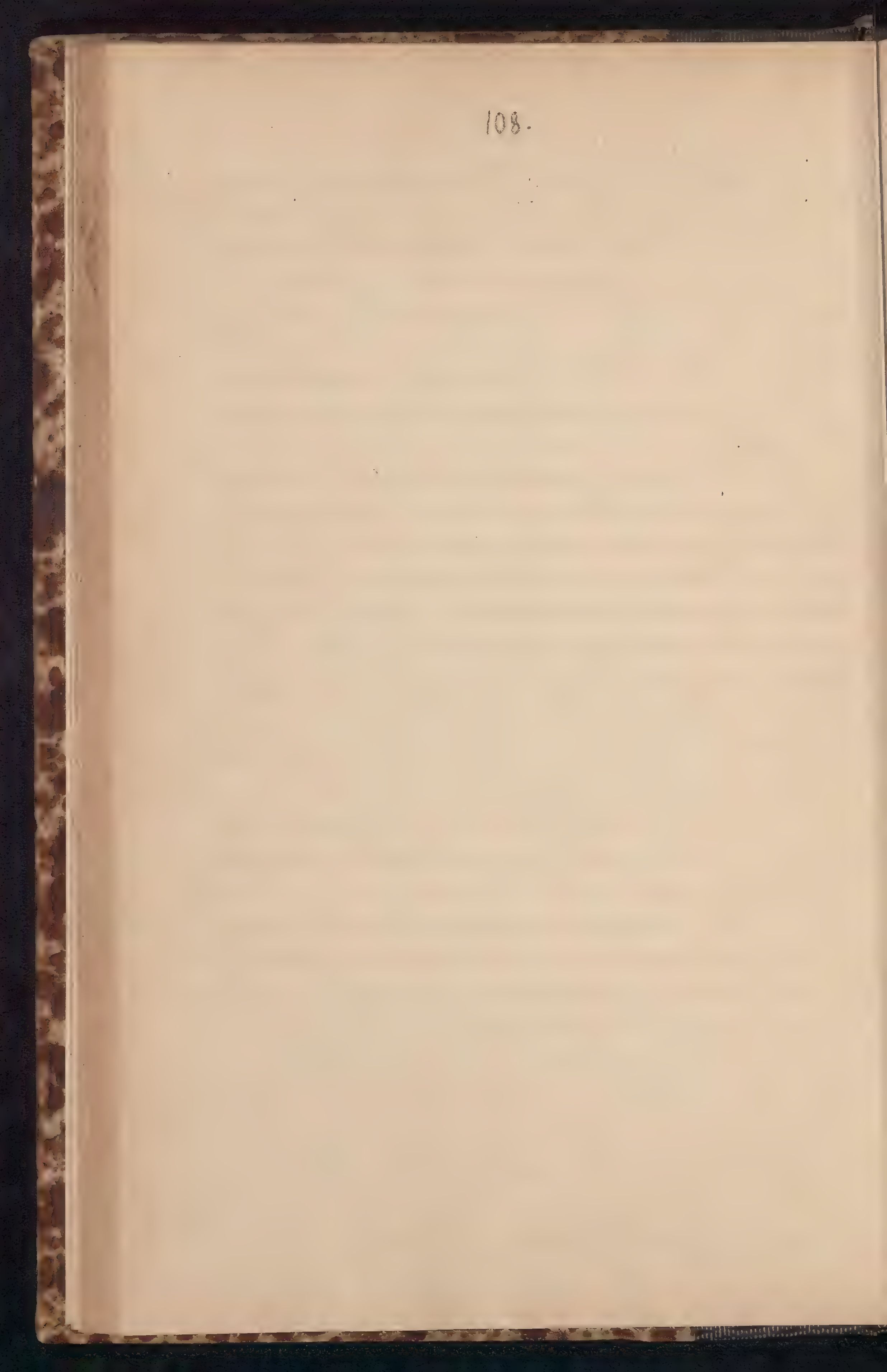
gement notable. Le P. Maître voulut encore une fois donner la Communion au malade. Il y avait bien des difficultés qu'une excessive prudence aurait pu croire insurmontables. La confiance en la Ste Vierge triompha de tout, et le Frère communia avec la même facilité que s'il eut été en parfaite santé! – Dès lors, il n'entendit plus rien des choses de la terre; seuls, les noms du Ciel, celui de la Ste Vierge en particulier, avaient le privilège d'aller jusqu'à son cœur: ils devaient le consoler et le fortifier à ces derniers instants.

Toute la nuit du Dimanche au Lundi, le malade resta entre la vie et la mort. Le lundi 19, vers 2 heures commença l'agonie. Elle fut longue et pénible; le Frère entendait-il les paroles qu'on lui adressait? On le croirait volontiers, à l'attitude calme et recueillie qu'il gardait malgré ses souffrances. Son regard se portait avec bonheur sur une image de Notre Dame de la Délivrance, pieux souvenir qui avait marqué une des grandes étapes de sa vocation. Monsieur Norbert de Montigny connaissait sans doute cette mémorable circonstance; car il tint pendant plus de 2 heures l'image chérie sous les yeux de son frère.

Parfois aussi, le malade contemplait le Sauveur crucifié, parfois, il prenait convulsivement son chapelet qu'on lui faisait glisser entre les doigts.

Ainsi entouré de la plus tendre et de la plus délicate affection, entre les bras de Jésus et de Marie, et dans la Compagnie qu'il aimait tant, il rendit le dernier soupir vers 7 heures et demie du soir. C'était dans l'Octave de l'Assomption, à l'heure où déjà l'Eglise célébrait le nom de St Bernard, le dévot serviteur de Marie.





— Table des Matières. —

1.

A.M.D.G.

Les Scolastiques de Laval aux Pères et Frères de.........

Nos RR. Pères et nos T. Ch. Frères.
P.C.

Chine. – Shang-hai.

Funérailles de Monseigneur Languillat. 30 nov. 1878.
Extraits d'une lettre du P. Ravary.

.... Au mois de Novembre dernier, la Mission du Kiang-nan perdait son digne et vénéré Pasteur, Monseigneur Languillat, l'un des plus zélés et laborieux Apôtres que la France ait donnés à la Chine de nos jours. 37 années de labeurs en pays infidèles, et 22 années d'épiscopat, ont rendu sans nul doute bien agréable aux yeux des Anges et des hommes le bien aimé Pontife qui, par sa vertu et son dévouement a conquis depuis longues années l'estime et l'amour des Missionnaires et des Chrétiens. Ce fut le 30 Novembre, vers 5 heures de l'après midi, que Monseigneur Languillat

s'endormit sans agonie du sommeil des Justes.

Le 1er décembre, lendemain de sa mort, nombre de nos Pères et de nos chrétiens, se rencontrèrent à notre petit collège de Zi-Ka-Wei, à 8 Kilomètres S.O. de Shang-hai, pour la messe solennelle de Requiem, chantée par le R. P. Supérieur de la Mission. Toutefois la grande cérémonie, où étaient invités les Administrateurs des Chrétientés des environs, fut fixée au 5 décembre à la Cathédrale de Tong-Ka-dou. De plus nos principaux chrétiens furent invités à se rencontrer le 4 décembre, vers 5 heures de l'après-dîner, à Tong-Ka-dou, pour recevoir avec tous les honneurs possibles, le cercueil contenant les précieux restes du vénéré défunt. Pour la facilité et surtout pour la solemnité du transport, ce cercueil fut déposé vers midi sur une barque convenable, au bourg de Zi-Ka-Wei. De ce bourg à Shang-hai, la traversée est facile, par le canal qui passe à quelques pas de notre Résidence, et communique dans l'intérieur avec toutes les rivières de la Province. Trois Pères étaient désignés pour réciter des prières le long de la route, jusqu'à l'arrivée au débarcadère, appelé Tong-Ka-dou, où aboutit la rue large et commerçante, passant devant la façade de notre Cathédrale. Une autre barque plus large, où se trouvaient 5 à 6 jeunes gens de la Congrégation, tous en grand costume de deuil, avec plusieurs administrateurs de notre Chrétienté, devait lever l'ancre vers 3 heures après midi, pour aller à la rencontre de la première. Les deux barques amarrées ensemble, devaient arriver vers 4 heures et demie au débarcadère de Tong-Ka-dou.

Depuis 3 jours, nos administrateurs, hommes dévoués et intelligents, avaient organisé le travail des décorations funèbres à l'extérieur de l'église. Votre serviteur était chargé de celles de l'intérieur. En toute

autre circonstance le temps eût fait défaut pour décorer la Cathédrale d'une manière convenable. La chose toutefois fut facile, grâces aux nombreuses tentures que la générosité de nos chrétiens nous avait permis de déployer lors du service solennel et fort imposant, célébré au mois de Février 1878 pour le repos de l'âme du bien-aimé Pontife Pie IX.

Pendant que nos employés travaillaient avec ardeur à l'ornementation funèbre à l'intérieur, nombre de braves chrétiens, dressèrent des espèces d'arcs de triomphe funèbres, à la porte principale de l'église, à la porte de la maison, à l'entrée du quai et au débarcadère.

Au signal donné par les cloches de l'église, le clergé sortait de la sacristie et se rendait processionnellement au débarcadère ; dans le principe nous ne pensions pas sortir dans la rue, pour ne pas molester une population païenne et commerçante. Mais à notre grande satisfaction, vers 2 heures après dîner, un détachement de soldats Chinois, en grand uniforme, entrait au pas de charge au son des tambours et des clairons, dans la cour de l'église ; c'était une amabilité de la part des Mandarins de la ville, avec lesquels les relations sont bienveillantes. La présence de ces braves, qui étaient fiers de faire la haie, de précéder et de fermer le nombreux cortège qui devait recevoir le cercueil, nous permit de déployer une pompe peu ordinaire.

A la tête de cet imposant cortège, les 2 tambours et les 6 clairons sonnent et marchent au pas de procession, 15 à 20 soldats portant leurs drapeaux, suivent deux à deux. Après eux, s'avancent 26 à 30 de nos principaux chrétiens en habits de cérémonie. Ils sont suivis par un nombreux clergé. 40 soldats, le fusil au bras, en habits de parade, ferment la marche.

Le lendemain à 8 heures, messe solennelle chantée par le R. P. Supérieur. L'église était remplie. Avant l'absoute, un de nos meilleurs prédicateurs prononça l'éloge funèbre de ce digne et vénéré Prélat.

Nous venons d'apprendre la nomination de son successeur. Le R. P. Garnier, actuellement Recteur de notre Collège de Zi-Ka-Wei, est désigné pour être le Vicaire Apostolique du Kiang-nan. La consécration aura lieu le 27 Avril. Ce que le bon Dieu fait est bien fait. *Ad multos annos!* Me voici rendu au bout du papier, à une autre fois, si le bon Dieu nous prête vie. Vous ne verrez dans ces lignes qu'une preuve de bonne volonté.

Ravary S. J.

Consécration de Mgr Garnier, Evêque de Titopolis, Vicaire Apostolique du Kiang-nan. *Extrait du Journal de la Mission.*

La Mission du Kiang-nan privée de son premier Pasteur, apprit bientôt avec bonheur que le 27 Avril 1879, elle pourrait acclamer Mgr Garnier son Vicaire Apostolique, et Evêque de Titopolis. Les jours

de deuil avaient passé ; la cathédrale de Tong-Ka-dou devait se parer de ses habits de fête : la paroisse entière se mit au travail avec une ardeur nouvelle. Monseigneur Guierry du Tché-Kiang fut invité à être le prélat consécrateur : dans sa réponse qui ne se fit pas attendre, l'Évêque de Ning-po acceptait de grand cœur cette offre, d'autant plus agréable, ajoutait Sa Grandeur, que le 27 Avril était le jour anniversaire de sa consécration épiscopale. Monseigneur Gentili Coadjuteur de l'Église de Fou-tchéou et Monseigneur Zanoli Vicaire Apostolique du Hou-pé oriental devaient faire Prélats assistants. L'illustre Confesseur de la foi, échappé aux horreurs des cachots de Corée, Monseigneur Ridel avait aussi été invité, mais les glaces du nord empêchèrent qu'il fût averti à temps. Cette coïncidence providentielle fit que les armoiries de 4 grands Saints fondateurs d'ordres et pères d'une nombreuse postérité, se rencontrèrent attachées aux quatre piliers du Sanctuaire. Dans une pieuse et fraternelle effusion de prières aux pieds des Autels, le fils de Saint Vincent de Paul, accompagné des fils de St François d'Assise et de St Dominique, faisait descendre sur le fils de St Ignace, par l'onction sacrée, la plénitude des dons de l'Esprit-Saint : *Cor unum et anima una*.

Pendant ce temps les travaux des décorations anciennes et nouvelles étaient poussés avec activité. Les frises dénudées des 8 gros piliers de l'église, ainsi que celles des bas côtés semblaient exiger de gracieux festons. La générosité des dames et des Vierges qui consacrèrent de longues heures à ce travail à l'aiguille, et leur activité achevèrent ces nombreux décors. L'Orphelinat de Tou-sé-Wé avec ses ateliers de peinture fut mis largement à contribution.

Quelques mots sur ces brillantes décorations. A l'extérieur il avait été décidé que l'on s'abstiendrait, pour ne pas attirer plusieurs jours à l'avance une affluence de païens toujours trop considérable en de telles circonstances. Au fond du sanctuaire encadrant la statue du St Patron de la Cathédrale St François-Xavier, se dressait encore le baldaquin avec son triple panache blanc, revêtu de festons éclatants, avec ses pendentifs aux glands d'or, et ses larges tentures rouges en forme de rideaux. Dans la partie supérieure de l'église, dans toute l'étendue du sanctuaire et de la grande nef, tombait du haut de la corniche une grande draperie coupée dans toute la longueur par 2 forts galons dorés, et relevée au milieu de chaque colonnade. Sur cette tenture d'un rouge éclatant aux franges blanches, étaient jetées dans chaque travée 2 grosses lettres chinoises en papier doré, et au milieu de ces 2 lettres une baguette en forme de losange allongé portant aux quatre extrémités une petite rosace d'argent. Une autre rosace, fond d'or, brillait entre ces quatre petites fleurs. Ces deux lettres avec les deux de la seconde et de la troisième colonnade, combinées de plus avec les 6 qu'on lisait dans les 3 travées opposées, formaient un sens complet. Cette inscription de 12 grandes lettres unies deux à deux s'adressait au nouvel Évêque.

Les 14 arceaux de l'église avait reçu pour la circonstance une décoration [illegible]us complète et plus riche. Au centre, à la partie [illegible]périeure de l'arcade, étaient appendus 14 écussons dé[illegible]pés et encadrés par des branches de chêne, le tout [illegible]nt à l'huile, et d'un effet satisfaisant. Le fond [illegible]uge de 8 de ces écussons portait les initiales du [illegible] de Sa Grandeur : V.A. Valentin Garnier ; sur le [illegible]d bleu des 6 autres brillait une croix blanche. Les quatre pilastres du sanctuaire supportaient de larges écussons

aux chiffres des Lazaristes, de St François, de St Dominique et de la Compagnie de Jésus. Deux longs et brillants étendards en sautoir semblaient les encadrer. Les quatre piliers du bras de la croix portaient aussi quatre écussons rouges sur lesquels se détachaient les SS. Noms de Jésus et de Marie et les SS. Cœurs.

Pour compléter cette description, disons que le Sanctuaire devait être réservé exclusivement au Clergé. La partie où se trouve l'autel du Sacré-Cœur fermée par une balustrade était réservée à plusieurs invités : Mr le Consul de France, les Officiers de marine, ainsi qu'à nos administrateurs et à nos principaux chrétiens. Pour mettre nos élèves en dehors de la presse inévitable en telle occurrence, nous avions disposé la sacristie pour recevoir tout ce petit monde ; nous avions fait de même pour les nombreuses petites filles de nos écoles, en leur réservant un local suffisant devant l'autel de la Sainte Vierge : là se placèrent aussi les Sœurs de St Vincent de Paul, les R.R. Mères et Sœurs Auxiliatrices, et quelques Vierges de la Congrégation de la Présentation. Les Européens munis de cartes devaient être conduits dans la tribune de l'Est, celle de l'Ouest était réservée pour les élèves Européens de notre école de Sang-King-pang.

Enfin le Dimanche 27 Avril arrive ; à 4 heures et demie le P. Ministre fait ouvrir toutes les portes ; à cette heure si matinale, malgré la pluie qui tombait, il y avait déjà foule dans la rue ; à 5 heures et demie l'église était remplie, tout passage était fermé, sauf celui du milieu protégé par des barrières et quelques soldats Chinois appelés pour la circonstance. Pour la seconde fois le Tao-tai nous donna une preuve de sa bienveillance : un détachement de 60 hommes précédés de 4 tambours

et de 6 clairons, était mis à la disposition des Missionnaires, pour la journée entière. 10, armés de leurs fusils furent échelonnés le long de la grande nef, pour maintenir le passage toujours ouvert; 10 autres furent établis dans le même but dans l'allée du côté des hommes, et 6 dans celle du côté des femmes.

A 7 heures 3/4 les cloches sonnant à toute volée donnaient le signal de la cérémonie. Les musiciens de la bande Cécilienne venaient de monter à la tribune agrandie pour la circonstance, et se préparaient à jouer une marche militaire à l'entrée de nos SS. les Evêques. A 8 heures et quelques minutes le clergé pénètre processionnellement dans la grande nef par la principale porte de l'église. La musique militaire fait entendre ses brillants accords, les soldats Chinois présentent les armes, les tambours battent aux champs, les clairons sonnent à la fois. Le moment est solennel. Par un mouvement spontané, des milliers de têtes se retournent vers la porte du temple: hommes et femmes se lèvent instinctivement pour jouir d'un majestueux spectacle. Le sous-diacre portant la croix est déjà entré dans le sanctuaire, suivent les enfants de chœur, les Congréganistes en surplis, les Scolastiques, et 30 à 35 Missionnaires. Nos Seigneurs les Evêques entourés de leurs Acolytes portant leurs insignes fermaient ce solennel cortège. C'était d'abord Mgr Guierry Evêque consécrateur en chape, mitre en tête et la crosse à la main, bénissant la foule; après Sa Grandeur venait l'Evêque élu, en mozette et la barette sur la tête, entouré de Mgr Zanoli et de Mgr Gentili en habits de chœur. Quatre de nos jeunes gens de la Congrégation en grand et riche costume de cérémonie suivaient Nos Seigneurs. Enfin une dizaine de soldats l'arme au bras formaient l'escorte d'honneur.

Alors l'office commence. Monseigneur Garnier est déjà monté au petit autel placé près de la porte de l'Ouest pour y réciter de son côté les prières de la Messe. Le clergé prend place dans les bancs placés des deux côtés du chœur. Les musiciens exécutent avec entrain et harmonie une brillante messe de Mercadante à 3 voix. A l'offertoire une nouvelle marche militaire se fait entendre. A l'Elévation, à la grande surprise et satisfaction des 2 Commandants du Champlain et des officiers qui les accompagnent, le capitaine chinois fait présenter les armes, les tambours battent, les clairons sonnent aux champs. Ces Messieurs avouèrent qu'en ce moment solennel entre tous, la pensée et le cœur avaient peine à se croire à Shang-hai en Chine, en plein pays païen. On se croyait sur le sol chrétien de la mère patrie.

Vers la fin de la longue cérémonie, il était presque 11 heures. Mgr. Garnier, au chant du Te Deum, escorté une fois encore d'une garde d'honneur se rendit à la grande porte de l'église, pour bénir la foule des fidèles accourus de tous les côtés. La cérémonie ne se terminait qu'à 11 heures 1/4.

Au signal donné par le Maître des cérémonies, on se disposa à sortir de l'église en procession. L'imposant cortège accompagnant Nos Seigneurs pouvait plus facilement qu'au commencement se déployer dans la cour d'entrée; la multitude avait toute facilité pour contempler les traits vénérés des augustes Prélats, et pour recevoir la bénédiction du nouvel Evêque du Kiang-nan. Une dernière et joyeuse fanfare salue la sortie de Leurs Grandeurs; les tambours et les clairons marquent le pas. Les soldats chinois suivent le mouvement; les 2 Capitaines, sabre au poing, marchent à la tête des

fusiliers ; à la porte de l'église les 30 porte-drapeaux déjà rangés sur 2 lignes se mettent au pas, et le défilé commence dans la cour, du côté des femmes chrétiennes qui s'agenouillent pour recevoir la bénédiction épiscopale. On entre par la porte de la Résidence, puis le détachement militaire arrivé aux pieds du grand escalier de la maison, salue une dernière fois Nos Seigneurs les Évêques, et au pas accéléré sort de la maison pour aller faire honneur à un dîner bien mérité.

Après un dîner de famille qui réunit un bon nombre de convives, Monsieur le Consul de France, Messieurs les Commandants et les Officiers du Champlain restèrent avec la Communauté, ainsi que Nos Seigneurs les Évêques. Tous assistèrent à la bénédiction solennelle du Saint Sacrement qui fut donnée à 3 heures par Mgr Zanoli.

École St François-Xavier à Shang-hai.

Comme nous l'avions prévu l'année dernière, les protestants n'ont pas vu de bon œil le progrès de l'école ; et sont entrés en lutte. Ils ont tout fait pour nous enlever nos enfants ; n'y réussissant pas, ils ont voulu au moins contrebalancer l'influence catholique. Dès le commencement de Janvier, il nous semblait que quelque chose d'insolite se passait parmi un certain nombre d'élèves : on se donnait des rendez-vous ; à certains

jours tel et tel ne portaient pas de devoir, sous prétexte qu'ils avaient assisté à une réunion. Bref, un beau jour nous découvrons une lettre imprimée, envoyée à chacun des élèves, les convoquant à un meeting, dans le but de former une juvénile loge dite des *good templars*. Ces réunions fixées d'abord au Samedi, jour de congé des autres écoles, furent bientôt fixées au jeudi dans le dessein d'avoir plus facilement nos élèves.

Notre silence eut été une approbation, d'autant plus que nous en connaissions plusieurs, qui très ignorants de ce qu'on demandait d'eux, s'étaient fait inscrire dans la nouvelle Société. Une lettre du R. P. Supérieur fut lue en réunion générale; la conséquence était que ceux qui avaient déjà donné leurs noms à cette société, devait le retirer ou quitter l'école. Un seul ne revint plus en classe et cela s'explique, sa famille étant très pauvre est soutenue par les Protestants.

Au mois de Septembre dernier un ministre avait ouvert une école où il devait enseigner le latin, le grec, le français, la physique, la métaphysique etc. etc. Malheureusement pour lui, après 4 mois, elle ne comptait encore que 4 élèves, dont 3 des nôtres. Le principal d'entre eux, qui ne nous avait quittés qu'à regret, ayant obtenu de ses parents d'être remis chez nous, le Révérend Gentleman jugea que, son œuvre étant incomprise, il n'avait rien de mieux à faire que de l'abandonner.

Peu de jours après une autre école dont on parlait beaucoup depuis quelque temps, allait s'ouvrir à la *Trinity Church*. Un jeune Révérend, diacre, nouvellement arrivé d'Angleterre, devait en être le directeur. Dans l'attente de cette école deux familles ne nous avaient pas renvoyé leurs enfants. Nous avons su de plus que la propagande

de ces Messieurs a été très active : ils sont allés chez tous les parents protestants de nos enfants, qui venaient le lendemain nous raconter quelle réception leur avait été faite. La réponse était à peu près la même partout : « Nous sommes très contents de l'École St-François-Xavier, inutile de changer. De plus les enfants pleurent lorsqu'on leur parle d'aller à d'autres écoles, ici ils pleurent quand ils ne peuvent pas y aller. » L'école s'est ouverte le 1er Février, le 5 du même mois on venait nous prier de reprendre le fils du principal promoteur de cette école.

Le 22 Mars, un long article paraissait dans le Shang-hai Courier : bien qu'il ne soit pas signé, il est facile d'y reconnaître la plume d'un Ministre protestant. En voici la substance : « L'évêque (Américain) Schereschewsky abandonne Hong-Kew (église de la concession américaine) pour aller fonder ailleurs un collège sur le plan de Zi-Ka-Wei. Que va devenir cette église ? Elle était autrefois remplie chaque dimanche ; aujourd'hui 30 ou 40 personnes la fréquentent. Ne pourrait-on pas la vendre ou la démolir ? et reporter sur la Trinity Church cette Congrégation ? Il est si rare de voir cette cathédrale *decently filled up*. Voilà pour Hong-Kew. »

« La prochaine réforme serait l'abolition de cette gracieuse mais absolument inutile église située de l'autre côté de la rivière. Pourquoi imposer au *hardworked clergyman* d'aller en tout temps et à toute saison traverser la rivière pour lire le service chaque dimanche à 7 ou 8 matelots ? Ce serait d'ailleurs une économie de 300£. Ces matelots pourraient bien aller au service de la Trinity Church : elle sera encore trop grande. »

« Une autre question sur le tapis, continue l'article, serait la raison d'être de l'*Union Chapel*. (église située

sur la concession anglaise) C'était aussi un agréable rendez-vous, mais malheureusement cette congrégation montre les mêmes symptômes de décadence que l'église de Hong-Kew. Il ne reste qu'un moyen de sauver cette chrétienté, ce serait qu'imitant leurs frères de Hong-Kew, les fidèles de l'Union Chapel viennent assister au service de la Trinity Church. Ainsi toutes nos forces seraient concentrées sur un même point".

"Et maintenant que le clergé de la cathédrale a été renforcé d'un young and energetic assistant, nous avons droit d'attendre une augmentation proportionée de vie. Que la cathédrale de la Trinité soit de fait ce qu'elle est de nom : le foyer de la vie religieuse et de l'éducation. Une église, c'est-à dire une congrégation d'adorateurs, devrait être le centre ou point de départ de nombreuses entreprises utiles, parmi lesquelles les plus remarquables seraient les écoles journalières et les écoles du dimanche. Les Catholiques nous ont donné un admirable exemple sous ce rapport; il est nécessaire dans l'intérêt des enfants de Shang-hai, que nous marchions sur leurs traces, et que nous nous procurions à nous-mêmes les avantages que les catholiques nous ont jusqu'ici fournis".

Tout l'article était écrit pour arriver à la question d'école. Ne soyez pas étonné de voir les protestants attacher tant d'importance à cette œuvre : ils ont compris en effet que s'ils ne peuvent arrêter les progrès de notre école, l'avenir de Shang-hai est entre les mains des catholiques; voilà pourquoi ils sentent le besoin de s'unir, et n'hésiteraient pas à sacrifier 3 églises, pour reporter toutes leurs forces sur un même point. Leurs attaques sont pour nous des encouragements, et nous comprenons mieux l'importance de cette œuvre. Bien que battus jusqu'ici, ils ne sont pas

découragés. J'apprenais hier encore qu'ils continuent à faire leur propagande, et ne craignent pas de retourner dans les familles qui les ont déjà éconduits. Nos enfants ont été de nouveau sollicités d'entrer dans la Juvénile loge. Les sociétés secrètes feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour aider les protestants qui du reste ici font en général cause commune avec elles. Un journal *The temperance union* vient d'être fondé uniquement pour la diffusion de la société des *good templars*, il s'imprime chez les protestants, et le prix est si minime que malheureusement il s'introduira dans beaucoup de familles. Tant que nos enfants seront en classe, il n'y a rien à craindre, mais les vacances arrivent, et plusieurs ne nous verront plus de deux mois.

A l'occasion de la première distribution des témoignages, nous avons résolu d'essayer une pièce : *Conan Mériadec ou l'Armorique chrétienne*. (Oeuvre du P. Longhaye) C'était bien un peu s'exposer, cette pièce est difficile à jouer, et nos élèves n'ont jamais paru en public ; de plus nous n'avions ni costumes, ni théâtre, tout était à faire. St Joseph fut chargé de nous faire réussir. Après un mois et demi de travail, les enfants étaient prêts ; grâces au R. P. Basuiau et au R. P. Rathouis nous avions de beaux décors ; les costumes, œuvre des R. Mères Auxiliatrices ne laissaient rien à désirer. Nous nous étions bornés à inviter les parents des élèves et quelques amis ; mais dès 5h 1/4 la salle était non pas pleine, mais *crowded* de 5 à 600 personnes.

Un très long article a paru les jours suivants dans les journaux : le Shang-hai Courier a deux colonnes : "Une assemblée nombreuse et choisie assistait lundi dernier à une représentation donnée dans le gymnase de l'école

par les élèves de St François-Xavier. La salle était comble, et les sièges préparés tout à fait insuffisants pour le grand nombre d'assistants..... La séance était donnée spécialement pour les parents des élèves, et nous avons tout lieu de croire qu'ils auront été très satisfaits de la manière dont ces enfants ont rempli leur rôle....... Avant l'ouverture du rideau, un tout jeune élève paraît sur l'avant scène, et dans un petit discours réclame l'indulgence des spectateurs.....: "Pour la bonne volonté, nous l'avons, mais nous ne sommes que de petits enfants représentant de grands rois, de braves soldats et de vieux druides...... Nous remplirons notre rôle aussi bien que notre âge et notre talent le comportent; mais avant de commencer, nous éprouvons le besoin de demander l'indulgence du public..."... A la levée du rideau la scène était splendide, 28 acteurs, tous magnifiquement costumés, les soldats armés de leurs hallebardes, et les chanteurs ou bardes tenant en main leurs lyres dorées. La pièce commençait par un chant fort bien exécuté, et un excellent orchestre composé des membres de la Société cécilienne ajoutait à l'éclat de la fête."

Le succès a été bien au dessus de nos espérances: aussi dès le lendemain une seconde exécution était-elle redemandée par le public. Une lettre signée *Critic* paraît dans le journal du matin, elle parle du grand succès de la pièce, et en propose la répétition au théâtre, au profit d'une bonne œuvre, par exemple l'Ecole de la Providence. Ce projet avait souri, plusieurs Messieurs étaient venus en parler, il leur fut répondu que nous ne pouvions pas convenablement aller jouer au théâtre.- Et pourquoi pas à la grande salle de la municipalité française?- Aussitôt un comité se forme, tous les membres, un seul excepté, sont protestants, ils se chargent de placer les cartes et de

tout organiser, ils adressent une pétition au Conseil municipal qui accorde la salle. Les journaux ayant eu vent de la chose, annoncent la répétition comme certaine.

« Nous apprenons que pour répondre au désir exprimé par un grand nombre de personnes, les élèves de Saint François-Xavier donneront une répétition du drame qu'ils ont joué lundi dernier avec un si grand succès, et que plusieurs gentlemen s'en occupent. Sur la demande de ces Messieurs, la séance serait payante, et au profit de l'école de la Providence dirigée par les Sœurs Auxiliatrices". La répétition fut donnée le samedi suivant à la Municipalité, devant un auditoire tout à fait choisi.

Une fête bien [illegible]lus intéressante pour nous avait lieu le 20 Avril, Dima[illegible] veux parler de la première Communion. Nous avons tâché de mettre dans cette cérémonie toute la solemnité possible, afin d'en mieux graver le souvenir dans le cœur des enfants. L'église était bien décorée, les bancs des premiers communiants recouverts d'étoffes blanches et de fleurs, étaient disposés au milieu de la grande nef; entre chaque enfant un chandel[illegible] doré destiné à recevoir son cierge. Tous les communiants sont en uniforme noir, une écharpe au bras gauche, et le cierge à la main. A peine étions-nous arrivés à la grande porte de l'église, que la musique militaire annonçait par une marche joyeuse le commencement de la fête.

Cette cérémonie a produit une bonne impression, ainsi que celle du soir: voici en quels termes le journal de Shanghai raconte la rénovation des promesses du baptême: "A la bénédiction du soir une très intéressante et très touchante cérémonie eut lieu, la rénovation des prome[illegible] du baptême. Comme le matin, les jeunes communiants entrèrent en

procession ; lorsque le moment de la rénovation fut arrivé, ils s'avancèrent le cierge à la main dans le sanctuaire. En quelques mots le prêtre leur expliquait la signification de ce qu'ils allaient faire, leur rappelant que lorsque petits enfants ils avaient été reçus dans l'Église, leurs parrains avaient dû promettre pour eux ; mais aujourd'hui qu'ils ont grandi, l'Église leur demande de venir eux-mêmes confirmer ces promesses, et cela de la manière la plus solennelle : c'est la main sur l'Évangile qu'ils jureront de renoncer à Satan, à ses pompes, et à ses œuvres, et qu'ils promettront d'appartenir à Jésus-Christ !"

Après la bénédiction du Saint Sacrement la procession se reformait, et se dirigeait à l'autel de la Sainte Vierge, richement ornée et brillamment illuminée. On chanta le Magnificat, et les heureux communiants se consacrèrent à la très Sainte Mère de Dieu ; puis une dernière prière faite pour les parents, tous repartaient, bannière en tête, pour l'école.

Pour entretenir les bonnes dispositions de nos élèves, nous avons cru devoir faire cette année, comme l'année dernière, un pèlerinage à Notre Dame de Zo-cè. Nos Seigneurs les Évêques du Tché-Kiang, du Fo-Kien et du Hou-pè s'y rendant pour l'ouverture du mois de Marie, nous ne pouvions choisir un meilleur jour. 35 élèves furent choisis. Arrivés à temps pour assister à la réception de leurs Grandeurs, ils firent le soir même le chemin de la Croix. Ce n'était pas sans quelque émotion qu'on voyait parmi eux des Japonais païens se mettre à genoux avec les protestants et les Catholiques pour vénérer la Passion de Notre-Seigneur.

Le 1er Mai à 6 heures et demie du matin, on se rend en procession au Sanctuaire : en tête une belle et riche bannière du meilleur goût, suivie de 10 oriflammes

portés indistinctement par les élèves des 2 cultes ; sur un coussin richement orné sont déposées toutes les médailles et les autres récompenses que l'École offre à la Très Sainte Vierge et veut déposer à ses pieds - Les 4 plus jeunes enfants portent des bouquets de fleurs ; et un cinquième trop petit pour gravir la montagne, soutenu sur les bras de son domestique, agite un petit drapeau aux couleurs et au chiffre de la Vierge immaculée. On entonne les litanies avec un entrain merveilleux, catholiques et protestants rivalisent d'ardeur. Tous assistèrent à la Messe dite par un de Nos Seigneurs, plusieurs y communièrent. Le reste du jour se passa en joyeux amusements. Au retour tous entendirent encore la Messe dans la Chapelle des Carmélites, puis rentrèrent dans leur famille plein de joie et de reconnaissance envers la Sainte Vierge qui leur avait procuré un si beau pèlerinage.

Extraits d'une lettre du Père Japiot.

Chang-Kia-Chouang, 6 avril 1879.

Mon bien cher Père, P.C.

.... Nous sommes donc en Chine, quel bonheur! Nous sommes Chinois, quel plaisir!

Nous sommes arrivés à la résidence la veille des Rameaux dans un char à 4 chevaux dont 1 âne et 1 mulet. C'était un vrai triomphe. Je voudrais pouvoir vous dépeindre ce voyage de Tien-Tsin à Chang-Kia-Chouang! 30 lieues sur des routes que vous classeriez à peine parmi

les sentiers ! Malheur, si on rencontre une autre voiture ! C'est ce qui nous est arrivé. Peu s'en est fallu que notre char ne fût renversé avec ce qu'il portait : mais nous avons ressenti une secousse dont le souvenir restera longtemps.

Nous avons mis 4 jours pour aller de Tien-Tsin chez nos Pères, quel supplice ! mais enfin c'est la Chine. Ne pouviez-vous pas marcher, direz-vous ? Non, les usages de la Chine s'y opposent, et de plus, l'air est rempli d'une épaisse poussière que le vent chasse en tout sens : dans la voiture on est un peu protégé.

Si j'étais peintre et dessinateur, je vous enverrais une copie de Pi-chen-fou, en habits Chinois. Il ne lui manque que la queue. La transformation s'est faite à Tien-Tsin ; on commence par raser la tête, à l'exception du sommet d'où partira l'indispensable appendice. Voyez-vous arriver le coiffeur chinois avec son rasoir qui n'est autre chose qu'un morceau de fer ou d'acier ramassé dans la rue ? Son bonheur est de trancher, de tailler, de massacrer, aussi il s'empare de ma tête, la plonge dans un bassin d'eau chaude, la frotte, la replonge ; puis avec un sang-froid peu commun se met à raser : je m'attendais à voir couler mon sang : point du tout, le prétendu rasoir glisse doucement sans laisser aucune trace de douleur. L'opération est finie ; je suis Chinois quant à la tête. Le reste se fait en un clin d'œil, et vous me voyez avec un pantalon bleu, bas blancs, souliers de velours avec semelles en carton, robe cendrée, veste noire à larges manches, etc. Les Chinois ont toujours la tête couverte même à l'église ; les prêtres portent pendant la messe une espèce de mitre qu'ils ne quittent même pas pendant l'élévation. De plus, aux jours de grande cérémonie, les prêtres ont des bottes en velours pour les offices.

Les coutumes Chinoises sont extrêmement bizarres, on

plutôt paraissent telles pour les nouveaux venus. A vrai dire, c'est en tout l'opposé de ce qui se fait en Europe. Je pourrais vous en citer bien des exemples. En France on se découvre par respect : en Chine on reste couvert. En France la couleur du deuil est le noir, en Chine c'est le blanc. En Chine la place d'honneur est à gauche ; on y fait la génuflexion du pied gauche ; en France on se tient debout pour recevoir quelqu'un, ici on doit s'asseoir pour recevoir les salutations. En France ce sont les hommes qui se découvrent à l'église ; en Chine ce sont les femmes. Les dames en France mettent leur beauté dans leur tête ; les femmes Chinoises la mettent dans leurs pieds ; d'où il suit que les règles de modestie varient quelque peu ici : c'est une grave immodestie de regarder les petits pieds des Chinoises et beaucoup de chrétiens s'en confessent. En France les enfants apprennent leurs leçons en silence ; en Chine les élèves crient comme des sourds dans leur étude. etc.

L'arrivée de nouveaux missionnaires est une fête pour les chrétiens. Ils s'empressent de venir les saluer. Les salutations en Chine jouent un très grand rôle, et pour les faire soi-même, il faut s'exercer longtemps.

Représentez-vous une grande salle dans laquelle sont disposés plusieurs fauteuils. Nous arrivons, et nous étant assis nous attendons les différentes députations. C'est d'abord le Séminaire : tous ces enfants se prosternent, inclinent la tête jusqu'à terre à 4 reprises, et se relèvent en faisant un grand salut. Viennent ensuite les enfants du Collège au nombre de 120 ; 40 d'entre eux jouent de la musique sur des instruments chinois ; c'est à ravir. quelques autres allument des pétards dans la cour qui est en face : il n'y a pas de belles fêtes sans pétards. Ils font ensuite les mêmes prostrations que les séminaristes. Après eux, ce sont

les chrétiens du village ; enfin ceux des environs ; plusieurs apportent des présents, ils s'inclinent comme les enfants et reçoivent avec une ferveur sans pareille la bénédiction du R. P. Grandidier. Cette cérémonie se fait chaque fois que les Pères paraissent dans les districts.

Il s'opère en ce moment dans notre Mission un grand mouvement vers le christianisme. Il y a beaucoup de catéchumènes, et qu'il est consolant de voir la ferveur des chrétiens ! Le bon Dieu s'est servi sans doute de la famine pour éclairer et ramener ces pauvres Chinois. L'épreuve ne semble pas terminée : on craint beaucoup pour les récoltes de cette année. Il n'est pas tombé une goutte de pluie depuis le mois de Septembre dernier. On avait pu semer alors, et on espérait : mais aujourd'hui en face de cette sécheresse, on tremble, surtout au souvenir de ce qui s'est passé et qui peut-être va se renouveler. J'ai parcouru moi-même plusieurs fois la campagne : c'est un désert, et cette poussière que le vent soulève donne au climat un aspect profondément triste. Nous nous abandonnons à la divine Providence, mais aussi à la Providence de la terre, représentée par tant d'âmes charitables dont plusieurs ont déjà rendu de si grands services à la Mission.

Priez beaucoup pour nous, Cher Père ; je bénis le Seigneur d'être en Chine, en face de la famine ; cependant je ne voudrais pas mourir sans avoir rien fait. Fiat.

Totus in Xto tuus.

E. Tapiot s.j.

Relation du P. Royer (Août à Décembre 1878)

Ti-kia-kiao, 27 Août (1878)

Embarqués samedi dernier, 24 Août nous sommes arrivés à 3 heures après midi sur les bords du lac Siao-lai-hou. Un vent debout nous a contraints de rester à la rive jusqu'à ce qu'il devînt moins violent. J'en profite pour visiter le village voisin situé sur la colline. Quelle jolie vue et quel beau paysage! A l'Ouest et au Nord un lac en furie, des ondes écumantes presque comme sur la mer. Le Siao-lai-hou et le Ta-lai-hou sont contigus; sur les bords du lac est le grand bourg de Ma-tsen-pou, à l'Ouest et au Nord les collines de Sin-ho-tchouan et de Ma-tsen-pou, au sud une suite de petites collines de 20 à 30 mètres de haut, dont les flots viennent battre le pied.

8 familles du village de Ma-tsen sont des gens du Hou-pé, païens, mais bien disposés, simples et polis. Ils nous invitent à boire le thé. Je leur dis quelques mots du bon Dieu, de la religion; quelques médecines pour leurs clous ouvrent et dilatent les cœurs, j'y reviendrai. Nous couchons en barque et quelle barque! ouverte par les deux bouts. Vents contraires et violents, pluie jusqu'à midi; pas de chapelle, par conséquent pas de messe, et rien à manger, rien à acheter: nous hélons les barques qui passent: avez-vous du poisson? - Non. Donc à déjeuner du riz, à diner du riz, à souper du riz et du poisson salé.. Bonne fortune! nous avons rencontré 2 barques chrétiennes du Hou-pé. Dans l'une d'elle il y a une jeune Vierge de 24 ans, élève des Canossiennes de Han-keou. Elle

nous a offert 2 poissons salés, c'est un splendide souper apostolique. Le Dimanche nous avons pu lever l'ancre, mais les vagues trop fortes obligent les bateliers à s'arrêter à Mo-tsen.

Nos 2 barques du Hou-pé y achetaient du bois. Nous faisons la fête du Saint Coeur de Marie en récitant le chapelet. Puis je vais à terre visiter le pays. Dix familles païennes du Hou-pé, 3 pen-té (indigènes), 2 du Ho-nan et 2 du Kiang-pé c'est tout le village. C'est une position charmante d'où on a vue sur les deux lacs. L'onguent de la Mère y a fait merveille. En revenant le soir, le vent me fait manquer le pied sur la barque, je tombe à l'eau, et en me cramponnant je me blesse à la jambe en 6 endroits, dont 2 plaies graves. Obligé de me mettre au lit, j'en souffre toute la nuit.

Lundi, 26, on lève l'ancre, nous traversons le lac, et nous arrivons à Pi-Ka-Kiao à 10 heures du matin. Je dis la Messe dans une des chambres de la nouvelle maison bâtie par le P. Bies sur le terrain acheté par le P. Le Cornec; c'est pour le repos de l'âme de ce cher prédécesseur que je célèbre et mon servant est un de ses catéchistes. - Sais-tu, lui dis-je, pour qui je vais dire ma première messe? C'est pour le P. Kiao (Le Cornec). - Le pauvre jeune homme tout saisi se met à pleurer. Les Pères Seckinger et Bies arrivent à 2 heures après midi.

27 Août. Demain matin nous devons partir pour aller dire la messe à Lou-tsen. J'ai vu les lits apostoliques de nos deux Pères. Le P. Bies avait pour matelas son habit huilé, pour couverture une petite couverture de laine européenne, et pour oreiller son macferland. Le P. Seckinger avait une simple natte avec sa petite couverture, le tout sur des planches. Quant à moi, ce soir je vais faire

comme eux. J'ai vécu depuis 18 ans dans des districts difficiles où il fallait coucher en barque 10 à 20 fois par mois; j'étais, sans m'en douter, dans les délices de Capoue. Une barque, c'est un vrai paradis, si mauvaise soit-elle. Quand on va à baudet, adieu les petites aises, les livres, les lettres, adieu Rorhbacher, les lectures instructives et curieuses!

Pi-Ka-Kiao est un bourg du Kien-ping-hien, grand pour le pays. Les uns disent qu'il y a 1000 familles, d'autres plusieurs centaines, d'autres une centaine seulement. Il est à 5 lis du lac Siao-lai-hou sur les bords d'un torrent qui prend sa source dans les montagnes de Su-Tsen. Notre palais est situé sur la rive. Un va et vient de barques communiquant avec la Capitale Ning-Ko-fou, avec Ou-hou, Kien-ping et Tong-pa, font de ce bourg un petit entrepôt; on y trouve en tout temps du pain, du poisson frais, de la viande de porc; en hiver du canard sauvage, du sanglier, etc. Le terrain où se trouve la maison fut acheté par le P. Le Cornec de sainte mémoire. Il y avait entassé des matériaux dont le P. Bies s'est servi pour bâtir la merveille du pays, 6 belles chambres, 3 pour la chapelle, 3 pour les Pères. C'est splendide presque aussi beau que Kouang-te-tcheou!

Les 2 ti-pao viennent de nous faire visite, l'un pen-ti, originaire du pays, m'a fait le Ko-teou, en apprenant que j'étais le pen-tang de ces lieux (le Missionnaire). La population est bien disposée pour nous. A un lis, sur les collines qui bordent le Siao-lai-hou, se trouvent plusieurs centaines de familles émigrées de Wen-tcheou-fou (Fo-Kien) depuis 10 ans. Vingt ou trente jeunes gens sont venus m'inviter à aller les voir, ils ont des plantations de thé, de pommes de terre des montagnes etc. Nous avons

dans le bourg 4 familles chrétiennes du Hou-pé, et à 3 lis le bon néophyte du P. Le Cornec qui pleurait si bien ce matin.

29 Août. Lou-Tsen. Nous partons pour Kien-ping. Kien-ping 4 heures du soir. La route est accidentée de vallées et de collines. A 7 lis nous avons traversé 2 chrétientés qui comptaient 25 familles néophytes ou catéchumènes avant la persécution, à Hou-tsen 13 familles. Toutes ont apostasié, sauf un vieillard. A Su-Tsen 1/2 lis de Hou-tsen il y avait 32 familles, beau village, mais chrétiens timides, froids, presque apostats, il reste quelque velléité dans le cœur des pauvres néophytes. A notre passage 6 ou 7 hommes sont venus nous faire la prostration d'usage, c'est un petit grain semé dans le cœur de ces pauvres abandonnés qui n'ont vu personne depuis le massacre du P. Hoang.

A 3 lis de Su-Tsen se trouve le bourg de Che-tse-pou où Ho-Kin avait un Kong-Kouan. C'est là que le mécréant a réuni la bande qui dans la nuit du 12 Juillet envahissait le Kong-sou de Lou-tsen et massacrait le P. Hoang avec son catéchiste Tang. Ce bourg ne nous est pas favorable; au moment où nous y paraissions les gens des boutiques nous regardaient de travers en disant: Voilà encore 3 Iang-Kouai-tse (diables d'Occident), on a bien de la peine à se débarrasser de cette mauvaise graine! A 2 lis Nord-Est, au fond d'une charmante vallée se trouve un bouquet de grands arbres entourant une ferme, de belles rizières couvrent la vallée. Ce charmant séjour est la ferme ou le palais de Ho-Kin ou plutôt d'un de ses fils, car il paraît qu'il a dû vendre ses propriétés pour payer les tribunaux, et qu'il s'est retiré près de Ho-li-Ki dans le Ning-Ko-hien.

A 10 lis plus loin, Chouei-min-Kiao, où nous

mettons pied à terre pour prendre notre repas : du riz rouge, du potiron, du chou salé, un morceau de viande cuite la veille avec du thé et du Cho-Hieou. Une foule de curieux nous entourent. Les enfants et le maître d'école ont déserté la classe, tous veulent voir les diables qu'on a tués ou voulu tuer. Mon prisme et un verre donné par le P. Tournade font fureur; tout le monde est de bonne humeur.

A 1 heure nous étions à chevaucher vers Kien-ping, un buffle apparaît soudain à la tête du mulet du P. Seckinger; le mulet se cabre, devient fou de terreur, et malgré les efforts du Père, il se lève 2 fois, retombe et se précipite dans une fosse profonde avec son cavalier. Nous ne voyons plus rien. Nos bêtes commençaient à imiter la mule ministérielle, grâce à Dieu elles s'apaisent et nous volons au secours du R. P. Ministre. Il se remettait en selle. Quelle émotion!

Nous voici à Kien-ping. Quelle belle porte est celle de notre maison! A l'intérieur on ne voit que briques et bois sans maçons ni menuisiers. Les chambres de l'étage heureusement sont terminées. Bon Père Le Cornec, il s'est bien fatigué pour nous procurer un bon lit et une bonne chambre, et grâce au Père Bies la maison est à demi réparée. A la fin de septembre elle sera prête. Le 30 se passe en arrangements avec les maçons, les menuisiers, pour bâtir une porterie avec une salle d'exhortation. Le soir, visite et promenade des 3 diables européens dans la ville. Grand ébahissement de tous, hommes, femmes, enfants et chiens. Nous paraissons si bons diables, si gais qu'on ne nous craint plus; nous nous approchons, nous causons même avec les soldats du grand homme qui est toujours à Kien-ping.

Nous sommes allés voir les 2 pagodes où les PP. Seckinger et Bies ont logé : les Mandarins les avaient mis avec les diables et les bonzes. C'est là que Fang-tong-lin et le Tche-hien sont venus rendre visite au P. Seckinger.

1er Septembre. Le Père Seckinger nous quitte pour aller à Chouei-tong et voir le P. Debrix à Ho-li-ki. Celui-ci a eu plusieurs jours de fièvre et de délire. J'ai trouvé sa santé bien ébréchée. Il est toujours aussi pieux, obéissant et saint Religieux. Dans son délire, dit le P. Seckinger, il voulait me voir avant de mourir, il voulait recevoir la bénédiction de la Compagnie dans la personne de son ministre, demandant pardon à tous.

2 Septembre. Je suis de retour à Pi-kia-kiao, et obligé de garder le lit, car mon mal de jambe a empiré, et les plaies ne veulent pas se fermer, je le prévoyais bien. En montrant ma jambe au P. Seckinger, je lui racontais l'histoire d'une petite écorchure que j'avais reçue à la Providence. Pendant 8 jours je me contentai d'y coller du papier, enfin je vais trouver le F. Scharff ; Père, me dit-il, il faut vous coucher, et vous serez guéri dans 8 jours.. Je me mets à rire. Bien, dit le Frère, vous ne voulez pas, dans 8 jours vous reviendrez, et le docteur Padieu vous condamnera à rester couché durant un mois. C'est ce qui est arrivé. Or mes plaies actuelles sont bien plus fortes et profondes.

20 Septembre. Arrivé à Pi-kia-kiao le 2, j'en suis sorti le 18, retenu tout ce temps sur mon lit, et la jambe horizontale. Les plaies sont en bonne voie de guérison. Je suis devenu la bête curieuse du pays. De 15 à 20 lis à la ronde, tout le monde a voulu me voir. J'ai eu beau mettre des portiers, fermer les portes, impossible d'empêcher les curieux. Au moins 2500 personnes

sont venues, que j'ai reçues du mieux que j'ai pu, toujours assis la jambe en l'air. Bref j'ai été et je suis très content du résultat. Plus de 600 exhortations ad paganos, et autant de mon Catéchiste en permanence pour recevoir et parler à tout ce monde (100 à 200 par jour.) Il est venu plus de 600 malades, 300 pour plaies aux jambes, 100 fiévreux, 100 fumeurs d'opium, 70 pour maux d'yeux, 30 enfants. L'onguent de la Mère a une réputation phénoménale pour guérir les clous, les plaies. Moi-même je faisais les pansements suppliant Notre-Seigneur d'ouvrir les cœurs et les intelligences de mes pauvres malades.

Le 18 au moment de monter à mulet pour me rendre à Lou-tsen j'ai baptisé mon 9ème petit moribond, 3 déjà étaient partis pour le Ciel. Ce sont les parents qui m'apportent leurs chers nourrissons, je les avertis franchement du danger où ils sont de perdre leurs enfants. Que n'avons-nous ici quelques Vierges apostoliques! si moi, pauvre reclus dans une chambre, j'ai pu baptiser en 17 jours 9 enfants, que ne feraient pas ces Vierges si zélées et si habiles! J'oubliais de dire que parmi nos visiteurs il y a 20 Catéchumènes nouveaux, et 6 familles d'anciens retrouvés; j'ai de plus baptisé la femme d'un bon néophyte et béni leur mariage.

Le 18 en route pour Lou-tsen. En arrivant je trouve le gardien Lo-wang avec le typhus et le délire. Je le fais mettre dans la chambre du P. Ministre, puis je tâche d'en tirer quelque chose, mais la pauvre tête était partie. Je promets au Vénérable Père Claude de la Colombière de publier cette guérison dans le Messager s'il rend l'intelligence et la santé au malade. Je lui administre une médecine Chinoise, et je tâche de m'endormir recommandant de veiller le malade et de m'aver-

tir s'il arrive quelque chose. Le matin le malade était revenu à lui, la fièvre l'avait quitté. Il se confesse, je dis la messe dans sa chambre et je l'administre. Mais voilà que mon Ma-fou (Conducteur de la mule) qui avait passé la nuit près du malade à le soigner, tombe à son tour pris de la même maladie. Pour le coup je dis au Vénérable Père de la Colombière: "nous avons fort à faire, et vous aussi, vous avez bien commencé avec Lo-Wang, n'abandonnez pas Lo-Chen, mon bras droit. Aujourd'hui, 20 Septembre, les 2 malades vont mieux.

24 Septembre, Pi-Kia-Kiao. Hier pour la première fois j'ai essayé une promenade à pied dans les collines voisines; je n'ai pas été fatigué, donc la jambe va mieux, quoique toutes les plaies ne soient pas encore fermées. Quelles belles collines couvertes d'arbres, quelles belles vallées pleines de riz et de blé! Ce qui m'a fait le plus de plaisir c'est la simplicité des habitants. Mon conducteur Liu est un jeune homme charmant, non marié, vivant avec sa mère, et païen: il a adopté 2 petits enfants de 4 et de 2 ans qu'il nourrit. J'ai baptisé ce dernier l'ayant trouvé malade, c'était le but de ma promenade. Je fus parfaitement reçu et traité dans cette famille du Fo-Kien.

Ce jeune homme est ici depuis 10 ans, il a acheté une colline, environ 300 arpents de terre; il les fait cultiver par 15 familles ses compatriotes et en reçoit le tribut. C'est un vrai village où le Missionnaire sera toujours bien accueilli, j'y reviendrai. En retournant à Pi-Kia-Kiao mon conducteur, le cœur dilaté me conduisit dans 2 autres villages Tang-tsen où se trouvent 50 à 60 familles du Fo-Kien. Partout je fus reçu avec politesse, mais pas moyen de se faire

entendre, c'est un langage à part. Que faire? j'ai parlé par gestes, Liu comprend un peu le Mandarin il m'a servi de truchement. C'est le premier païen qui soit venu me saluer à Pi-Kia-Kiao; déjà auparavant il avait conduit le P. Hende dans sa maison, puis reconduit jusqu'à sa barque. Il est tout prêt du royaume des Cieux. Sa conversion nous ouvrira une bonne veine. Le Père Hende sera le fondateur de ce centre futur.

6 Octobre. Le 4 en revenant de Kien-pin, j'ai retrouvé une famille de néophytes dans un grand village, Pen-tsen, à 7 lis de la ville. Je demandais à St Joseph de prendre cette belle position sur la grande route de Kien-pin à Pi-Kia-Kiao; or voilà qu'un Chrétien nous apercevant fait le salut d'usage devant ma mule. Je descends bien vite, et conduits par nos bons anges, nous entrons dans une bonne famille de néophytes. Depuis la mort du P. Hoang plus de messe, plus de prières, par conséquent plus de Chrétiens. Il a donné ses 2 filles à des maris païens. Difficultés ordinaires que je tâcherai d'arranger. Pauvres âmes!

10 Octobre. Je fais la mission dans ma plus grosse Chrétienté Su-tsen. Les maçons et les menuisiers travaillent à qui mieux mieux. Ils mettent un peu de vie dans ce beau Kong-sou, où le P. Le Cornec s'est tant fatigué à réparer, et où il n'a pu dire la Sainte Messe. J'y ai dit la première messe le 7 Octobre. L'église était vraiment bien ornée, il n'y manquait que des Chrétiens. Hélas! deux seulement ont surmonté leur timidité et la peur des païens. J'eus le cœur gros. Après la messe je visitai plusieurs familles. Les femmes ont pris la fuite et n'ont pas paru. La femme apostate c'est ici le grand obstacle, elle est pire que le

diable : toujours à murmurer, à réclamer, à poursuivre mari, fils, etc : tu perds ton temps à aller à l'église, travaille donc, il faut manger, etc.. Ils ont eu à souffrir des païens, c'est vrai, mais beaucoup moins qu'ailleurs. 180 néophytes et 2 à 300 catéchumènes à 4 ou 5 lis à la ronde formaient la plus belle chrétienté du Kien-pin, en 2 ans ! Elle a commencé en 1874 sous le P. Hoáng. Elle avait un magnifique Kong-sou, dévalisé par les Sin païens. Depuis la mort du P. Hoang plus de messes, ni de fêtes, ni de missions. Le P. Le Cornec malade sembla concentrer tous ses efforts sur ce centre. 3 familles chrétiennes lui vendirent leurs propres maisons en ruine pour en faire une nouvelle église. Il y fit des prodiges, dit le P. Seckinger, pour réparer les toits, refaire les murs et la remettre en état. Le 27 Août dernier le gros était fini, restaient les portes, fenêtres, planchers, plus la maison d'école à réparer. J'y ai maintenant une bonne chambre, l'église est convenable, mais il faut réengendrer ces pauvres néophytes et ce n'est pas chose facile. En somme la Chrétienté compte encore 154 néophytes. Ce serait une belle chrétienté s'ils suivaient les règles, mais hélas! j'ai eu une seule confession de mission ! Je vous donne ces détails, afin de recommander ces pauvres âmes et leur pasteur aux prières des âmes ferventes. Il faut ici 2 ou 3 vierges apostoliques : les femmes une fois gagnées, les hommes reviendront.

Tchen-Wen-tsen, 19 Octobre. Un mot sur Chen-Kia-pien. Ce grand village de 100 familles païennes comptait 10 familles catéchumènes, et une néophyte. La tempête a tout emporté, comme le vent chasse de tous côtés les pailles légères. C'est bien là nos braves du Kou-pé. Un rien les épouvante et les effraie. Toutefois le

bon Dieu a conservé dans presque tous les centres une épave spirituelle. Ainsi ici près de Chen-kia-pien est la bonne famille Tchao. Le chef de la famille s'est déclaré catéchumène au fort de la persécution en voyant la rage des persécuteurs, pillant, brûlant les églises et les maisons des chrétiens. Il faut que ce soit la vraie religion, dit-il, puisqu'il n'y a que les mauvais sujets à l'attaquer. Le Père Le Cornec a passé 2 jours et 2 nuits dans sa pauvre chaumière; je veux vivre comme vous, leur dit-il, ne préparez rien pour moi. Il baptisa le père de famille, le fils aîné, le 3ème fils, le jour de Pâques 1878. Le 8 Septembre je baptisai la mère de famille, 56 ans, aveugle depuis 4 ans. Je fus si édifié de la foi de cette femme, que je ne craignis pas de demander sa guérison au Vénérable P. de la Colombière. Je lui fis faire une neuvaine. Tous les jours elle devait mettre sur ses yeux l'image du Vénérable et dire: *Vénérable Claude, priez pour moi*; puis un rosaire tous les jours. La Neuvaine n'était pas finie que les yeux étaient rendus à la lumière. Elle est venue avec son mari et sa famille faire dire une messe d'actions de grâces, et m'a offert plus de 60 oeufs et 3 poules, ce qui n'est pas peu pour les néophytes de ce pays.

Le petit hameau de Tchao se compose de 9 familles émigrés du Hou-pé et du Ho-nan. Les bons exemples de la famille ne pouvaient demeurer stériles. La famille Tchen s'est déclarée catéchumène. Elle a 2 familles de ses neveux mariés, qui sont à moitié gagnées. 7 d'entre eux vont venir à l'école de la Sainte-Enfance que j'y fais bâtir. Ce sera là le sanctuaire en germe du Vénérable Père Claude de la Colombière à qui je l'ai promis; j'espère que vous trouverez bien en Europe quelques bonnes âmes qui m'aident à la bâtir.

J'ai retrouvé la famille néophyte du bourg de Chen-Kia-pien, Tchen-tchang-li. Sa femme non baptisée m'a paru très intelligente et bonne. Elle portait dans ses bras une petite créature d'un mois; je lui parlai de la nécessité du baptême pour les enfants, de ses avantages inappréciables, et des dangers des enfants qui meurent sans baptême. Aussitôt elle se lève et me propose de baptiser sa petite. Je lui donnai le nom de Térèse, c'est la 3ème Térèse que je baptise depuis deux jours, en l'honneur de notre Carmel à Zi-Ka-Wei.

Le 15 au soir, ma chambre fut remplie de tous les enfants et jeunes gens du village. J'en distinguai deux, l'un de 23, l'autre de 31 ans, plus instruits que les autres. Je leur présente le catéchisme du P. Soerio, ils le lisent couramment. Étonné, je leur demande leurs études chinoises. 15 ans d'études. Et comment ne continuiez-vous pas? Celui de 31 ans est marié, a 3 enfants, le seul soutien de sa famille, il est pauvre, et arrive du Hou-pé. Je lui propose d'aller dans notre maison de Pi-Kia-Kiao étudier les livres chrétiens et à la Toussaint je l'établis maître d'école à Chen-Kia-pien. Lui-même se déclare catéchumène et veut apprendre les prières. L'autre de 23 ans est un des neveux de Tchen, il n'est pas marié, il consent à aller étudier les prières et les livres à notre école centrale de Ning-Ko-fou. J'avais le cœur bien réjoui.

27 Octobre. J'arrive de Tong-pa, fatigué mais tout content. J'y suis allé par Mé-tchou gros bourg de 2000 familles à 30 lis nord de Kien-ping: un canal va rejoindre le grand canal de Li-iang à Tong-pa. Trois barques de Vou-si font le commerce de Shang-hai à Mé-tchou: nous y avons un correspondant.

La digue de Tong-pa mériterait une description. C'est un immense amas de pierres, large de 60 pieds, formant talus de 45 degrés environ. Du côté de Li-iang l'eau est à 30 pieds en dessous du niveau du canal de Hia-pa à Tong-pa. Quelle inondation pour le Kiang-sou si on venait à ouvrir cette digue. Les eaux des lacs de Kao-tchuen, de Tai-ping-fou, les torrents de Kouang-te-tchéou et de Ning-Ko-fou, le Kiang lui-même dans ses crues, toutes ces eaux se précipiteraient en fleuve rapide dans la belle plaine de I-Hing jusqu'au Ta-hou et ne ferait de ce beau pays qu'une vaste mer.

A mon arrivée à Hia-pa, sur la digue même, un homme se jette à mes pieds : "ta-ta, ta-ta, ié chen-vou!" Ces cris de joie en face de plusieurs centaines de païens qui m'entourent me disent que j'ai là un de ces héroïques chrétiens de Vou-si, qui n'ont pas peur de manifester leur foi. Conduis-moi à ta barque, lui dis-je, et bientôt je me vois entouré de 15 chrétiens qui me font le Ko-téou en face de 5 à 600 païens sur la rive. Quelle cordiale réception, et comme j'étais ému, en pensant à la timidité de nos néophytes du Kien-ping. Je promets à ces braves gens de rester avec eux jusqu'au lendemain. J'entends les confessions, on récite le chapelet et les prières, on soupe gaiement, on cause de tout.

Le lendemain 27, messe, sermon, communion, visite de Chang-pa, bourg magnifique, et bonne réception chez le Correspondant de nos barques chrétiennes. Conclusion : il nous faut là une crèche, une pharmacie, un pied à terre à Hia-pa où les barques chrétiennes stationnent. Nos pêcheurs de Li-iang, I-Hing, Vou-si pourront recevoir les orphelins, et au besoin les transporter jusqu'à Shang-hai, ou bien à Tong-pa qui est le trait d'union

des deux provinces du Kiang-sou et du Ngan-hoei.

Nous avons deux chrétiens de ce pays, l'un baptisé à Kiang-in en 1866, il est sur les barques de Vou-si; l'autre de Sen-Kia-Kiao près de Chang-pa, il a été baptisé en 1863 ou 64 à Shang-hai. Il était domestique de Mr Gicquel, et avait appris le français comme jamais Chinois ne l'a su. Je revenais de Chang-pa à Kien-ping, et me trouvais à mi-chemin sur une colline à peu près déserte. Je laissais aller ma bête, sans m'inquiéter si j'étais en bonne route, lorsque j'aperçois un être humain sortir d'un ravin, habillé en mendiant. J'en fus presque effrayé, mais ô surprise! "Mon Père, vous êtes bien mon Père", me dit-il; j'étais tellement saisi que je ne savais quoi lui répondre. "Enfin, répète-t-il encore, vous êtes bien mon Père". - Mais mon pauvre ami, qui êtes-vous? Chinois ou Français? - "Je suis Auguste, domestique de Mr Gicquel, actuellement à la police française à Tang-King-pang, je suis de Sen-Kia-Kiao à 10 lis d'ici, j'ai encore mes Parents, ma femme est à Tang-King-pang, j'ai été baptisé par le P. d'Argy, depuis 18 ans j'habite Shang-hai". - D'où venez-vous donc? et qui vous a mis dans un si piteux état? - "A Vou-si mon compagnon de voyage pendant mon sommeil m'a flibusté mes habits, mon argent, ma montre, il ne m'a laissé que cette chemise, depuis Vou-si je marche à pied". - Vous tombez bien mal, je suis seul, et je n'ai pas une sapèque sur moi, mais revenez me voir soit à Kien-ping, soit à Pi-Kia-Kiao, en attendant prenez quelque repos dans votre famille. - "Merci, Père, bon voyage". Et nous nous quittâmes les meilleurs amis. Combien je regrettais de ne pouvoir le soulager!

27 Octobre. Dimanche, messe à Kien-ping, auditoire de 10 chrétiens y compris nos gens, c'est magnifique.

je n'en ai pas tous les jours autant. Six Chrétiens sont venus de Ou-Kia-Kien (2 lis sud de la ville) par la pluie, c'était méritoire. Dans ce petit centre il y a 3 familles de néophytes dont presque tous sont baptisés, 2 familles catéchumènes et 12 à 15 familles païennes du Ho-nan.

Après midi départ pour Nan-iang-tsen. Nous nous arrêtons à Suen-tsen près de Fan-Kia-pou pour visiter une bonne famille catéchumène qui possède une jeune chrétienne dont il est bon de faire mention. C'était une des plus grandes élèves de l'école de Lo-tsen (où le P. Hoang a été tué) elle a été amenée à Nan-Kin pour déposer dans le procès. Il paraît qu'elle avait donné dans l'œil à plus d'un, voire même au grand homme Fang-tong-lin.. Actuellement il voudrait l'avoir pour concubine et en offre 300 piastres au père de famille. Celui-ci n'est que le beau Père de la jeune fille, dont il a épousé la mère depuis 15 ans; cependant il l'a élevée et l'aime comme sa propre fille. D'autre part les parents de la jeune Chen du côté paternel sont tous païens; ils réclament la fille de leur parent pour la vendre et gagner quelques piastres. Le 2 Octobre dernier étant à Kien-ping, le beau Père de la jeune chrétienne me dit: "Père, je suis au tribunal du Mandarin, l'oncle de ma fille veut absolument la ravoir pour la vendre, mais moi je ne puis la laisser aux païens". – C'est bien, lui dis-je, n'aie pas peur de perdre quelques piastres pour sauver ta fille. – "Oui, mais on m'en demande 100". – C'est beaucoup pour toi, néanmoins tu es catéchumène, tu veux être chrétien, ne livre pas aux païens ton enfant que tu élèves depuis 15 ans et qui est chrétienne."

En plein tribunal, le Mandarin a loué le père de famille d'être chrétien, l'a encouragé à persévérer, parce que la religion chrétienne est bonne. Après avoir entendu

les 2 parties il a adjugé la jeune Chen à son beau père dont elle prendra désormais le nom Tai, et pour dédommager la famille Chen, il lui paiera 100 piastres. Cette famille nous offrit généreusement l'hospitalité; pendant que j'y étais, un Sien-cheng vint me faire visite, et se déclara catéchumène avec son fils de 17 ans étudiant en médecine.

Enfin nous arrivons à Nan-iang-tsen dans une belle et large vallée où une population de près de 10,000 familles est répandue dans plus de 50 villages. C'est un des plus beaux centres du Kien-Ping. Je cherche notre maison. Un homme de 40 ans se présente: Connaissez-vous Wei-po-tsen? – "C'est moi-même, pauvre pécheur"! Quelle bonne rencontre. C'était l'administrateur de cette chrétienté qui avait d'abord supporté les menaces, les coups et le pillage avec beaucoup de courage, et qui a eu le malheur d'apostasier ensuite! Je trouve notre Kong-sou occupé par 4 familles et 7 bêtes à cornes. Ça n'a guère l'air d'une église, dis-je à Wei-po-tsen.

"Hélas, répond-il, depuis 2 ans, c'est la première fois que nous voyons la face d'un Père, nous étions trop nouveaux chrétiens quand la persécution a éclaté, et nous avons beaucoup souffert. Maintenant il n'y a plus de chrétiens, tous sont apostats". – Ne dis pas ce mot qui perce le cœur du Père, non vous n'êtes pas apostats, seulement abandonnés, ne voyant plus ni Pères, ni catéchistes, vous avez négligé la prière. – "J'espère que le Père nous pardonnera". – Oui, oui, vous êtes tout pardonnés. – Il y avait là 20 à 30 spectateurs, quelques anciens catéchumènes et néophytes. Les autres récemment venus du Hou-pé. Je les encourageai et leur dis de n'avoir pas peur, la persécution est comme un ouragan qui fait du mal, il est vrai, mais qui passe.

Wei-po-tsen, qui est fin, répliqua un mot qui

me fit de la peine, mais qui est vrai. Le Père veut que nous n'ayons pas peur des persécuteurs, mais les Pères Européens ont tous pris la fuite, se sont cachés, le seul P. Hoang est mort au poste, et nous, nous avons souffert, nous avons été pillés. Comment nous, pêcheurs et néophytes, n'aurions-nous pas eu peur?" - Le Père Bies, répondis-je, est resté à son poste à Kouang-te-tcheou, les autres ont fui ou se sont cachés pour éviter de nouvelles calamités. Un missionnaire a été massacré avec plusieurs catéchistes, c'était déjà un assez grand malheur. Allons, c'est bien, n'ayez plus peur: pour moi, ajoutai-je, je n'aurai pas peur, et je resterai comme le Père Hoang à mon poste. Et maintenant occupons-nous de notre logement.

Ce ne sera pas facile. Wei-po-tsen m'invite à manger chez lui. J'accepte pour mes gens, mais moi je désire coucher et manger dans l'ancienne église. Pas de fenêtres ni de portes, le toit est à jour, la pluie tombe partout. Je choisis le coin qui me paraît le meilleur, on m'apporte une botte de paille, et voilà mon lit tout prêt. Quant à table, chaise, etc... rien du tout. Avec ma caisse à chapelle et une pierre à battre le riz, j'improvise une table, on m'apporte la lampe antique chinoise, et je commence mon bréviaire.

Le souper arrive, il était grand temps, je cause, je fais jaser mes gens, et je finis par connaître mes ouailles. Plusieurs ont émigré, les autres sont dans 4 ou 5 villages à 4 lis à la ronde. Le Hong-sou réparé sera commode; nous y avons attenant un beau terrain pour jardin, le tout sur la route de Pi-Kia-Kiao à mi-chemin de Kien-ping. Pour les réparations, il faut un secours de 1000 francs et plus.

Je rentrai le 28 à Pi-Kia-Kiao pour visiter

et surveiller les travaux de construction et de réparation. On vient m'annoncer que 10 familles d'un village à 9 lis d'ici sur le lac se déclarent catéchumènes, elles ont été gagnées par un Hoang, mangeur d'herbe converti depuis 15 jours par un remède que je lui ai donné pour les yeux.

30 Octobre. Quelle charmante excursion! après Vêpres et Complies du B. Alphonse, j'enfourche ma mule, disant force rosaires, et me dirige dans la partie Nord de Lo-tsen. A 6 lis sur la route de Pi-Kia-Kiao, je visite pour la première fois San-li-tsen, que je consacre à St Jacques patron du Catéchiste Jang massacré à Lo-tsen le 13 Juillet 1876. C'est la patrie du Catéchiste. Ce n'est pas sans émotion que j'entre dans sa maison; j'y trouve sa vieille mère toujours triste et les larmes aux yeux: ses 2 frères sont là. Sa femme et ses 2 enfants sont encore à Chouei-tong aidés par la mission. La position de ce village adossé à une colline et entouré de grands arbres est fort belle. J'y trouve 4 familles néophytes, 2 Catéchumènes et 10 familles païennes à moitié gagnées. Voilà donc un centre qui demande son école et son pied à terre.

Voyez comme la Providence est bonne et nous ménage les occasions. J'ai vu une dizaine de malades auxquels j'ai pu distribuer des remèdes. Un petit Alphonse, en l'honneur du Bienheureux, est baptisé. On m'offre un beau terrain, jardin, maison à étage, 3 chambres, plusieurs arpents de terre, le tout pour 100 Carolus; mais hélas! pas le sou! Me revoilà en route pour courir après mes ouailles. A Ta-chan-Kiao, grand village de 70 familles, 5 sont catéchumènes: pendant que du haut de la colline je contemplais le pays, un laboureur me demande: "Etes-vous le Cheng-vou?" Oui, répondis-je. C'était le second fils

de Li-tchang-sin, catéchumène du village. Il nous conduit à la maison de son père, où nous suivent 50 à 60 païens curieux, et une dizaine de catéchumènes qui ne rougissent pas de me faire le Ko-téou.

Le petit-fils de Li-tchang-sin est ondoyé et a nom Alfonso. Le Bienheureux fait sentir sa protection. On me demande si j'ai des remèdes pour la fièvre, les plaies, les enfants. — Oui, j'en ai beaucoup sur moi. — Aussitôt parents de m'apporter leurs enfants malades ; gens boiteux, couverts de plaies, fiévreux à la face jaune et amaigrie arrivent en foule. Deux heures durant, dans 3 maisons de néophytes que je visite, j'ai soigné plus de 50 malades grandes personnes, et j'ai pu ondoyer 17 petits païens souffreteux et chétifs. Le Bienheureux a dû être content, tous ont le nom d'Alphonse. Ce sera le commencement de la Chrétienté qui lui est consacrée.

Je visite un Pen-ti appelé Chen qui vient de se faire une entaille au pied : pendant que je lui mets une emplâtre une cinquantaine de curieux viennent voir le diable d'Europe et son prisme. Là encore 4 enfants malades régénérés. Il y a bonne espérance. Il était 5 heures et demie. Vite, dis-je au Catéchiste, il faut retourner à Lo-tsen par Lo-ché-chan, petit hameau qui compte 2 familles néophytes et catéchumènes. Nous ne fîmes que saluer les gens et voir la belle maison des Chrétiens. Nous y reviendrons. A 6 heures 3/4 un bon souper nous attendait à Lo-tsen. Nous y fîmes honneur après une si bonne journée.

1er Novembre. Grande fête patronale de Lo-tsen consacré à Tous les Saints. Les images Vasseur, les fleurs données par le P. Tournade, une belle couverture d'été, ornaient l'église ; beaux ornements de fête, encens à la messe ; jamais pareille fête n'avait eu lieu à Lo-tsen

depuis la persécution. 15 Chrétiens et 2 Chrétiennes pour auditoire, grand sermon, 12 ont communié, jamais je n'ai eu tant de monde. J'ai retrouvé plusieurs égarés. J'y aurai une école dans un mois ou à la nouvelle année. Un Sien-Cheng apostat est venu me voir, il se propose de rentrer au bercail avec sa famille. La mère du Catéchiste Sang a ondoyé 10 enfants depuis 2 mois, elle m'apporte ce beau cadeau. Donc, bonne journée.

Un apostat, un ancien Tao-che, vient de revenir au bon Dieu: Sa conversion est assez curieuse. Il avait servi de Catéchiste exhortateur au P. Hoang, et eut le malheur de faiblir devant la persécution. Il exerça de nouveau son métier de Tao-che, et vint dans la famille Siao apostate, où il endiabla la petite fille agée de 9 ans. Puis il l'interroge. L'enfant ne put répondre que sur 3 choses. "Le P. Hoang et le Catéchiste Sang sont au Ciel glorieux, ils prient les Chrétiens et les Catéchumènes de Kien-ping de se convertir et de rester fidèles à adorer Dieu, sinon Dieu les châtiera. Le P. Hoang s'est jeté à genoux devant Dieu, suppliant Notre-Seigneur de pardonner à ces pauvres gens. Toi-même, dit-elle, au Tao-che, ne fais plus ce métier, autrement Dieu te reprendra ton fils âgé de 5 ans". Le malheureux Tao-che oublia la menace, mais Dieu le punit immédiatement; son fils est mort il y a 4 jours. Ce pauvre père désolé me disait: "Le bon Dieu m'avait averti, je n'ai pas obéi, mon fils est mort, je veux me convertir sérieusement". Il a fait sa mission et se remet à mon service. Il m'a donné de précieux renseignements sur les Centres de l'Est de Kien-ping que je n'ai pas encore visités.

Ning-Ko-fou, 7 Novembre. Le 2 après la fête des Morts à Lo-tsen, par une pluie battante je revins à Pi-Kia-Kiao. Je devais me rendre à Ning-Ko-fou pour

notre consulte du 5 décembre, mais des pluies continuelles me retiennent. Le 5 une petite éclaircie à l'horizon, vite filons. A 15 lis la pluie recommence, et 4 heures durant par des chemins affreux jusqu'à Wan-Kia-chan. Nous y avons un joli Kong-sou et une école, où les chrétiens brillent par leur absence. La chapelle a été bâtie en juin dernier par le P. Li, j'avais bien l'envie d'ouvrir l'église et d'y dire la messe, mais pas de chapelle, pas de lit pour coucher, pas d'habits pour changer. Il a fallu y renoncer, et partir par la pluie pendant 30 lis jusqu'à Ning-Ko-fou.

J'arrive à 6 heures du soir. Quelle bonne et joyeuse réception! tous les nôtres sont là, arrivés depuis un ou deux jours. On ne vous attendait plus. On jase jusqu'à 10 heures du soir. Le 7 le beau temps revient, le soleil se lève. Aujourd'hui 8 il est radieux, mais l'eau coule à flots dans tout le pays qui est inondé : c'est une crue de 10 à 16 pieds d'eau. Le 9 les PP. Debrix, Pittar et Chen-léang enfourchent leurs bêtes et partent avec leurs catéchistes et leurs bagages. A 2 lis d'ici l'inondation les force à revenir. Le 10, Dimanche, impossible de partir.

Wam-Kia-chan, 12 Novembre. Enfin le 11 à 8 heures et demie du matin nous quittons tous Ning-Ko-fou. Le Père Twdry m'accompagne et à 10 heures nous voici à Chouang-Kiao; bourg magnifique, populeux, et le plus considérable de Suen-tchen-hien. Le P. Le Cornec a voulu s'y établir. Avant d'arriver nous traversons le torrent sur un pont superbe. C'est un des plus beaux que j'ai vus en Chine, à 10 arches, tout en pierres de taille, haut de 30 pieds, large d'autant et long de 200 pieds. Les arches sont soutenues par des arcs-boutants qui brisent l'eau impétueuse du torrent. On dirait qu'il a été fait pour les voitures et les chevaux.

Wam-Kia-chan est un des centres les plus intéres-

sants du district du P. Audrain. Le P. Le Cornec l'an dernier a préparé les terrains pour bâtir, le P. Li qui lui a succédé a construit un joli Kong-sow de 4 chambres, enclos de murs, en avant une maison chinoise pour l'école, le gardien, la cuisine, les écuries. Il ne demande qu'à être un peu arrangé. Le lendemain nous disons nos messes, les premières dans cette église, devant nos 2 Catéchistes et nos 2 conducteurs; les catéchumènes n'arrivent qu'après. Je baptisai un petit Martin après notre déjeuner, puis nous nous séparâmes.

Nous avions un temps magnifique. Prenons le chemin de la montagne, dis-je à mon catéchiste, et en route pour Pi-Kia-Kiao par Ta-wang-tsen. Nous rencontrons 3 villages situés aux flancs de collines charmantes et boisées. Les gens sont très polis, et nous indiquent le chemin. Nous entendons ces mots sortir de la bouche des enfants: "mais c'est un Cheng-vou". J'y repasserai. Après 15 lis de marche, nous arrivons au haut d'une colline, d'où l'on aperçoit le lac Nan-hou et Pi-Kia-Kiao avec ses maisons blanches. Nous y sommes, voilà le lac, voilà notre église, c'est bien la vallée de Tchen-men-tsen. Nos 5 lis sont bientôt franchis, et le premier village qui est devant nous c'est Ta-Wang-tsen.

Le premier homme qui nous aborde est un catéchumène nommé Tcheou. Nous l'interrogeons. Conduis-nous, dis-je, chez Wang-a-gni, néophyte. Il ouvre une cour fermée par de grands murs, et nous avons devant nous une belle maison. Cette demeure serait-elle celle de Wang-a-gni? — Oui et non. Il a loué une partie de la maison de cette veuve indigène qui vient de perdre son mari de 30 ans à peine. Elle a 2 petites filles,

et elle est propriétaire de toutes ces belles maisons et de plus de 1000 arpents de terre. Nous entrons chez Wang-a-gni dont la femme est malade. Voisins et voisines accourent et la jeune veuve aussi avec une de ses petites filles dans ses bras. Cette enfant est malade, dit-elle, les fièvres la dévorent. – Je l'examine, et je la baptise Martine. Puis on écoute les histoires du village. Il est bien grand et bien bâti, dis-je. – Oh Père, avant les rebelles, il y avait 1000 à 1500 hommes sans compter les femmes et les enfants. Maintenant à peine s'il reste 10 indigènes, plus une soixantaine de familles émigrées. On me propose une belle maison de 8 chambres, avec jardin et clôture, sur les bords du torrent. Nous avons là 5 familles néophytes et 5 catéchumènes. Il nous faut un pied à terre et une école. La jeune veuve recevra volontiers une chrétienne veuve ou vierge pour enseigner ses enfants.

J'arrive à Tchen-men-tsen vers midi. Les enfants sont gais et contents de nous revoir; les grandes personnes devant leurs maisons ont le sourire et un bonjour pour le missionnaire. J'ondoie le fils du maître d'école, nouveau-né de 8 jours, c'est le 3e Martin de la journée.

A Se-Kiao le lac débordé couvre la route, attention! à Hong-miao nous passons le lac et nous ne sommes plus qu'à 5 lis de Pi-Kia-Kiao que nous apercevons coquettement étagé sur la colline, et notre église qui domine tout. La croix vient d'y être placée. O Crux, ave! Nous ne sommes plus qu'à 1 lis, la rivière gonflée, vrai torrent, nous sépare seule de notre maison. Mais celui-ci a enlevé les pierres du pont. Nous avançons dans le chemin rempli d'eau, mon catéchiste passe; ma mule hésite, elle craint de glisser sur ce marbre large d'un pied. Je la force à sauter, elle obéit, glisse, chan-

celle, je tombe à l'eau, dans cet endroit sans fond. Je tenais les rênes de ma bête, je l'entraîne dans ma chûte, elle tombe sur ma pauvre personne qu'elle abasourdit, et me fait boire 3 fameux coups de thé. Mes habits doublés de coton deviennent si lourds qu'il m'est impossible de nager. Je disparais sous l'eau, buvant tant et tant que c'en est fait: encore quelques secondes, je suis noyé, je n'ai plus de forces. J'entrevois mon catéchiste et mon conducteur qui me tendent les bras au dessus de l'abîme, je fais un dernier effort. Mon catéchiste me saisit par les doigts et me ramène à bord, où je tombe comme un homme mort.

Je vomis une grande quantité d'eau, cela me soulage; alors grelottant, appuyé sur mes hommes, je me traine comme je puis jusqu'à la maison. Quel fameux cierge je dois à Saint Stanislas! J'avais les reins brisés. On me déshabille, je me mets au lit, en disant: préparez un bon verre de vin chaud sucré. Je puis alors me reposer un peu et dire mon bréviaire, puis soigner mes nouvelles blessures à la cheville du pied gauche. Ce sont mes premières Vêpres de St. Stanislas.

Le lendemain je remercie à la Messe mon bon petit Saint, je baptise un petit Stanislas moribond. Belle fête, j'avais un auditoire de 27 Chrétiens sans les catéchumènes, 19 communions. Tous nos Pères étaient réunis à Tsen-Wang-tsen au pèlerinage bâti par le P. Li, je devais y aller; mais la volonté du bon Dieu s'est déclarée.

17 Novembre, fête du Patronage de notre bonne Mère, je baptise une petite Marie, ma 70ème.

18 Novembre. Je fais une sortie dans le bourg. Le jeune Lin, mon ami du Fo-Kien vient de se marier: il a dépensé 1000 francs pour acheter une femme du

Hou-pé. C'est bien, mais c'est un peu cher. Mon catéchiste de Tchen-men-tsen arrive, il a baptisé 4 petits malades, ce sont ses débuts, il en est ravi et moi aussi. Je reçois une lettre d'un bachelier de Ta-chan-Kiao que j'ai guéri avec quelques graines de santé. La lettre est celle d'un homme gagné; il m'offre ses services.

J'ai encore eu la visite d'un charmant jeune homme de 18 ans: il est du Hou-pé, émigré dans le Hou-tcheou-fou (Tché-Kiang). Il a vu un catéchisme dans la main d'un de nos chrétiens émigré lui-même, et l'a appris. Il m'aborda en souriant et en récitant le catéchisme. J'ai su par lui qu'il y avait un assez bon nombre de chrétiens dans cette partie du Tché-Kiang, et que plusieurs païens désirent entrer dans la religion. Je vais tâcher de le faire étudier à Pi-Kia-Kiao où il a des parents, dans notre école qui s'ouvrira le 1er Décembre. C'est la quatrième école que je commence, je n'en avais pas une seule: je veux en avoir 12 l'année prochaine.

24 Novembre. Ma main tremble en vous écrivant de mon lit, la douleur aiguë et continuelle de la plaie à la cheville ne me laisse pas un moment de repos, par conséquent plus de sommeil ni jour ni nuit depuis le 18. Nous préparons l'ouverture de ma cathédrale de Pi-Kia-Kiao dédiée à St François-Xavier. Je ne sais comment je ferai, car il m'est impossible de faire un pas. J'ai voulu aller à ma porte pour l'ouvrir, j'ai dû y aller sur les genoux et les 2 mains, à quatre pattes.

Notre fête de l'ouverture de l'église s'annonce et s'accentue. Visites nombreuses de païens venus de tous côtés 2, 3, 400 par jour. J'ai reçu la visite de 2 chefs de familles catéchumènes de Chan-tang-pou:

c'est la première fois qu'ils ont osé faire cette démarche. Nos 4 néophytes et 30 catéchumènes de Kong-tang-tsen sont restés fidèles et continuent à prier, ils n'ont pas vu le Père depuis 2 ans. A Nang-yang-tsen, où je fais réparer les toits avec la belle aumône du P. della Corte, on m'annonce le retour de 5 familles : 20 néophytes sont déjà accourus pour se préparer à la fête. Ça met la joie au cœur. Mais d'autre part je suis devenu une vraie sensitive agacée et agaçante. Pensez-donc, depuis 11 jours j'ai dormi 4 heures. C'est le vilain côté de l'accident.

1er Décembre. 30 chrétiens et catéchumènes à ma messe avec 100 à 150 païens : cette fois en présence d'un pareil auditoire, j'ai pris le ton solennel. Ces braves païens étaient ébahis, ils n'ont pas soufflé mot pendant l'instruction et la messe.

Deux chefs de famille de Hou-tsen, à 5 lis de Pi-Kia-Kiao, viennent se déclarer catéchumènes. Le bachelier Tcheou arrive pour commencer l'école, il enseignera d'abord les prières qu'il se dispose à apprendre lui-même. Le P. Twdry arrive à 1 heure et demie il est tout stupéfait du concours des païens, et des riches décorations de l'église. "Mais c'est joli, dit-il, presque comme à Shang-hai!" Nous avons une bonne conversation et le 2 Décembre je jouis d'une bonne nuit : j'ai dormi 6 heures ; le pied va un peu mieux.

Le soir le P. John Twdry bénit solennellement le Chemin de Croix, puis nous le faisons. Plus de 300 païens étaient présents. Après le Chemin de croix, exhortations aux païens et aux chrétiens. Je prépare ces derniers à la confession. Il y en avait de 40, 50, 60 et 70 lis. Jamais je n'avais vu les femmes en aussi grand nombre : elles étaient 12 : les hommes étaient 70

environ, y compris les catéchumènes. Près de 2000 païens pendant ces 3 jours.

Le 3 le P. Twory a eu tous les honneurs : messe solennelle, sermon, salut du S. Sacrement ; l'église était trop petite pour contenir la foule. Après le salut j'ai interrogé nos néophytes sur les principales vérités du salut, leur demandant de manifester leur foi devant cette foule de païens comme réparation des faiblesses et des lâchetés passées. Ils ont récité le Credo, puis 6 Pater et 6 Ave pour le repos des âmes de leurs 3 Missionnaires défunts : les PP. Hoang, Le Cornec et Audrain, puis nous avons prié pour nos bienfaiteurs d'Europe et de Chine qui nous ont aidé à bâtir et à orner cette nouvelle église.

7 Décembre. Je suis en barque, mon pied ne se guérissait pas et je n'avais aucun espoir de guérison dans ce pays. Aussi le P. Seckinger ayant su mon état, m'a conseillé de partir pour Shang-hai, afin de me remettre entre les mains du docteur Rathouis. J'avais tout de même le cœur un peu gros. Nous avons d'ici une vue splendide sur le pays que je quitte. Nous avons rencontré plus de 30 barques chargées chacune de 20 à 50 émigrés du Hou-pé et du Ho-nan. L'émigration est loin de finir : ils se rendent à Pi-Kia-Kiao et à Kien-ping.

Le 4 Décembre j'avais commencé mon école interne de catéchumènes pour 3 élèves, le lendemain et le surlendemain en arrivaient 2 autres. Un orphelin de 15 ans déjà fumeur d'opium se corrige et vient apprendre les prières ; j'ouvre l'école externe, 30 élèves sont inscrits pour la première lune.

Nous nous arrêtons à 15 lis de Sin-hao-tchouang, précaution nécessaire contre les brigandages

qui commencent jusqu'à la nouvelle année : près de nous sont 10 barques d'émigrés du Hou-pé, environ 200 personnes. Les douleurs sont moins vives, j'ai pu dormir 3 ou 4 heures.

Le 8 Décembre, messe en barque ; coucher à Hoang-tse, et le 9 je monte sur le steamer Kiang-tien de la Compagnie chinoise.



Indes. — Extraits de 2 lettres de Mgr Goethals à ses Sœurs.

Bombay, 28 Octobre 1878.

Mes chères Sœurs.

La paix de Jésus.

. . . . Mon télégramme de mardi 22 vous aura appris notre heureuse arrivée ce jour là sur le sol Indien. Nous ne devions débarquer à Bombay que le jeudi 24, mais notre excellent steamer marchait si bien, faisant habituellement plus de quatre lieues à l'heure, que tous les passagers s'attendaient à arriver dès le lundi à midi. Malheureusement le Dimanche après midi un tuyau se

rompit dans la machine ; par suite de quoi notre bateau demeura immobile pendant 12 mortelles heures. Je crois que durant tout ce temps nous n'avançâmes pas de douze mètres, car il y avait absence complète de brise et conséquemment impossibilité de faire usage de nos voiles. Enfin, le lendemain lundi, notre machine à laquelle on n'avait cessé de travailler commença à souffler, vers 3 heures du matin le vaisseau se ~~mit~~ mit en mouvement et ne s'arrêta plus jusqu'à ce que nous entrâmes le mardi 22 à 9 heures du matin dans le port de Bombay. Je vous avais quitté dernièrement à Aden, d'où ma dernière lettre vous a été envoyée. Nous arrivâmes là vers minuit et n'y restâmes que 4 heures environ, assez de temps pour débarquer quelques passagers et une partie de la malle aux lettres.

Nous n'eûmes donc pas l'occasion de voir les fameux plongeurs d'Aden qui, à l'arrivée des bateaux d'Europe, arrivent en foule dans leurs petits bateaux et qui, à un moment donné, disparaissent tous sous les eaux pour aller chercher au fond de la mer la plus mince pièce de monnaie jetée par un des passagers curieux de ce spectacle. Nous n'avons, paraît-il, rien perdu à voir Aden pendant la nuit éclairée pourtant par un splendide clair de lune. La ville ne présente rien d'intéressant. C'est un immense rocher s'avançant dans la mer. Au pied de ce rocher s'étend la ville ; à son sommet, se trouve le fort occupé par les Anglais. D'ailleurs stérilité complète partout. Vous ne voyez ni arbres, ni gazon à Aden. Il y pleut, dit-on, une fois tous les deux ou trois ans.

Depuis Aden jusqu'à Bombay, nous continuâmes à jouir d'un temps splendide, mais, à part l'accident de Dimanche, plus rien ne vint rompre la monotonie de la route. Pendant le jour quelques voiles à l'horizon, plus

près de nous, dans la mer, quelque tortue monstre, et quantité de poissons volants qu'à distance on prendrait pour des hirondelles sortant de l'eau et y rentrant, replongeant après avoir parcouru une assez grande distance d'un vol très rapide. La nuit nous avions le spectacle très intéressant des poulpes phosphorescents. Lorsqu'on considère le ciel étoilé au dessus de sa tête, et que peu après on regarde ces millions de Zoophytes lumineux, au milieu des flots, on dirait que tous les astres du firmament viennent se refléter sur la surface mobile de l'Océan. C'est vraiment joli. Ce qui était plus consolant pour le cœur, c'est que grâce au calme de la mer, nous avons eu le grand bonheur de pouvoir dire tous les jours la Sainte Messe dans notre cabine.

Enfin, donc, nous voici à Bombay. L'entrée du port est on ne peut plus pittoresque. La ville est composée d'un groupe de petits îlots tous reliés entre eux. La grande île de Salsette toute environnée de palmiers et de bananiers est à notre gauche. J'étais d'abord un peu désappointé en voyant s'élever au dessus d'une partie de la ville un certain nombre de hautes cheminées; allais-je me trouver à Manchester ou à Shiffaild sur le bord du golfe Arabique.... L'illusion fut de courte durée; à peine débarqué, à peine entré dans le quartier des natifs, je me convainquis bientôt que Bombay est une ville Hindoue par excellence. C'est à se croire au milieu d'un rêve. Impossible de se faire une idée de ce qu'on a sous les yeux. Plus impossible encore d'en donner, par une description, une idée tant soit peu adéquate. C'est un composé de foire et de Carnaval, de sérieux et de grotesque, de luxe et de misère, d'activité et de paresse, de religieux et de profane, le tout entremêlé de cris, de cha-

leur et de mauvaise odeur. Les maisons (dans le quartier des natifs s'entend), sont une simple juxtaposition et superposition de portes, de fenêtres, de vérandas, en un mot, de courants d'air, tenant ensemble, Dieu sait comment, mais tenant pourtant! Aussi, n'y a-t-il pas de limites bien définies entre l'intérieur et l'extérieur, du moins les Hindous semble les ignorer complètement, car ils passent tout aussi souvent la nuit étendus dans la rue devant leurs maisons qu'à l'intérieur de leurs demeures. Les oiseaux eux-mêmes ne font aucune distinction entre votre chambre et le jardin d'à côté. Ils entrent dans vos appartements, traversent vos corridors, avec un sans gêne qui ne peut s'expliquer que par la plus totale ignorance. Aussi n'est-il pas rare de voir les moineaux, les corbeaux et les milans entrer chez vous avec une naïveté charmante, venir becqueter les miettes sur votre table, et finir par se percher sur votre chaise ou sur votre épaule, comme sur une vulgaire branche d'arbre. J'ai vu cela de mes propres yeux, mes chères sœurs, je l'ai vu: c'est à se croire en plein paradis terrestre, moins peut-être la chaleur! Il y a pourtant à Bombay quelques beaux édifices bâtis par les Anglais, dans un style demi-Européen et demi-Oriental; il y a aussi de forts belles promenades parfaitement plantées.

Vous pourriez difficilement, vous autres gens du Nord, vous faire une idée de la chaleur qu'il fait ici. On transpire, rien que pour transpirer! Mais on a du bonheur à transpirer toutes ses gouttes, (comme on dit à Namur), pour le bon Dieu! Après tout, cela ne tue pas, la preuve en est, que nonobstant la chaleur, je me porte parfaitement bien.

Me voici l'hôte de Monseigneur Meurin (Jésuite) qui se met en quatre pour me faire plaisir et pour me

faire voir toutes les institutions de son Vicariat. Cela m'est fort utile et agréable.

Calcutta, 15 Novembre 1878.

Me voici enfin à Calcutta. J'ai quitté Bombay en compagnie du F. Goubert, le mercredi, 30 octobre, à 5 heures du soir. Nous avions à parcourir 1400 milles, soit 366 lieues en chemin de fer: ce qui est en soi une perspective assez peu amusante. Heureusement que dans ces trains exprès, chaque voyageur en 1ère classe a un lit à sa disposition, ce qui lui permet de dormir passablement bien pendant la nuit. Nous avons donc roulé toute cette première nuit. Nous roulâmes de même tout le lendemain, et j'avais le projet de rouler encore toute la nuit suivante, pour ne nous arrêter que le surlendemain matin à Allahabad, où je voulais célébrer la fête de la Toussaint.

Mais dans l'après-midi, à une station intermédiaire, un Monsieur entre dans mon compartiment. Nous fîmes bien vite connaissance, à propos de pluie et de beau temps. Quand il eut appris mes projets, il me dit qu'il était tout-à-fait impossible pour moi d'aller à Allahabad, que je serais épuisé de fatigue et que je n'avais pas autre chose à faire qu'à m'arrêter ce soir-là même à Jubbulpore, à accepter la bonne hospitalité qu'il m'offrait, et à passer la fête de la Toussaint dans sa famille. Il fit tant et si bien qu'il finit par me persuader; et immédiatement, il expédia un télégramme à sa femme, pour annoncer notre arrivée. Il était 10 heures du soir quand nous descendîmes du train à Jubbulpore. La voiture de Mr. Borel et une

foule de domestiques nous attendaient à la station et quelques minutes après nous arrivions chez lui, où sa femme, originaire de Calcutta, nous reçut très cordialement. Mr Borel est Anglais et occupe un poste important dans l'administration des chemins de fer. Il est bon catholique.

Jubbulpore est une station militaire... Les Pères de St François de Sales dirigent cette mission qui appartient au Vicariat de Vizigapatam. –

Le jour de la Toussaint, je dis la Sainte Messe dans l'église de ces bons Pères, puis je visitai leur école et le couvent des Sœurs. A 10 heures et demie du soir, après avoir pris congé de mes hôtes, je repris le train que je ne quittai plus jusqu'au surlendemain à 6 heures et demie du matin, moment de mon arrivée à Sérampore.

Je devais demeurer dans cet endroit jusqu'au lendemain, lundi à 3 heures et demie, heure fixée pour mon entrée à Calcutta. J'ai oublié de vous dire que dans la nuit du Samedi au Dimanche, vers 10 heures et demie, je fus subitement réveillé par l'arrivée d'un Père, venant m'annoncer, qu'à cet endroit, j'entrais dans la première station de mon Vicariat... j'étais encore à plus de 80 lieues de Calcutta! Je passai donc la journée du Dimanche et une partie du Lundi à Sérampore, où nous avons une maison et une assez grande église.

Sérampore était autrefois une colonie Danoise et une ville assez importante. Les Anglais ont laissé tomber beaucoup de maisons en ruines. C'est une localité assez humide et partant pas très saine: mais de la terrasse de notre maison on a une vue magnifique sur l'Hogly. Le paysage éclairé par un soleil Indien est vraiment enchanteur.

Le Lundi à 4 heures, j'arrivai à Calcutta; nos

Pères et un bon nombre de Catholiques m'attendaient à la Station. Je fus conduit en voiture jusqu'à ma Cathédrale où se trouvait une foule considérable. Je m'habillai sous le péristyle, et j'entrai processionnellement dans le chœur. Après le chant du Te Deum, et le baisement de l'anneau par le clergé etc. je fis une courte allocution au peuple. Après quoi je donnai la bénédiction épiscopale. De l'église je fus conduit à mon palais, où je trouvai rassemblés dans la grande salle quelques-uns de nos principaux catholiques. Nouvelle adresse.... Réponse..... Puis je vis tous nos Pères heureux de me revoir. Ainsi finit ma première journée à Calcutta.

Depuis mon arrivée, je n'ai fait que courir pour visiter le Collège, les Couvents, les églises et les institutions charitables de la ville. Cela me prend beaucoup de temps parce que les distances sont énormes. Quand je serai un peu plus établi chez moi, je vous donnerai la description de mon Palais et du personnel qui s'agite autour de moi.

Je vous bénis du meilleur de mon cœur.

Votre frère

✝ Paul.

Hongrie. — Collége de Colocza, S.J. — Lettre des Congréganistes de la Sainte Vierge aux membres de la Congrégation de la Rue de Sèvres.

En vous remerciant, frères bien-aimés, de votre lettre de l'année dernière, nous devons vous demander pardon d'avoir tardé si longtemps à vous répondre. Nous nous empressons aujourd'hui de payer notre dette, et nous vous offrons en même temps tous nos souhaits pour la nouvelle année.

Vous apprendrez par la présente et vous partagerez avec nous, bien chers frères, la joie que nous avons goûtée il y a 2 mois. Mgr Jacobini que depuis longtemps notre Congrégation est heureuse d'avoir pour protecteur, a daigné visiter notre ville. Son Excellence arriva à Colocza le 12 Octobre à 8 heures du soir, par le Danube. Au débarcadère se trouvaient le prévôt du Chapitre, le juge de la noblesse et d'autres personnages venus pour saluer l'hôte illustre qui nous honorait de sa présence.

Aussitôt que le Nonce fût monté dans la voiture à 4 chevaux qui l'attendait, des fusées donnèrent le signal convenu, les canons tonnèrent, les cloches furent mises en branle et pendant une heure entière firent retentir leurs joyeuses volées. Une cavalcade de 50 nobles conduits par leur grand juge, accourt au-devant du Nonce, la jeunesse des écoles s'avance en longues files et partout retentissent de joyeuses acclamations et de vigoureux *Vivat*.

Je ne dirai rien des réceptions officielles, des adresses, discours, réponses, car je n'en finirais pas; je

viens de suite à la fête célébrée dans notre Collège. Le 13 Octobre, à 6 heures du soir, Son Excellence le Nonce, accompagnée de Mgr l'Archevêque et d'un grand nombre d'invités, honorait de sa présence auguste, une séance académique donnée par les membres de notre Congrégation. La prose et les vers furent mis à contribution pour chanter, féliciter, exalter le représentant du Saint-Père, pour souhaiter l'heureux succès de ses travaux et renouveler en sa présence les témoignages de l'antique dévoûment de la Hongrie pour le Saint Siège. Mgr Jacobini se montra très content de tout ce qu'il entendit : mais il manifesta surtout une grande joie quand parurent sur la scène 17 élèves armés de boucliers : sur chaque bouclier était peinte une grande lettre, et les différentes évolutions de ceux qui les portaient représentèrent 12 anagrammes tirés de ces 3 mots latins : *Leo Decimus tertius*. Ces 12 anagrammes formaient un dialogue entre les enfants du Pontife qui commencèrent par 9 acclamations, et le Pontife lui-même qui fit trois réponses. Voici ces 12 anagrammes dans leur ordre d'évolution :

Acclamations au S. Pontife.

1. *Sidus ortum, i, electe!*
2. *Mitteris e sudo, luce!*
3. *I rite, Sol! Deus tecum!*
4. *Victores is deletum!*
5. *Vim dele, stes victor!*
6. *I, et tuis reduc solem!*
7. *Sedi restitue locum!*
8. *O dulcis, tuere mites!*
9. *Iter tuis, des cælum!*

Réponses.

1. *Electi! Sto Dei murus!*
2. *Testis veri, lucem do!*
3. *Tute, dulcis ero meis!*

Ces anagrammes sont l'œuvre heureuse de notre Père Recteur. Le tribun des Porte-boucliers interprétait après chaque évolution, les acclamations des Fils. Les réponses du Père furent seulement mises sous les yeux des spectateurs. Cette exhibition remplit le Nonce d'une joie dont il s'empressait de donner des témoignages à tous ceux qui l'entouraient. Quand il prit la parole, son discours plein de feu et d'énergie, enflamma tous les auditeurs et les anima comme d'un souffle divin.

Quelques jours après, Son Excellence revint visiter le Collège dans tous ses détails; puis il célébra la Ste Messe dans notre église et nous donna sa bénédiction.

Quant à notre séance, il demanda qu'elle fût imprimée, et de Colocza même il en expédia à Rome un grand nombre d'exemplaires. Pour nous, nous garderons longtemps le souvenir des 5 jours passés dans notre ville par l'envoyé du Vicaire de Jésus-Christ.

Telles sont, nos bien-aimés frères, les nouvelles que nous voulions vous communiquer pour entretenir les relations de Charité de nos deux Congrégations et les rendre perpétuelles autant qu'il est en nous. Nous attendons une lettre de vous avec impatience et nous nous recommandons tous à vos ferventes prières.

Les Membres de la Congrégation de la Sainte Vierge du Collège de Colocza.

Nous extrayons d'une lettre du R. P. Recteur de Colocza quelques explications intéressantes relativement à la mise en scène des 12 anagrammes dont il est parlé plus haut.

.... Chaque bouclier, long de 0m,50, est peint en jaune qui est la couleur pontificale sur laquelle ressort

une grande lettre peinte en rouge. Les 17 porte-boucliers s'avancent sur la scène au son de la musique, et précédés d'un officier portant le drapeau pontifical, et d'un tribun qui commande la cohorte. Ils se rangent tout d'abord sur une ligne droite partagée en 3 sections, de telle sorte que les spectateurs puissent lire sur les boucliers l'inscription Leo Decimus tertius. Le tribun saluant de l'épée les Assistants, se place derrière sa cohorte et prononce à haute voix l'inscription représentée, puis il pousse un vigoureux Vivat que ses soldats répètent 3 fois. Cela fait, le tribun commande: Premier changement de front, demi tour à gauche, marche! Et au son de la musique la cohorte se met en marche de manière à ce que chaque porte-bouclier puisse venir prendre la place qu'il doit occuper pour le premier anagramme. Lorsque tous sont rangés, le tribun salue de nouveau l'assistance, prononce à haute voix la formule de l'anagramme et en donne le commentaire. Puis il remet son monde en marche pour le second changement de front, et ainsi de suite.

Or, il est très facile aux porte-boucliers de trouver exactement la place qu'ils doivent occuper à chaque évolution grâce à l'industrie suivante. On trace sur le plancher de la scène une ligne droite où sont inscrits les Numéros d'ordre 1, 2, 3, 4, ... jusqu'à 17 puisqu'il y a 17 boucliers. Puis chaque soldat a une feuille collée sur la face intérieure de son arme: cette feuille porte la lettre du bouclier et le nº que le soldat doit occuper à chaque évolution; par exemple: celui qui porte le bouclier marqué L et qui occupe le nº 1 dans l'inscription Leo Decimus tertius, au premier changement de front consulte sa feuille et voit que pour le 1er anagramme Sidus ortum, i, electe! il

doit occuper le nº 13 ; que pour le second anagramme Mitteris e sudo, luce ! il doit occuper le nº 14, et ainsi de suite. Avec un peu d'exercice, les élèves exécutent parfaitement ces divers mouvements.

Pologne. — Extraits d'une lettre du P. Baudiss, Maître des Novices à Starawiez, aux Théologiens de Laval.

Starawiez, 11 Janvier 1879.

Mes bien chers Frères en J. C.

P. C.

. . . . La Charité qui nous unit dans la Compagnie m'engage à vous faire le récit de nos travaux. Je suis sûr que vous entendrez avec plaisir ce que Dieu opère dans ces régions par le ministère de nos Pères. Je veux vous parler des grandes Missions qui ont eu lieu l'an dernier ; d'autres ont produit beaucoup de fruits, mais je les omettrai parce qu'elles n'offrent rien de spécial. Je commencerai par la Mission de Tarazz, bourg du diocèse de Léopold, ensuite je raconterai celle de Izdebna dans les montagnes de la Silésie. Pour la première surtout nous avons mille actions de grâces à rendre à Dieu qui a fait de si grandes choses par l'entremise des Nôtres.

Il y a là une paroisse de 12000 âmes

à laquelle se rattachent 34 villages. Bien que les rits grec et latin s'y trouvent mêlés, les Nôtres n'ont trouvé de la part des prêtres grecs-unis aucune difficulté, mais au contraire une aide efficace. Ils ont tous accueilli les Nôtres dans leurs églises avec bienveillance, proclamé au peuple avec solennité le jour où le Missionnaire devait paraître, et parlé des Pères dans les meilleurs termes.

De leur propre mouvement ils amenèrent leurs gens à la Mission et après avoir assisté à tous les sermons se confessèrent aux Missionnaires. Avant d'ouvrir la Mission, on prépara les fidèles pendant 10 jours consécutifs, depuis la vigile de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte. Dans cet intervalle 4 Missionnaires parcoururent les hameaux environnants et enseignèrent avec soin au peuple les rudiments de la foi; enfin la veille de la Pentecôte une convocation solennelle se fit à l'église, capable de recevoir 6 mille personnes; elle fut cependant insuffisante à cause de l'affluence de la multitude. Nombre de processions des deux rites conduites par leurs pasteurs ajoutèrent encore à la solennité. Un Père de Tarnopol nous amena une troupe de 5000 pèlerins environ.

C'est le jour même de la Pentecôte que commença la Mission avec les sermons, les messes, les bénédictions et autres exercices pieux de la fête. La multitude qui était au début de 10,000 personnes monta à la fin jusqu'à 30,000. Les confessions se firent avec grands fruits. Beaucoup de fidèles qui depuis bien des années s'étaient négligés se réconcilièrent avec Dieu. On fit 2 Communions générales, l'une pour les adultes et l'autre pour les enfants qui étaient au nombre de mille, et que les Pères avaient préalablement préparés avec soin. Des prières publiques et une procession semblable à

celle de la Fête-Dieu terminèrent la journée. On lut les Evangiles dans les deux églises du rit grec. Enfin au départ des Pères beaucoup de personnes de la ville et de la Campagne vinrent en pleurant remercier les Pères de leurs bienfaits et de leur dévoûment.

La célèbre mission de Izdebna dans les montagnes de la Silésie a suivi celle de Tbarazz. C'est une chose étonnante que l'impatience avec laquelle ces montagnards attendaient nos Pères et la réception enthousiaste qu'ils leur firent. Quand les Nôtres arrivèrent à Jablow-Kovie, éloignée de quelques milles de Izdebna, ils virent venir à leur rencontre pour les saluer deux députations, l'une conduite par un prêtre et le Préfet de la ville, l'autre composée des Montagnards d'Izdebna; l'allégresse devint universelle et presque tous les habitants sortant de leurs maisons criaient au travers des villages: bonjour, Pères, bonjour! Des vieillards même se prirent à pleurer de joie comme des enfants. Nos bons montagnards amenèrent 5 grands chars pour les Missionnaires et chacun d'eux revendiquait pour lui au moins un Missionnaire qu'il pût conduire à destination. Les Pères arrivèrent ainsi l'après-midi en présence d'Izdebna; là le Curé revêtu des ornements sacerdotaux parut avec ses paroissiens et conduisit ainsi triomphalement les Missionnaires à son église.

En tête de la procession marchait la Croix suivie de trois groupes d'enfants avec leurs bannières, puis venaient des hommes; ensuite disposées sur deux rangs 24 jeunes filles vêtues de blanc. Les Missionnaires les suivaient avec 2000 montagnards. Le P. Baczinski supérieur descendit de chariot avec les autres Pères et dans un discours enflammé qu'il adressa au peuple rendit à Dieu d'abondantes actions de grâces. La pro-

cession prit ensuite directement le chemin de l'église au chant des Cantiques. Là, selon l'usage, on donna la bénédiction du Saint Sacrement. Les Pères fatigués du voyage se reposèrent chez Mr le Curé qui leur avait préparé une habitation commode; et le jour suivant, à la joie universelle, commencèrent les travaux de la Mission. Grande fut l'édification des Pères quand le Curé, après le chant des vêpres, présenta l'étole aux Missionnaires en leur disant: " *Mes Pères, il est excellent, le troupeau que j'ai à paître dans ces montagnes; la foi de mes ouailles est solide comme leurs rochers, cependant le loup leur dresse de loin des embûches, je l'ai vu, mais ce n'est pas moi qui l'introduirai dans le bercail. Apprenez-nous, mon R. P. Supérieur, et vous R.R. PP. Missionnaires, à bien supporter notre pauvreté; enseignez-nous la vertu, etc.....*

Ce fut donc avec l'ardeur accoutumée que nos Pères mirent la main à l'œuvre. Les sermons, le Saint Sacrifice et les autres exercices en usage eurent lieu chaque jour. L'église était magnifiquement ornée de guirlandes et de fleurs

On dressa en avant de l'église un autel pour la célébration du Saint Sacrifice. Dès le début de la Mission il y eut environ 3000 personnes: les Hongrois qui habitent aux frontières de ce pays y accoururent au nombre d'un millier. Ils étaient conduits à la Mission par leurs propres Curés qui voulaient participer à ce bienfait. Le nombre des personnes présentes monta rapidement de 5 à 6 mille; à la fin on l'évaluait à 30,000. C'est d'autant plus remarquable qu'il plut souvent pendant la Mission, ce qui était une grave incommodité pour des auditeurs obligés de rester en plein air; les fidèles cependant tinrent intrépidement jusqu'au bout, décidés à

braver la pluie matérielle pour abreuver leurs âmes de la pluie spirituelle de la grâce.

L'affluence au tribunal de la pénitence fut immense; comme les Prêtres qui avaient entendu les confessions bien avant dans la soirée voulaient se retirer, ces braves gens se jetèrent aux pieds des missionnaires et les supplièrent avec larmes et sanglots de ne pas les abandonner si vite, c'est pourquoi les Nôtres ne pouvant résister aux prières ardentes de la multitude, après avoir fini la Mission, continuèrent encore pendant 5 jours à entendre les confessions.

5 mille personnes prirent part au banquet eucharistique. Un Chemin de Croix solennellement érigé devait terminer ces belles fêtes. Il y avait bien depuis longtemps déjà un Chemin de Croix, mais le peuple voulut laisser un souvenir éternel des grâces de la Mission et acheta 14 belles images représentant l'Histoire de la Passion. La souscription qui servit à les payer montait à plus de 1000 francs. On assigna donc un jour où le P. Supérieur après avoir béni ces nouvelles stations les exposa solennellement à la vénération publique.

Deux faits remarquables mettent encore en lumière les bonnes dispositions de ces Montagnards. Le premier est que tous les jours ils mirent 4 chariots à la disposition des Pères. Ces braves gens priaient instamment les Pères de vouloir bien au moins une fois les visiter dans leurs chaumières, ainsi que les Hongrois du voisinage; les Pères malgré leurs immenses fatigues ne purent résister à leurs désirs et firent une visite à ces pieux Montagnards. Ils trouvèrent partout une réception enthousiaste et furent obligés d'asperger et de bénir les maisons, les familles, les troupeaux et les travaux. Un autre jour ils visitèrent également les Hongrois du diocèse voisin: Ceux-ci montrèrent la même allégresse

et exprimèrent le désir de voir donner une Mission dans leurs contrées.

L'autre fait non moins mémorable est que ces Montagnards, bien que fort pauvres, se cotisèrent pour subvenir aux dépenses des Missionnaires. Avant la Mission ils remirent à cet effet au Curé une somme de plus de 3,000 francs. Il arriva que plus d'un indigent apporta 15 francs à son Curé. Pendant la Mission ils envoyèrent quelques uns d'entre eux pour demander aux Pères s'ils n'auraient pas besoin de plus d'argent. Le P. Supérieur répondit: "vous nous avez tout donné abondamment: maintenant il ne reste plus rien à faire qu'à venir entendre avec diligence la parole sacrée et à prier ardemment pour l'heureuse réussite de notre sainte entreprise." — Mais non satisfaits ils réitérèrent leurs questions à la fin de la Mission. A quoi les Pères dirent: "Nous n'avons absolument besoin de rien; vous nous avez donné avec surabondance."

Au moment des derniers adieux, leurs sanglots redoublés auraient ému les cœurs les plus durs. Ils accompagnèrent les Missionnaires en versant des larmes pendant une lieue et demie; puis se disposant en groupes ils fléchissaient subitement le genou pour recevoir la bénédiction du prêtre. Ils avaient préparés 5 chariots, et heureux celui qui pouvait conduire un Missionnaire ou un objet lui appartenant. Ils s'arrangèrent si bien que la plupart trouvèrent moyen de prouver leur zèle pour les Missionnaires: tous les aimaient et par suite brûlaient du désir de leur donner un témoignage d'affection.

Telles sont, mes bien chers frères, les œuvres que le Seigneur daigne opérer par ses indignes

serviteurs.

Daignez nous recommander tous à la miséricorde de Dieu et à la protection de la Bienheureuse Vierge Marie

Votre frère et serviteur en N. S.

A. Baudiss. s. j.

France - Angers. - Association de Notre-Dame du Bon Conseil.

Rapport de Mr l'Abbé Grimaud secrétaire particulier de Monseigneur.

Le 28 Janvier 1877, Monseigneur a béni la chapelle neuve et les bâtiments affectés à l'œuvre de Notre Dame du Bon Conseil, rue de Paris. On sait, à Angers, le but de cette association morale et religieuse Son origine remonte au 1er Mars 1865. A cette époque, un religieux de la Compagnie de Jésus, le R. P. Chateau, fort de son zèle et des encouragements de Monseigneur

Angebault, eut l'idée de fonder une Association qui permit à toute une classe de jeunes filles, employées de commerce, modistes, institutrices, maîtresses d'atelier, de se réunir dans un triple but : 1° de se lier avec des âmes sûres et vertueuses ; 2° de se soutenir mutuellement dans la pratique des devoirs religieux ; 3° de sanctifier le Dimanche tout en s'adonnant à d'honnêtes récréations.

De telles entreprises se passent d'éloges. Sans doute, le foyer de la famille sera, presque toujours, pour une jeune fille, le meilleur lieu de ses délassements. Après la famille, l'enfant retrouvera dans l'école même où elle a été élevée, où elle a déjà fait partie de quelque pieuse Congrégation, un autre refuge contre les périls qui l'entourent. Mais ces secours, qu'il est facile de trouver à la campagne et dans les petites localités, ne sont pas dans une grande ville, à la portée de toutes les jeunes filles ; l'éloignement de la famille et des premières maîtresses, mille circonstances diverses les privent d'une bonne compagnie, d'amusements honnêtes, d'un lieu de réunion, à l'âge où elles en ont le plus besoin.

L'Association de Notre-Dame du Bon Conseil ne borne pas, d'ailleurs, son action aux trois fins qu'on vient d'énumérer. Grâce au zèle intelligent, à la charité toujours croissante des Dames patronnesses, la Société a pu organiser une caisse de secours mutuels, pour les cas de chômage ou de maladie. Présentement, cette caisse permet de soigner gratuitement, pendant deux mois, les associées malades ; et de les loger aussi gratuitement, lorsqu'elles se trouvent sans place. Enfin, les religieuses de Saint Charles prêtent à cette œuvre le concours le plus dévoué, et, de concert avec les Dames patronnesses, font les démarches pour procurer des places aux associées sans

travail.

Cette association, modeste à son début, compte aujourd'hui 60 membres. Assez longtemps, la difficulté de trouver un local convenable a pu s'opposer au progrès de l'œuvre. Mais l'établissement d'une Société analogue pour les jeunes ouvrières des fabriques, en permettant d'installer à l'aise, dans un même enclos, les deux Associations, favorise désormais leur complet développement. L'œuvre de la Sainte-Famille, de fondation plus récente, se compose de jeunes filles travaillant dans les manufactures. Elle a le même but, les mêmes ressources et les mêmes avantages que celle de Notre Dame du Bon Conseil. Elle a fait aussi de grands progrès dans ces derniers temps, avec l'aide de Dieu. N'est-ce pas lui qui a inspiré à une famille angevine, aussi distinguée par sa foi que par son rang dans la société, de venir en aide au R. P. Chateau, en créant un asile pour les petites ouvrières de nos grandes industries ? On ne saurait louer trop haut de tels exemples ; que tous ceux qui travaillent à résoudre les questions sociales, mais surtout que les faux économistes du jour, journalistes, romanciers brochuriers, orateurs de clubs, qui cherchent, dans de vaines déclamations sur la misère du pauvre, une popularité si peu désintéressée, commencent par imiter les gens de cœur et de religion qui s'occupent si effectivement d'alléger les souffrances d'autrui.

Voyez plutôt ce qui se passe au grand jour, dans les Associations ouvrières, les Patronages et les Cercles catholiques. Et, pour ne parler que de la Société qui nous occupe, dites s'il est un spectacle mieux fait pour réjouir la vue et consoler le cœur, que celui des Associées de Notre-Dame du Bon Conseil et de la Sainte-Famille, le jour où Monseigneur est allé les bénir. La maison, la Chapelle, le jardin, tous les bâtiments, sur un plateau

bien aéré, ont pris un air de fête. De jolies décorations embellissent le jardin, dont les lignes fraîchement dessinées sont, tout au moins, riches de promesses. Une foule sympathique où se confondent tous les rangs de la Société, circule, malgré l'inclémence du ciel, autour de ces gracieux apprêts.

Monseigneur arrive, accompagné de Mr l'Abbé Pessard, vicaire général et de l'un de ses Secrétaires. D'autres ecclésiastiques sont venus apporter à cette fête le concours de leur présence et de leurs sympathies. Sans compter le Père Château, le R. P. Hervennic, recteur, et d'autres membres de la Compagnie de Jésus, on remarquait Mr le Curé de St Serge, Mr le Curé de Notre-Dame, Mr l'Abbé Sécher, Supérieur de la Congrégation de St Charles, et d'autres membres du Clergé de la ville. Nous ne saurions nommer, dans la crainte d'en oublier un trop grand nombre, tous les laïques et les Dames patronnesses qui, avec Mr et Mme Genest-Launay, assistaient à cette inauguration. Après avoir bénit la maison, puis une statue de la Sainte Vierge érigée au milieu du jardin, et plusieurs autres statues placées dans la façade de la Chapelle, Monseigneur a procédé à la bénédiction de la Chapelle elle-même. Ce joli monument, œuvre de Mr Bonnet, architecte, est tout à fait en harmonie avec les œuvres qu'il doit desservir. Une tribune assez vaste et une double sacristie en sont le complément.

Dans un discours où il n'a oublié que sa personne, le R. P. Château a fait l'historique des deux œuvres, remercié Monseigneur de sa bienveillance et de ses encouragements, Mr le Curé de la paroisse, les Dames patronnesses, les bienfaiteurs insignes de l'Association, particulièrement la famille Genest-Launay et l'âme généreuse à laquelle est dû l'autel du petit sanctuaire.

De son côté, Monseigneur a remercié le R. Père Chateau d'avoir doté la ville d'Angers d'une si belle œuvre. Son zèle et son activité pour la construction de cette chapelle méritent tout éloge. Monseigneur a également remercié les personnes charitables qui ont aidé le R. P. Chateau de leurs offrandes et de leurs prières, et en particulier les chefs de nos grandes industries qui ont compris l'utilité de son œuvre. — Comme il faut de nos jours, disait Sa Grandeur, multiplier pour les jeunes gens les associations chrétiennes, les patronages et les Cercles catholiques, ainsi devient-il nécessaire d'offrir aux jeunes personnes des lieux de réunion où elles puissent trouver, après une semaine de travail, des récréations innocentes et les leçons maternelles de la religion. Elles en ont besoin pour se défendre contre les séductions de l'erreur et du vice. Dans le magasin comme dans l'usine, dans l'atelier comme au foyer domestique, ne rencontrent-elles pas le danger sous toutes les formes? Mauvais exemples, mauvais propos, lectures suspectes, occasions délicates, que de périls pour la jeune fille dans un milieu où ne règnent pas précisément la foi et les mœurs sévères. L'industrie, dont on admire à bon droit les merveilles, n'offre pas moins d'inconvénients au point de vue moral. Qui n'a senti son cœur se serrer en voyant, au sortir d'une grande manufacture, ce flot mélangé d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, de vieillards et d'enfants, qui, venus de tous les bouts de l'horizon, travaillent journellement côte à côte? Malgré les précautions que peuvent prendre les chefs honorables de l'établissement, que ne peut-on craindre pour la foi et les bonnes mœurs, de ce pêle-mêle inévitable! Ah! s'il est des œuvres dignes des sympathies de tous les gens de bien, ce sont des Associations comme celle de Notre Dame du Bon Conseil et de la Sainte-Famille.

sous la direction d'un Religieux de cette admirable Compagnie de Jésus qui, pour répondre à ses détracteurs, ne cesse de couvrir la France de ses œuvres et de ses bienfaits, les deux associations vont se développer et rendre d'éminents services. Unies toutes ensemble, les jeunes filles qui les composent grandiront dans la piété et les bonnes mœurs, se préparant ainsi à la mission de foi et de dévouement qui est le propre de la femme chrétienne. —

Ceux qui ont entendu Monseigneur, trouveront que cette analyse est bien imparfaite. Nous serons tout aussi impuissants à faire revivre les chants qui ont suivi sa parole. Un chœur de chanteuses, choisies parmi les associées, a exécuté à la tribune plusieurs morceaux, qui dénotaient une habile direction, autant que le bon goût des exécutants. Plusieurs solos ont été fort remarqués.

Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, Monseigneur alla visiter les deux Associations dans une vaste et belle salle disposée sous la chapelle. Toutes les associées de Notre-Dame du Bon Conseil et de la Ste Famille s'y trouvaient réunies. Là, nouveaux chants, compliments, joyeux refrains, ont tour à tour intéressé l'assistance.

Nous n'en finirions pas s'il fallait tout dire. Tournons plutôt nos regards vers l'avenir, et souhaitons longue vie à la Société de Notre-Dame du Bon Conseil et à sa jeune émule.

A ce compte-rendu si bienveillant fait par un témoin oculaire de la Cérémonie du 28 Janvier 1877, nous nous permettrons d'ajouter quelques notes propres à

compléter la notice sur l'Association de Notre-Dame du Bon Conseil qui, j'ose l'affirmer, a su gagner la sympathie de toute la ville. 600 Dames patronnesses prises dans toutes les classes, depuis la noble marquise jusqu'à la simple rentière, témoignent que le but de l'œuvre a été bien compris et approuvé. Des hommes du plus haut rang comme du premier mérite, nous aident à fournir à nos dépenses avec une libéralité et un empressement qui nous encouragent autant qu'ils nous honorent; et Dieu bénissant les efforts et les dons de la charité, nous avons la consolation de voir notre établissement s'aggrandir, et le nombre des Associées croître et augmenter avec le nombre de nos bienfaiteurs. Mais tout n'est pas fait. Pour réaliser nos vœux et nos espérances de prospérité, il nous faudrait pouvoir acquérir des bâtiments destinés à loger pendant l'année, sinon gratuitement, du moins à prix très-réduits, les familles et surtout les jeunes filles de la ville et étrangères à la ville, qui viennent demander aux manufactures et aux usines leur pain de chaque jour. Qui ne voit et ne comprend combien l'influence des religieuses et des Dames patronnesses serait plus puissante, plus efficace, plus salutaire sur des enfants qu'elles auraient toujours sous leur sauvegarde! Espérons que la Providence nous aidera à réaliser ce bien que nous ne désirons que pour le salut des âmes!

Les réunions pour les associées de Notre-Dame du Bon Conseil et de la Sainte-Famille ont lieu, le Dimanche et les fêtes chômées, rue de Paris, 24. La devise de l'Association est: *Tout à Jésus par Marie*. Les jeunes filles seules sont admises, on n'y reçoit point de femmes mariées ni de veuves. Une jeune fille, pour être reçue comme postulante – le postulat est de 3 mois — doit

remplir les conditions suivantes : 1° Être présentée par une Associée, ou ses parents, ou ses patrons ; 2° prouver qu'elle mène une vie régulière et qu'elle accomplit ses devoirs religieux ; 3° promettre d'être exacte à venir aux réunions et de suivre le règlement de l'Association ; 4° s'engager à ne pas fréquenter les bals, les théâtres, les cafés chantants, les mauvaises compagnies, à ne pas lire de mauvais livres. L'infraction à ces derniers points du règlement est un motif d'exclusion ou de renvoi. La réunion commence à 2 heures du soir et finit à 9 heures pour les Associées de Notre-Dame du Bon Conseil. Les Associées de la Sainte-Famille viennent dès le matin pour la messe de 8 heures, et passent toute la journée à Bon Conseil où elles déjeunent, dînent et goûtent ; elles rentrent chez elles de 6 à 7 heures. A 5h. 1/2 les Associées de Notre-Dame du Bon Conseil qui dînent chez elles ou chez leurs patrons, se retirent, mais elles ont la liberté de revenir à Bon Conseil, leur repas terminé. Des jeux réglés par les Religieuses et les Conseillères précèdent et suivent le dîner. Les Associées doivent y prendre part autant que possible ; les lectures privées et les promenades deux à deux sont interdites. Pour les Associées qui veulent dîner chez les Religieuses la table est servie à 6 heures : elles descendent ensemble au réfectoire, et chacune achète par des jetons gagnés au jeu ou par son assiduité ce qu'elle désire pour son repas : le silence est gardé pendant le dîner. A 9 heures la prière en commun à la Chapelle, avant de se séparer. Les associées ne rentrent point seules chez elles, le soir : elles sont toujours accompagnées. A toutes les réunions, les associées des deux catégories, reçoivent des jetons de présence, et le 1er Dimanche de chaque mois on donne un jeton d'honneur à celles qui n'ont fait aucune absence pendant le mois précédent. Les jetons de jeu, de présence, d'honneur, sont

la monnaie avec laquelle les associées se procurent aux ventes trimestrielles les objets de loterie offerts par les Dames patronnesses.

A 4 heures et demie la cloche avertit que les jeux doivent cesser, et un quart d'heure après, elle se fait de nouveau entendre pour appeler les associées à la chapelle. Toutes les associées des deux catégories sont tenues à assister aux vêpres, à l'instruction, et au Salut du St Sacrement. Le 3e dimanche du mois la messe est dite pour les Dames bienfaitrices et pour les associées qui sont invitées à y assister et à y faire la Sainte Communion.

Les magasins, pour la plupart, étant ouverts la matinée du Dimanche, nous n'obligeons pas les associées à venir à une heure fixe à Bon Conseil, pour y entendre la sainte messe, nous nous assurons qu'elles assistent au Saint-Sacrifice dans les églises paroissiales. Quant aux jeunes ouvrières des fabriques, comme elles sont libres le Dimanche matin, elles sont tenues à assister à la messe à Notre-Dame du Bon Conseil, autant que possible : les religieuses conduisent à une messe paroissiale celles que les occupations du ménage ont retenues auprès de leurs parents, et qui arrivent après 8 heures. Outre les fêtes religieuses qui arrivent à certaines époques de l'année, il est d'autres fêtes encore : les fêtes de famille, les fêtes établies seulement pour les associées de Notre-Dame du Bon Conseil, et auxquelles ne participent point les jeunes ouvrières des fabriques, sont toujours simples et innocentes. Dans les jeux du Dimanche, comme dans les concerts et les comédies jouées 4 ou 5 fois l'année, on n'oublie point les paroles de St Paul : Réjouissez-vous dans le Seigneur. Les mères, les sœurs, les tantes, les parentes, les pères des associées, sont seuls admis; les frères,

les cousins n'y sont point reçus.

L'association possède une bibliothèque bien choisie; les livres et les revues sont prêtés gratuitement. Tous les ans, au mois de Juillet, a lieu la retraite à laquelle les associées de Notre-Dame du Bon Conseil se font un devoir d'assister en grand nombre. Les jeunes ouvrières des fabriques ont aussi leur retraite à part, qu'elles suivent régulièrement et avec empressement. Elles ont aussi leur cour et leur salle séparées. A la Chapelle seulement les deux catégories se trouvent réunies. La Fête de Sainte Germaine est la fête patronale des ouvrières de fabriques.

Les jeunes filles des fabriques, au nombre de 40 ou 45, sont nourries gratuitement toute la journée du Dimanche et des fêtes chômées; elles ont aussi leurs loteries qui leur procurent de bons vêtements appropriés aux différentes saisons de l'année. Les Dames patronnesses composant le Conseil de l'Association sont chargées d'organiser ces ventes. Inutile de faire remarquer que les Dames patronnesses s'appliquent non-seulement à subvenir aux besoins matériels des associées, mais aussi à leur procurer tout ce qui peut former leur esprit et leur coeur, et les rendre bonnes chrétiennes.

Aussi des lettres adressées par d'anciennes associées de Notre-Dame du Bon Conseil, aujourd'hui dans des villes où pareils secours ne leur sont point prodigués encore, attestent le bon et salutaire souvenir qu'elles gardent de leur séjour à Bon Conseil d'Angers.

L'Association de Notre-Dame du Bon Conseil doit se regarder comme la dernière de toutes, elle estime, respecte, favorise, seconde toutes les autres de tout son pouvoir, surtout de ses vœux et de ses prières. Ce n'est donc point par un sentiment d'orgueil, d'ambition, de jalousie

qu'elle rompt aujourd'hui le silence gardé depuis 1865 jusqu'à ce jour. Mais elle a pensé que le moment était favorable pour elle d'élever la voix pour remercier publiquement Monseigneur qui daigne l'honorer de sa bienveillante protection ; pour payer son tribut de reconnaissance à ses bienfaiteurs et bienfaitrices, en particulier à la pieuse et généreuse famille à qui elle doit son agrandissement et sa prospérité ; pour demander à tous de vouloir bien recommander au Ciel son avenir, afin qu'elle puisse procurer à Dieu la gloire, aux âmes la vertu, à l'Eglise la consolation.

Quatre cents servantes organisées en association, sous le nom de Notre-Dame de Bonne Garde, ayant leur comité de secours mutuels en cas de maladie ou lorsqu'elles sont sans place, viennent à certaines fêtes à Notre-Dame du Bon Conseil, où elles ont leur infirmerie et des appartements qui leur appartiennent.

Nécrologie. — Le P. Georges Rousseau, décédé à Bourges le 1er Août 1879. — Extrait de la Semaine Religieuse du Berry.

Un saint Religieux de la Compagnie de Jésus, un vieillard doux et humble de cœur qui nous enseignait à bénir en tout les dispositions de la Providence, les souffrances de la vie et les persécutions des hommes, le R. P. Rousseau, ancien Supérieur de la résidence de Bourges, s'est endormi paisiblement dans le Seigneur le 1er Août, le lendemain de la fête de Saint Ignace de Loyola.

L'intérêt de sa biographie se concentre sur la mission de Portugal, en 1829, à laquelle il prit une part active avec des hommes apostoliques, et qui donna à toute son existence un cachet de zèle patient et d'abnégation.

Le R.P. Rousseau était né le 28 Octobre 1798 à Châteauneuf-sur-Sarthe, en Anjou, d'une mère qui, avant son mariage avec un pieux fidèle de son pays, avait conservé, pendant les jours de la Terreur, aux chrétiens de son village les habitudes de la prière. La jeune mère mourut peu après la naissance de son enfant, en recommandant le soin de cette âme à la foi de son mari. — Le chapelet de sa sainte mère protégea le berceau de cet enfant de bénédiction. Georges Rousseau ne s'en sépara jamais, il le conservait encore dans ses derniers jours comme son plus cher héritage.

La vertueuse épouse avait remis à Dieu l'existence de son enfant; il n'est pas douteux que la prière d'une âme mourante n'ait été entendue. Le Seigneur est

l'appui de l'orphelin : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor*.

Le souvenir toujours présent de son veuvage n'énerva pas l'énergie du brave angevin, il accepta en chrétien ses devoirs sacrés envers son enfant. Bien que nous n'ayons aucun renseignement écrit sur l'enfance et la première éducation de Georges Rousseau, il nous est démontré que l'Esprit de Dieu était avec lui dès sa jeunesse, et que rien n'avait été négligé pour son âme. — En 1818, nous le retrouvons, déjà âgé de 20 ans, en présence des Pères de la Foi qui venaient d'établir une résidence à Sainte-Anne-d'Auray. Le jeune chrétien s'y était rendu pour étudier sa vocation, demander de sages conseils et remplir provisoirement les fonctions de simple auxiliaire, dans la maison d'Auray.

L'humble jeune homme fut admis au noviciat le 2 Octobre 1820, et fut, après son noviciat, appliqué à l'enseignement.

Les ordonnances de 1828 signées par l'infortuné Charles X venaient de fermer les collèges des Pères. Les libéraux avaient fait croire au peuple français (le plus spirituel de la terre) que les Jésuites allaient ramener les ténèbres du moyen âge, la dîme, l'inquisition, etc., etc., et cependant on préparait la révolution de 1830, l'abdication, l'exil du roi à Holy-rood; (27, 28, 29 Juillet 1830)

Sur les offres du duc de Cadaval, premier ministre du roi de Portugal, don Miguel, la Compagnie de Jésus repoussée de France accepta, en Portugal, un coin de terre pour se réfugier durant la tempête, et porter quelques consolations, en enseignant le Catéchisme, au simple peuple resté catholique, sur les bords du Tage, depuis les persécutions du marquis de Pombal, ministre de Joseph 1er (1759).

Georges Rousseau, agé de 31 ans, n'était point

encore prêtre. Il fut rappelé de Suisse par ses Supérieurs et dut se préparer, à Besançon, à recevoir l'ordre sacré du sacerdoce. Le jeune prêtre, dans la ferveur de son ordination, s'offrit tout entier au Seigneur pour faire tout le bien possible dans une dépendance absolue de ses Supérieurs et sous la protection de la très-sainte Mère de Dieu.

Il fut immédiatement destiné à la mission du Portugal et partit peu après (mars 1829), avec le R. Père Philippe Delvaux, supérieur; avec les PP. Mallet et Joseph Barelle, le P. Jean Ponty, mort à Poitiers en 1858, et quelques autres morts depuis, au Maduré, à Calcutta, à Cayenne.

Ces saints religieux étaient tous animés d'un même esprit, sans autre préoccupation que la gloire de Dieu, le salut des âmes et leur progrès spirituel, selon les règles de leur institut.

L'horizon politique troublé en France n'était pas sans nuage en Portugal. Les partisans de dom Pedro, empereur du Brésil, frère du roi dom Miguel, et père de la jeune prétendante dona Maria II, jetaient des semences de trouble en Portugal, faisaient partout des recrues d'aventuriers, pour une invasion prochaine, représentaient dom Miguel comme un tyran cruel et hypocrite, dom Pedro comme le porte-étendard du progrès et de la liberté, et se donnaient eux-mêmes comme des libérateurs.

Il était à présumer que les Révérends Pères trouveraient de vives oppositions.

Ils allaient simples et confiants, s'attendant à tout, acceptant tout, pour le nom de Jésus-Christ et pour sa gloire, pleins de sérénité, de charité et s'oubliant eux-mêmes.

Après s'être un peu arrêté sur la frontière d'Espagne, au Collége du Passage, près Saint-Sébastien,

ils se dirigèrent sur Madrid, en passant par Loyola, où ils désiraient puiser, au berceau de leur fondateur, le courage que réclamait leur mission, et ils arrivèrent, sous sa protection, à Lisbonne, le 13 août 1829, où ils reçurent une hospitalité cordiale des enfants de Saint Vincent de Paul, les prêtres Lazaristes.

Ils furent admirablement accueillis, par le roi et par les infantes ses sœurs, par la noblesse et la plus grande partie du clergé séculier et régulier. Le bon peuple Portugais les voyait venir avec respect et bonheur. Même les arrière-petits-fils du marquis de Pombal vinrent leur demander leur bénédiction.

Après quelques mois, les Pères connaissaient assez la langue pour catéchiser et faire quelques prédications dans les hôpitaux; ils portaient dignement leur pauvreté et furent quelquefois obligés de mendier un morceau de pain. Leur douceur et leur modestie édifiaient le bon peuple de Lisbonne.

Le roi et la plupart de ses ministres attribuaient les difficultés politiques à la décadence de la foi et des mœurs en Portugal, et n'y voyaient de remèdes efficaces que par la bonne éducation de la jeunesse.

A la fin de 1830, le Roi leur confia le Colleginho da Graça, à Lisbonne, habité, dans les premiers jours de la Compagnie, par Simon Rodriguez, par Pierre Lefebvre Strada et Saint François de Borgia.

Le 9 janvier 1832, il leur faisait rendre l'ancien Collége des Arts, à Coïmbre.

La comtesse d'Oliveira, sœur du marquis de Pombal, y retenait des places pour quatre arrière-petits-fils du ministre de Joseph 1er, l'ancien persécuteur de la Compagnie, Carvalho de Pombal. Il semblait permis d'espérer que la Compagnie allait reprendre en Portugal d'utiles et consolants

travaux.

Le Très-Révérend Père Général apprenait à Rome ce qui se passait en Portugal sans se laisser éblouir. Le succès inquiétait sa prudence. Écrivant, en 1832, aux Pères de Lisbonne, il leur rappelait l'esprit de Saint Ignace. *Per gloriam et ignobilitatem*, leur disait-il. *Le triomphe ou l'opprobre, tout nous doit être bon. Aujourd'hui, l'Hosanna; bientôt peut-être le tolle, crucifige.*

Cependant, il augmentait le personnel de la mission, ne laissant à Lisbonne que le R.P. Delvaux, avec les Pères que réclamait un commencement de Noviciat. Il déterminait que toutes les forces disponibles fussent portées à Coïmbre. Le R.P. Mallet était désigné recteur du Collège des Arts; le P. Alexandre Martin (mort au Maduré en 1840), préfet des classes; le P. Rousseau était l'un des dix à douze professeurs.

Le mal était immense. Le remède arrivait tard. Les premières attaques de la guerre civile avaient lieu dans le voisinage de Coïmbre. Le Roi était à la tête de l'armée d'opération aux environs de Coïmbre.

Les factieux commençaient les hostilités sur trois points différents: à Porto, à l'embouchure du Douro, à l'Est du Portugal; à Almada, sur le Tage, près de Lisbonne: à Faro, sous le cap de Sainte Marie, au Sud-est du royaume. La guerre était meurtrière, et le choléra éclatait à Lisbonne, tandis que les maux de la guerre remplissaient les hôpitaux de Porto et de Coïmbre.

Les Pères étaient jour et nuit au chevet des blessés des deux camps; ils se dévouaient à Lisbonne au service des cholériques.

Le 23 Juillet 1833, on entendait le canon des insurgés à Almada, et le lendemain la capitale tombait

au pouvoir d'un corps de 600 hommes qui, débarqués à Faro, avaient traversé le royaume des Algarves et de l'Alemtejo presque sans coup férir, et entraient de même dans la ville abandonnée.

La révolution avait eu hâte de se fortifier en ouvrant les prisons; et les bandes anarchiques parcouraient toutes les rues, quand dom Pedro, arrivant à Lisbonne, fit cerner le Collège des Pères par la force armée, y ordonna des perquisitions et y fit apposer les scellés. Des amis dévoués du Noviciat firent des prodiges pour sauver les personnes et les choses. Le P. Maître des novices et ceux qui l'accompagnaient, poursuivis par des assassins qui venaient de massacrer un homme sous leurs yeux, purent échapper à leurs coups. Les Révérends Pères venaient de déclarer Marie Immaculée leur protectrice, leur supérieure et leur Mère: ils attribuèrent à sa seule protection d'avoir été préservés de mille dangers.

Le 4 Août, les derniers débris de l'établissement de Lisbonne partaient pour l'Italie sur un brick génois frété par le Cardinal Justiniani, nonce apostolique. Le représentant de l'Eglise romaine en Portugal et le Supérieur de la Compagnie de Jésus s'embarquaient en même temps, l'un et l'autre repoussés par la révolution triomphante.

Le R. P. Delvaux, en s'embarquant avec ses novices de Lisbonne sur le brick du Cardinal Emmanuel, avait espéré regagner Coïmbre, pour partager le sort des Religieux qu'il laissait en Portugal; mais le choléra faisait toujours des victimes dans cette ville de 15,000 âmes: le capitaine ne voulut à aucun prix s'approcher des côtes et s'exposer au retard d'une quarantaine. Le R. P. Delvaux fut donc obligé d'aller jusqu'en Italie.

A la nouvelle des événements de Lisbonne et dans la perspective de ce qui les attendait, les Pères de Coïmbre ne

trouvèrent qu'un motif de plus de se vouer sans réserve au service de Dieu et des âmes. Le dévouement des Pères croissait avec le danger ; la confiance des habitants en leurs Révérends Pères allait aussi croissant avec les calamités publiques.

L'ordre régulier des études n'était point interrompu au Collége des Arts, et, en même temps, les missions à la Campagne, les Catéchismes, le ministère des confessions, l'assistance des moribonds dans les prisons et les hôpitaux, trouvaient infatigables les ouvriers de Dieu.

Le 26 Mai 1834, un des premiers magistrats de la ville les prévint qu'après trois jours ils devaient s'embarquer au port de Figueira, mais qu'on leur permettait de continuer leurs fonctions pacifiques jusqu'au dernier moment.

Dès lors le concours de la population fut immense dans l'église du collége : tous voulaient voir les Pères, recevoir une dernière consolation, un dernier conseil ; tous voulaient prier encore dans cette église bien-aimée qui allait devenir silencieuse. Le mercredi, le Corrégidor, consterné, vint signifier le décret du départ, et, le 30 Mai, le R. P. Recteur dit la messe à 3 heures du matin, et le départ s'effectua au milieu des sanglots d'un peuple éploré et des adieux déchirants des élèves.

L'ordre de ne rien emporter avait été absolu, et il fut exécuté absolument par ces vrais pauvres de Jésus-Christ.

Les Révérends Pères partirent de Coïmbre à pied, dénués de tout, au nombre de 17 ; mais au lieu d'être embarqués à Figueira, comme on l'avait annoncé, ils furent dirigés sur Lisbonne, escortés de 17 soldats. Le voyage dura 6 jours, sous un ciel brûlant et orageux. Les gardes, attendris de la douceur, du calme et de la bienveillance de ces bons Pères qui les traitaient en frères bien-aimés, ne s'en séparèrent, quand on arriva au Tage, qu'avec une extrême douleur.

L'effervescence des esprits troublait la ville de Lisbonne

et y multipliait les crimes. L'Ambassadeur français, M. le baron Mortier, obtint que les Révérends Pères fussent reçus dans le fort St Julien, pour y attendre plus en sûreté leur embarquement pour l'Italie.

Cette forteresse, construite au milieu des flots, était la prison fameuse où Pombal, en 1759, durant 18 années, avait entassé 220 Jésuites portugais dans un sombre et humide cachot de 24 pieds de long, souvent inondé par les grandes marées.

Les Révérends Pères furent d'abord accueillis des soldats du fort avec des injures et des huées; l'un d'eux reçut même un soufflet du sergent de garde. Les passions politiques empêchèrent sans doute le crédit de l'ambassadeur d'avoir tout son effet: il lui fallut plusieurs jours avant de pouvoir faire comprendre que ce n'était point comme criminels qu'il avait demandé que les Pères fussent reçus dans la tour, et un mois tout entier se passa avant qu'il pût leur en faire ouvrir les portes.

Le jour de la délivrance arriva enfin pour nos prisonniers. Marie les avait placés dans le Cœur de son divin Fils, comme dans une ville de refuge, elle devait les consoler dans leur prison et les en tirer elle-même. Le décret d'élargissement leur arriva à St Julien, le jour de la Visitation.

Au moment où l'on levait l'ancre du navire qui devait les conduire à Gênes, l'ambassadeur français vint leur faire de nouveau ses offres de service pour poursuivre la restitution de ce qu'ils laissaient à Coïmbre, et les Pères saisirent cette occasion d'exprimer leur reconnaissance envers ce bienfaiteur généreux.

Les vents contraires et le gros temps rendirent la traversée longue et fatigante.

La quarantaine à laquelle le bâtiment fut soumis, empêcha le débarquement jusqu'après l'Assomption. Le 16 Août, cette petite troupe se reposait quelques instants à Gênes, et se dirigeait sur la Suisse et sur la France pour de nouveaux combats.

Le R.P. Georges Rousseau revenait de sa campagne de Portugal comme un soldat aguerri ; surtout il rapportait dans son cœur cette flamme pure de charité qui fait l'apôtre de Jésus-Christ.

Après avoir passé quelques années à Metz, il vint habiter la résidence de Bourges récemment établie par le R.P. Emmanuel Bayard, et il commençait déjà à être aimé de notre pacifique population, quand il dut se rendre à Poitiers dont il fut le Supérieur pendant 6 ans de 1848 à 1854 ; son zèle pour les âmes, l'aménité et la droiture de son caractère, son dévouement à toutes les bonnes œuvres ne furent jamais oubliés dans le Poitou. Il demeura à Laval les années 1855 et 1856 et revint à Bourges, comme Supérieur de la résidence, nous donner 6 ans de sa vie. Il prêcha, à la Cathédrale, le Carême de 1860 qui produisit des fruits consolants ; sa parole simple et persuasive allait droit au cœur de nos chers hommes. Il établit l'Association du Sacré-Cœur et celle de St François-Xavier qui groupait sous ses lèvres dans la Chapelle de Saint Laurent de nombreux auditeurs. La Mission que prêcha le R.P. Rousseau à Chateauneuf-sur-Cher en 1862, laissa des traces qui durent encore. Véritable ami, catéchiste vénéré du peuple de Dieu il exerça à Rouen, durant 7 ans, son utile ministère, revint encore travailler deux années dans la ville de Poitiers qu'il avait tant aimée

En 1878, il vint, avec la permission de ses Supérieurs, voir encore un peu ses amis de Bourges.

Le 30 Mai 1879, il fut frappé d'une attaque de paralysie.

Dans la nuit qui suivit la fête de Saint Ignace, à 2 heures du matin, le 1er Août, le saint vieillard exhala doucement son dernier soupir entre les bras des Pères et des Frères Coadjuteurs qui l'entouraient de leurs tendres respects et de leur piété filiale simple et touchante.

Beati mortui, qui in Domino moriuntur, opera enim illorum sequuntur illos.

Bienheureux les défunts qui sont morts dans la paix du Seigneur, leurs œuvres les suivent aux Cieux.

✝

A.M.D.G.

Table des Matières

A.M.D.G.

Les Scolastiques de Laval aux Pères et Frères de......

Nos R.R. Pères et nos T. Ch. Frères,

P. C.

Chine. — Tchè-ly.

Extraits d'une lettre du Père de Becquevort à un Scolastique de Laval.

Tchang-Kia-tchuang, 5 Juin 1879.

.... Puissiez-vous être aussi sevrés de nouvelles politiques que nous le sommes ici. Vive la Chine sous ce rapport : pas d'élections, pas de revenants de Nouméa. Ici on est plus radical, et ceux qu'on fait partir ne reviennent pas, malgré la croyance à la métempsychose. Vive la Chine aussi en ce moment, car elle offre un vaste champ aux apôtres de la bonne nouvelle. Les conversions vont se multipliant autour de nous. Ce sont nos missionnaires qui auraient à raconter s'ils en avaient le

temps! Je tâcherai de les stimuler un peu pendant les vacances, afin qu'ils vous racontent leurs succès. Pauvres Pères, ils ont cependant bien besoin de se reposer; et vous ne les gronderez pas trop s'ils sont brefs.

Pour le moment voici un passage d'une lettre du P. Fourmont: "Je voudrais, m'écrit-il, avoir la fortune de ces riches patriciens qui se faisaient chrétiens aux temps apostoliques et qui donnaient leur or et tout leurs biens aux pauvres pour les attacher à Jésus-Christ, et lui faire des adorateurs. Les quelques sapèques que vous m'avez donnés pour les pauvres du Nan-Koung et du Tsin Ho font des merveilles .... dans ce moment j'ai où placer plus de 60 Catéchistes, qui me manquent. J'ai en outre plus de 50 villages qui m'appellent. J'ai beau faire sonner à son de trompe que je suis devenu pauvre, que j'ai tout donné, que je n'ai plus l'espérance de pouvoir donner, on veut se faire chrétien quand même, et cela par bandes de 30, 40 familles et davantage ....! je suis désolé de me voir forcé de faire la part du diable en ne pouvant tout visiter..... Il y a des consolations, mais aussi bien des déboires, des fatigues, des ennuis.... Les épîtres des Apôtres que le Bréviaire nous remet sous les yeux en ce temps de Pâques, m'ont rendu le courage. Ces braves Apôtres avec leurs miracles et les merveilleux dons du St Esprit, avaient aussi de grosses affaires: le bon St Jean va jusqu'à se plaindre dans sa lettre à Electe, qu'un de ses Hoei-tchang (*administrateur*) lui a fermé la porte au nez. Nous avons quelquefois des choses semblables, sans aller jusqu'à l'huile bouillante. En avant quand même!

En général j'ai été vraiment consolé des efforts que font ces bons Néophytes pour apprendre les prières

et le catéchisme.......

J'ai aussi des pauvres qui meurent de faim comme l'été dernier, la pluie ne vient pas ; le coton ne peut être ensemencé ; la moisson de blé est complètement nulle......

J'ai 7 nouvelles chrétientés voisines, qui forment environ un millier de chrétiens. Ces chrétiens ont fait entre eux un pacte qui m'effraie - 1° Punir et excommunier de leur assemblée les chrétiens indignes. 2° Dans toutes les affaires suscitées par le mauvais vouloir des païens, s'unir pour se défendre mutuellement *usque ad effusionem sanguinis*. Je suis occupé à me faire rendre ce pacte écrit : et défense à tous d'agir jamais sans m'avoir consulté ; on se soumet de bonne grâce."

Le P. de Becquevort continue : - Nous évitons de trop chanter victoire. Tout ce beau mouvement peut être encore arrêté, et s'il avortait, on nous taxerait d'exagération, quoiqu'il y en ait pas - C'est pour cela que j'ai tenu à vous citer le P. Fourmont qui n'est pas un novice.

Le P. Ferlin est au même point que le Père Fourmont ; il ne lui est pas possible de satisfaire à toutes les demandes ; il ne peut se rendre que dans les endroits où plus de 20 familles se réunissent pour embrasser la religion. Les autres Pères ont de l'ouvrage au-delà de ce qu'ils peuvent faire. Le R.P. Visiteur est aujourd'hui dans une chrétienté voisine pour y baptiser une quarantaine d'adultes ; on aurait pu en réunir le double, mais ce serait trop fatigant en un jour.

Sous le rapport matériel, la sérénité trop constante de notre beau ciel bleu, nous présage un sombre avenir. Pas de pluie, par conséquent pas de récolte, et

dans quelques mois la famine.

Résignons-nous, et efforçons-nous de tirer le bien du mal : nous allons être de plus en plus accablés par les demandes, la faim est la porte par laquelle beaucoup d'élus entreront au Ciel. – Avis à ceux qui veulent en faire entrer quelques uns.

Veuillez prier beaucoup pour notre Mission, principalement aux intentions suivantes : Que la famine, si elle arrive, tourne *ad majorem Dei gloriam*. — Que les protestants ne trouvent pas trop crédit pour leurs accusations injustes et leurs mensonges jaloux. Eux aussi attirent les pauvres Chinois par l'argent qu'ils répandent ; bien qu'ils ne fassent rien qui vaille ou qui dure, ils ne laissent pas de semer la mauvaise graine de l'erreur.



Lettre du R. P. Fourmont au R. Père Gonnet, Supérieur de la Mission.

Fou-Kia-Tchang, 5 Novembre 1879.

Mon Révérend Père Supérieur,
P. C.

Je vous écris entouré de ces bons néophytes du Nan-Kong et du Tsing-ho que la grâce a touché pendant la famine, et qui me comblent maintenant de consolation. Nos bienfaiteurs en venant à notre secours pendant notre détresse, songeaient surtout aux souf-

frances corporelles des chinois qui mouraient de faim. Voilà qu'à son tour Dieu répand à profusion dans l'âme de ces infortunés, des dons infiniment plus précieux que l'or et l'argent. J'ai maintenant plus de quatre mille Catéchumènes, n'est-ce pas l'aumône qui a fait descendre cette pluie de grâces sur ces infortunés idolâtres, et couvert la multitude de leurs péchés?

Dans ce petit coin de terre le nombre des Catéchumènes va toujours en augmentant: seul, je ne puis plus suffire au travail qu'exige leur éducation..... Dans toute cette contrée, il y a un an, on ne trouvait pas de chrétiens, maintenant on ne peut plus aller d'un village à l'autre, sans trouver sur le chemin des figures amies, des infidèles qui vous saluent, des enfants qui courent à notre rencontre la joie et le sourire sur le visage.

Le jour de la Pentecôte j'avais installé un jeune Catéchiste dans la bourgade de Lieu-tchong-sé. Au mois d'Août, quelles furent ma surprise et ma joie, lorsque je vis à mon arrivée plus de 500 Catéchumènes, me saluer à genoux et m'appeler leur père. La foi brillait dans leurs yeux, les idoles du foyer domestique étaient brûlées, tous avaient renoncé au démon, et se rangeaient autour de l'image de Notre-Seigneur. Je prêchai toute la journée. J'examinai ceux qui demandaient le baptême; 30 furent trouvés bien préparés. Le soir venu tous se réunirent dans une cour pour réciter les prières et le catéchisme. La soirée était belle et pas trop chaude quoiqu'au mois d'Août. Je vous avoue que l'émotion me gagna et je pleurai de joie lorsque j'entendis ces 500 voix faire retentir tous les alentours du chant de nos prières. Notre Père..... Je vous salue Marie.... Je crois en Dieu. .... Un seul Dieu tu adoreras..... tout fut chanté jus-

qu'aux Litanies de la Sainte Vierge. Après la prière vint le chant du catéchisme. Cette soirée a été pour moi une des plus douces de ma vie.

Ce que je viens de vous dire s'est reproduit le lendemain dans un village à 5 lis de là. Les Catéchumènes, aussi au nombre de 500, ont commencé plus tard que dans la Chrétienté voisine, mais ils ne veulent pas être en retard pour la doctrine et le chant des prières. Ces 2 Chrétientés sont les plus nombreuses, mais j'en ai encore plus de 60 en voie de formation, sans que je puisse savoir le nombre juste des Catéchumènes qui se présentent encore tous les jours.

J'emploie 60 Catéchistes; et ce nombre ne suffit pas, car j'ai encore au moins 20 villages qui m'appellent et me demandent des Catéchistes.

Que de fatigues et d'ennuis pour fixer les prières et le catéchisme dans la mémoire de ces pauvres paysans. Voici la méthode que nous suivons: le soir venu, ces bons Chinois, déjà bien fatigués d'une longue journée de travail, se réunissent autour du Catéchiste. Il faut commencer par apprendre le signe de la Croix: exercice qui demande déjà un certain temps. On apprend ensuite le Notre Père. Tous ont l'oreille attentive, et les yeux fixés sur le Catéchiste. Celui-ci prononce d'une voix haute et fortement accentée les premiers mots du Notre Père - Tout l'auditoire reprend avec lui. On redit ces premiers mots une dizaine de fois, jusqu'à ce qu'ils soient bien gravés dans la mémoire. Le Catéchiste passe aux mots suivants qu'on apprend de la même manière. On reprend les premiers mots que l'on joint aux mots qui suivent, et si le sens est fini, on apprend à l'instant à chanter ce verset. C'est ainsi qu'il faut apprendre toutes les longues prières du matin et du soir et

le catéchisme tout entier. Combien j'ai vu d'actes d'une patience héroïque dans ces pauvres ignorants. Quoique je sois indulgent pour les vieillards, j'en ai vu cependant qui voulaient confier et qui confiaient en effet tout le catéchisme à leur mémoire.

Au milieu de toutes mes consolations, il y a bien aussi un grand fond de chagrin et de tristesse. Que va devenir tout ce mouvement de Catéchumènes, si, comme vous me dites, vous craignez de ne plus pouvoir suffire à mes dépenses? Il faut pousser des cris vers le Ciel et vers les âmes généreuses qui ont sauvé la vie à tous ces bons Chinois. Voudrait-on les laisser retomber en enfer après les avoir mis sur le chemin du Ciel? quoi! tout serait perdu! les aumônes, la grâce descendue du Ciel, les peines que se sont données ces pauvres gens pour apprendre la doctrine, les travaux de nos Catéchistes, les nôtres, et plus que cela, le sang de Notre-Seigneur inutile pour eux: Oh! il n'en sera pas ainsi. Dieu achèvera son œuvre. Vous me permettrez encore, mon R. Père, d'augmenter le nombre de mes Catéchistes; vous m'aiderez à bâtir des églises, vous me donnerez des chandeliers pour l'autel, des croix, des images, des livres. Rien n'est stable s'il n'y a pas d'église. Comment voulez-vous que je réunisse tout ce monde, hommes, femmes et enfants, dans une petite chambre qui souvent me sert tout à la fois de dortoir, de salle à manger, de chapelle, d'école? Comment pourront-ils entendre la messe, l'instruction, prier ensemble? Pendant l'été on peut rester dehors, mais l'hiver est arrivé.

Vous me dites, mon R. Père, de me faire aider par ces pauvres gens; mais ils sont dépouillés de tout. Pendant la famine ils ont tout vendu, leurs terres, leurs habits, leurs maisons. Au mois d'Octobre, j'ai visité une trentaine de villages, je n'ai vu partout que la misère.

Presque tous les enfants n'ont pas d'habits d'hiver ; un grand nombre ne sont vêtus que jusqu'à la ceinture ; quelques uns n'osent pas paraître devant moi à cause de leur nudité. Je ne sais combien de familles n'ont pas de couvertures pour la nuit ; d'autres n'en ont qu'une toute en lambeaux pour six ou sept personnes. J'ai vu des mères de famille n'ayant pour se couvrir que des habits d'été en guenilles, exposées à mourir de froid avec leurs enfants.

Dans la petite école-catéchuménat ouverte l'an dernier aux frais de mon budget, j'avais désigné une trentaine d'enfants pauvres pour y être reçus ; aujourd'hui je ne vois point venir tous ces enfants. Quelques uns seulement ont répondu à l'appel ; les autres n'ayant ni couverture, ni habits, n'ont pas osé paraître. Deux frères sont venus n'ayant pour eux deux qu'une couverture ; l'un pris de la fièvre fut rendu à sa famille ; son frère ne put rester parce qu'il fallait remporter la couverture commune.

Vous voyez, mon R. Père, la détresse où je suis. Vous m'avez envoyé évangéliser ces pauvres, j'en suis content et ravi de joie. Mais voici l'hiver : déjà soufflent les vents Sibériens. Voulez-vous que je séjourne au milieu de toute cette population, pour la voir mourir de froid à mes côtés ? Quoi ! j'aurai sous les yeux, pendant tout l'hiver, ces pauvres enfants nus, grelottants, glacés, transis de froid, sans pouvoir les secourir ? Oh ! je connais trop votre bon cœur, vous ne m'imposerez pas un pareil supplice. Mieux vaudrait m'envoyer mourir au fond d'une caverne.

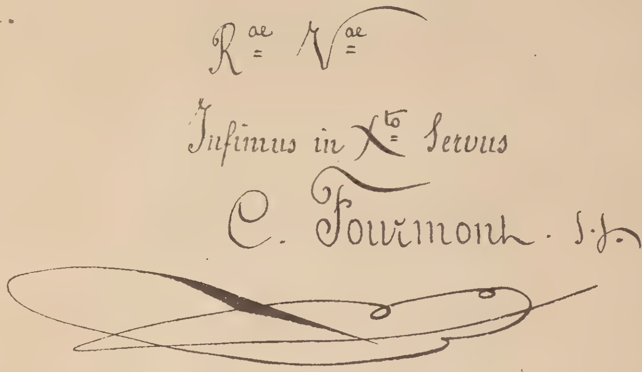
Je mets ma lettre sous la protection de Saint Joseph ; et j'ai la confiance que malgré vos charges si lourdes, vous pourrez m'envoyer quelque argent contre le froid.

Agréez, mon Révérend Père, avec mes remerciments anticipés, l'hommage de mon profond respect et de mon dévouement.

R^{ae} V^{ae}

Infimus in X^{to} Servus

C. Fourmont. S.J.



Extrait d'une lettre du P. de Becquevort à un Scolastique de Laval -

Tchang-Kia-Tchuang, 30 Novembre 1879.

Mon bien cher Père,
P.C.

.... Il n'y a que 8 jours que je suis rentré à la Résidence d'un long voyage comme socius du P. Grandidier; nous avons vu Pékin et les souvenirs de nos devanciers en Chine; nous sommes encore bien loin d'eux surtout par la position, tâchons de les imiter par les fruits de salut produits parmi les infidèles. — Je ne vous fais pas une description de ce que j'ai vu; je m'en rapporte au P. Edel, sauf quelques points ou appréciations. — De Pékin nous sommes allés à Shang-hai par Tien-tsin; c'est une traversée de 4 à 5 jours de mer par les paquebots qui font un service très-actif entre ces deux grands ports; après deux jours de repos, nous nous sommes réembarqués en eau douce cette fois sur le fleuve Bleu. Je

voudrais que vous pussiez visiter ces immenses vapeurs qui vont de Shang-hai à Han-Kow, (Hou-pé) ; je n'ai rien vu d'aussi beau en Europe. Ces vaisseaux sont construits à l'Américaine, avec 3 rangées de galerie en dehors de la coque, les salons et cabines sur le pont, ce qui laisse tout l'intérieur pour la cargaison - Quoique les vagues soient souvent assez fortes sur le Kiang, comme il n'y a pas de lames de fond, il n'y a ni roulis, ni tangage ; les galeries et les habitations supérieures n'ont aucun inconvénient.

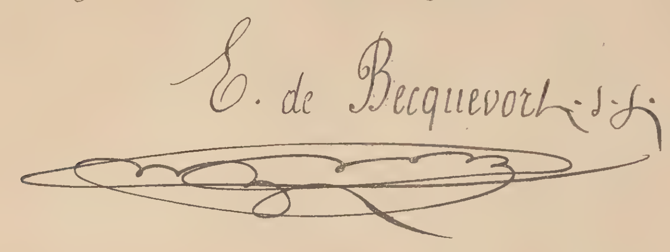
Donc, de Shang-hai à Tchen-Kiang, 20 heures ; à Tchen-Kiang : arrêt de deux jours en compagnie de quelques Pères qui s'y étaient donné rendez-vous ; puis continuation de voyage jusqu'à Nankin. Cette ville n'est qu'une ruine ; les immenses murailles entourent de vastes étendues de décombres, des champs, des montagnes et des bois ; le tout inculte et dépeuplé ; nous y avons une fort belle maison bâtie depuis le départ des rebelles. – De Nankin retour par le fleuve jusqu'à Kiang-in ; là nous prenons une barque (celle du P. Pouplard) qui nous conduit par l'intérieur jusqu'au centre du district de ce Père, à Ou-si ; de Ou-si à Sou-tchéou, et de cette ville à Shang-hai toujours par les canaux ; toute cette visite dans l'intérieur du Kiang-nan nous avait pris 3 semaines pleines. Le pays est beau et riche ; sous ce rapport il n'y a pas la moindre ressemblance avec notre pauvre et laid Tché-ly ; mais .... nous avons plus de catéchumènes, et nos chrétiens sont des hommes ; voilà ce que voit avant tout le missionnaire.

Je suis heureux d'apprendre que les élèves des Ecoles Apostoliques trouvent un débouché au Zambèse ; il est bon que ces intéressants enfants voient le but assez rapproché ; pour la Chine il faut une formation

complète ; elle doit être longue, et se fera mieux en France qu'ici, ce me semble.

Infimus in Xto Servus et frater

E. de Becquevort s. J.



Mangalore. — Mission de Culur. (Extraits des Renseignements publiés sur la Mission de Mangalore.

.... La ville de Mangalore avec ses environs se trouve divisée en deux paroisses. Celle du Rosaire est la principale et comprend 15 villages. Culur en est un, et il est placé à une distance de deux heures et demie du presbytère. Ce pays compte 800 chrétiens appartenant à la caste des *Gaudes*, et 5 ou 600 Hindous idolâtres.

Sur le sommet d'une colline, aux pieds de laquelle s'étendent, d'un côté Oxicapal et Poddodi, de l'autre Bonpur et Ullea, s'élève une église. Elle ne date pas de longtemps. Tout près on a bâti une maison destinée au missionnaire. C'est une pauvre cabane composée de deux pièces. La pluie et le vent y entrent de tout côté : le toit ne couvre point, et les fenêtres sont dépourvues de vitres et de volets. Là aussi se trouve le cimetière. De cette hauteur on jouit d'une vue magnifique ; on voit le pays jusqu'à une grande distance, et la mer qui baigne de deux côtés les pieds de la colline.

Les Chrétiens de cette contrée étaient dans un état

déplorable au point de vue religieux, et plongés dans la plus profonde ignorance ; car ils ne pouvaient venir à la paroisse que bien rarement, soit à cause de la distance, soit parce que, depuis plusieurs années, les prêtres étant très rares, aucun Père ne pouvait venir les instruire et entendre leurs confessions. Ils me dirent eux-mêmes que depuis 6 ou 7 ans ils ne s'étaient pas confessés ; de plus, comme je l'ai appris de plusieurs côtés, ils se livraient particulièrement à des superstitions diaboliques et n'avaient plus guère de chrétien que le nom.

Un autre grand mal chez ce pauvre peuple de Culur, c'est que la plupart ne se confessaient et ne communiaient qu'au moment de leur mariage, par conséquent vers l'âge de 17, 18 ou 20 ans pour les femmes, et pour les hommes vers 23, 24 ou 25 ans ou même encore plus tard. De là il est facile de s'imaginer quelle devait être leur ignorance ; j'en ai même trouvé qui ne savaient pas ce qu'est le Crucifix.

Ayant pris connaissance de l'état déplorable de ce pauvre peuple, je me sentis un vif désir de lui venir en aide, ou plutôt je crus de mon devoir d'exposer aux Supérieurs le dessein que j'avais d'évangéliser ce peuple ; et ils me donnèrent leur assentiment.

Je partis pour Culur le 15 Avril en compagnie de mon Curé le P. Stein, afin d'examiner les lieux et de concerter avec lui tout mon plan. Les chrétiens nous reçurent à bras ouverts, et se montrèrent très contents ; en apprenant que je voulais venir leur donner une mission. Il fut convenu que je reviendrais le 17.

Au jour dit, plein de confiance en Dieu, je partis, suivi d'un seul domestique. A peine étions-nous en mer, que je vis venir à ma rencontre une barque, que les notables de

Culur avaient envoyée, sans me prévenir, pour me ramener chez eux. Pour ne point désobliger ces braves gens, je quittai la barque que j'avais louée, et pris celle que l'on m'envoyait. Au bout de 2 heures de navigation, j'arrivai au pied de la colline sur laquelle Culur est bâtie. Les notables et tout le peuple étaient venus pour me recevoir. Comme la barque ne pouvait aborder, on dut me porter sur la rive. Alors, suivi de tout le peuple, je me dirigeai vers ma cabane. Pauvre cabane! point de lit, point de table : une seule chaise composait tout son ameublement. J'adressai quelques paroles à ces pauvres chrétiens; puis aussitôt, au moyen de quelques planches que l'on appuya d'un côté sur la fenêtre de ma cabane, de l'autre sur de grosses pierres, on me dressa un lit, qui devait encore me servir de table. La nuit étant venue, et tout était disposé pour le lendemain, je congédiai ce bon peuple qui restait là pour me garder. Quelques instants après, je vois venir à moi le fils du Gurcar. Que veux-tu, lui dis-je, et où vas-tu donc si tard? — Je viens, me répondit-il, pour dormir dans votre cabane. Un autre qui était demeuré là me répondit la même chose. Mais, leur dis-je, mes chers amis, vous voyez bien qu'à peine je puis loger seul dans ma cabane. Retournez donc chez vous. Plus tard, j'appris que ces deux jeunes gens avaient été envoyés par les notables de Culur pour me tenir compagnie. Ils croyaient, (le cimetière se trouvant à deux pas), que j'aurais peur des morts. Car pour eux, ils en avaient une telle frayeur, que jamais, même en plein jour, un homme n'oserait passer seul près du cimetière. Aussi, grand fut leur étonnement, quand ils virent, qu'en compagnie d'un seul domestique, j'osais passer la nuit sur cette colline, tout près des morts et du temple du diable.

Je m'étendis sur mon lit improvisé, et bientôt,

grâce au vent frais de la nuit, je m'endormis d'un profond sommeil. Tout à coup, un grand bruit, des cris se font entendre; je me réveille; toute ma cabane est éclairée. Je crois d'abord qu'il fait jour et qu'on vient me réveiller. Ouvrez, ouvrez, me crie-t-on. Je regarde par la fenêtre, et je vois que ce sont des flambeaux qui éclairent ma cabane. Je m'habille en toute hâte. N'ouvrez pas sitôt, dis-je à mon domestique, qui s'empressait un peu trop. Quand je fus prêt, je fis ouvrir, et voilà que 5 ou 6 hommes, dont un musulman, entrent chez moi, m'apportant une table, un lit et une lettre. J'étais encore à moitié endormi, et sans trop savoir ce que je faisais, j'ouvre la lettre signée du P. Stein, et je lis qu'à peine étais-je parti de Mangalore, plusieurs hommes s'étaient présentés pour prendre au presbytère mon lit et une table. Ces braves gens n'avaient rien eu de plus pressé que de me l'apporter, bien qu'en pleine nuit. Heureux d'avoir pu faire quelque chose pour moi, ils demandèrent ma bénédiction; je la leur donnai de grand cœur; et ils partirent.

Le lendemain j'ouvris la mission par la célébration du sacrifice de la messe. Je dus me servir d'un autel portatif, l'église étant dénuée de pierre d'autel, de nappes et de tout absolument; on ne voit que quatre murs, plus quelques chandeliers de bois bien pauvres. Mon intention était de faire le matin une première instruction pour les jeunes gens et les jeunes filles; et le soir de donner aux hommes et aux femmes mariés la seconde instruction suivie d'une cérémonie. Mais dès le matin je m'aperçus que mes auditeurs étaient bien peu nombreux. Je ne laissai pas toutefois de prêcher; et je tâchai de me consoler de la rareté de mon auditoire par la pensée que peut-être, tous n'avaient pas eu connaissance des heures que j'avais fixées la veille

au soir pour les instructions de la mission.

Le soir, à 5 heures de l'après midi, je fis ma seconde prédication suivie d'une cérémonie. Mais hélas! comme le matin, les auditeurs étaient en bien petit nombre. Aussi le lendemain, 19 Avril, ayant encore constaté la rareté de mes pauvres brebis, j'allai aussitôt inviter moi-même les habitants à se rendre à l'église. Quand le principal parmi les notables du pays, et quelques autres hommes qui étaient aussi présents à la messe du matin, s'aperçurent que j'allais faire des invitations, ils vinrent à ma suite et me tinrent compagnie. De 9 heures à 1 heure et demie je parcourus à peu près une trentaine de maisons, c'est-à-dire que je vis tous les habitants de l'île d'Ullea. On me reçut avec bienveillance et respect; presque partout on voulut me faire boire le *Cochenet*, excellente boisson du pays, que l'on apprécie surtout dans les grandes chaleurs. Partout il fallut au moins y goûter, sauf à laisser la meilleure part aux hommes qui m'accompagnaient. Dans chaque maison je laissai une médaille au chef de la famille, promettant de plus d'en donner à tous quand je viendrais leur rendre une seconde visite.

Dans cette excursion, j'eus soin de faire la chasse aux pierres diaboliques ou *bombis* (sorte d'idoles), car on m'avait dit qu'ils en possédaient un certain nombre. Je n'en trouvai aucune. Probablement ils s'en étaient défaits quelques années auparavant, car le P. Fernandez (de l'Ordre des Carmes) étant venu dans ce pays, s'était emparé des idoles et les avait jetées à l'eau impitoyablement. Je fis les mêmes recherches les jours suivants, examinant partout, à l'intérieur comme à l'extérieur des maisons. Mais tout fut inutile, et bien que mes visites fussent tout à fait imprévues, je ne découvris rien, ce qui me porte à croire que toutes les idoles sont détruites, car d'ordinaire elles sont placées dans un

lieu apparent, où il est facile de les voir entourées des pains qu'on leur apporte.

Le soir du Samedi, après mes nombreuses visites, mon auditoire fut encore peu fourni; je ne m'en étonnai pas, car je n'avais invité que pour le lendemain. Le Dimanche donc, pour la messe, je comptais sur une nombreuse assistance, et mon espoir ne fut pas trompé; je profitai de cette occasion pour les inviter à la cérémonie du soir, je me plaignis publiquement de l'absence d'un grand nombre encore, et je fis même dire aux absents que j'étais fort mécontents d'eux, et que s'ils ne venaient pas entendre les prédications, j'irais porter la parole de Dieu à des cœurs plus dociles; je fis ensuite réciter quelques prières pour la conversion des absents. Mais hélas! le soir venu, je m'aperçus une fois de plus, à la rareté de mon auditoire, que mes efforts restaient infructueux.

Cependant, qu'on me permette, une fois pour toutes, de défendre mon petit troupeau. Ce n'est pas pure négligence de la part de ces braves gens s'ils ne viennent pas régulièrement à l'église. Beaucoup doivent pour s'y rendre, faire en canot une traversée d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure. Un certain nombre même est contraint de rester, pour garder la pauvre maison qui est souvent sans porte; et je sais, grâce à mes excursions dans les différents quartiers de Culur, qu'il en coûte beaucoup pour venir à l'église. De plus nos gens ne sont pas doués d'activité par tempérament, il leur faut plus d'un effort pour secouer la torpeur qui leur est naturelle; et, comme à Mangalore du reste, ils n'ont pas l'habitude de venir le soir à l'église: or on sait qu'une habitude ne s'implante pas du premier coup.

Le lundi, mon intention était d'abord de parcourir les trois quartiers que je n'avais pas encore visités, pour inviter à la mission; mais réfléchissant que d'une part je

les avais déjà invités durant la messe du dimanche, et que pourtant mes exhortations avaient produit peu de fruits, je me résolus à m'en tenir pour ce jour aux instructions ordinaires que je donnais à l'église. Je cherchai alors quelque nouveau moyen d'arriver au cœur de ce pauvre peuple. Enfin, après mûre réflexion, je me dis que, plutôt que d'abandonner la brebis égarée, je devais me mettre à sa recherche, et l'aller prendre partout où elle serait. Je m'arrêtai donc à l'idée d'aller porter la parole de Dieu de maison en maison. Et à vrai dire, les résultats ont été si heureux, que je crois que cette pensée m'est venue du ciel. Il m'en coûtait bien un peu sans doute, mais abandonner ce pauvre peuple m'eut encore coûté davantage. Je me rappelai que Notre-Seigneur allait lui aussi instruire les ignorants de maison en maison, qu'il courait après la brebis égarée, et je me dis que le disciple ne devait pas être au-dessus du maître.

En conséquence, le mardi, sitôt après la messe, sans faire d'instruction à l'église, je commençai à instruire les habitants de Poddodi dans leurs propres maisons. Rarement il m'arrivait de réunir deux familles ensemble; et cela pour différentes causes, soit par exemple parce que les Indiens ne permettent pas facilement à leurs filles de paraître en public, soit encore à raison de la distance des maisons qui sont bien à 10 minutes environ les unes des autres.

En arrivant dans une maison, je commençais par leur faire connaître le but de ma visite, et aussitôt tous témoignant leur joie voulaient se mettre à genoux. Je les priais de se relever; puis je faisais mon instruction du seuil de la porte, ayant d'un côté les femmes à l'intérieur de la maison, et de l'autre les hommes que je faisais placer en dehors. S'il n'y avait point de femmes dans la maison que je visitais, ou qu'il n'y eut que quelques petites filles, je réunissais toute la famille sous le toit qui s'avance devant la porte.

Le crucifix à la main je leur expliquais les principaux mystères et préceptes de notre foi, c'est-à-dire le symbole, les commandements de Dieu et de l'Église, les 7 sacrements. Après mon instruction, s'il y avait quelques malades, je les invitais à faire usage de l'eau de St Ignace, plutôt que de pratiquer des rites superstitieux et d'aller consulter les ministres de Satan. Je cherchais ensuite à découvrir quelques idoles, promettant de leur substituer une belle statue de la Ste Vierge que j'avais soin de tenir en main pendant ce temps. J'invitais mes gens à venir à l'église, leur enjoignant surtout de venir le Dimanche à moins d'impossibilité, puis à se préparer à faire prochainement leur confession; enfin les faisant mettre à genoux, je leur donnais à tous ma bénédiction. Chacune de ces visites me demandait à peu près une heure; je passais alors à la maison suivante, accompagné des hommes qui spontanément me faisaient escorte d'une maison à l'autre, et entendaient ainsi jusqu'à 3, 4 et même 5 fois mon instruction.

A 4 heures et demie j'interrompais mon excursion pour revenir à l'église où vers 5 heures je donnais une nouvelle instruction suivies des cérémonies ordinaires; et à 6 heures et demie tout était terminé.

Le fait suivant ne contribua pas peu au succès de la Mission. Un soir je dis en prêchant: préparez-vous à la mort parce qu'elle est prochaine et peut-être quelques uns de ceux qui m'entendent, mourront-ils bientôt. Or, 3 heures après, une femme qui m'avait entendu, mourait subitement, et le lendemain je dus faire son enterrement. Ce fait produisit une très-grande impression sur le peuple. Je n'eus qu'un regret: celui de voir partir cette pauvre âme sans confession.

En deux jours, j'eus parcouru tout Poddodi de la manière que j'ai racontée plus haut. Je pouvais voir

à peu près 8 ou 10 maisons par jour. Les deux jours suivants, ce fut le tour de Aicapal, qui compte 31 maisons. Quelquefois je ne trouvais personne, ou bien j'arrivais chez des gens qui venaient m'entendre à l'église, et alors je passais à la maison suivante. Dans un autre jour, je visitai tout Bonpur qui n'a que 14 ou 15 maisons. Restait encore Ullea, mais comme j'avais invité les habitants le samedi précédent, et que le Dimanche ils s'étaient rendus à l'église, je n'eus pas à les voir séparément.

Le Dimanche 27 Avril, dès le matin, avant la messe, je donnai à tout le peuple, accouru en grand nombre, une instruction d'une heure sur les points les plus importants. A 10 heures, la grand'messe, où je prêchai de nouveau après l'Evangile. J'invitai tout le monde à venir le soir, leur annonçant que je les préparerais moi-même à la confession.

Ils vinrent en effet le soir en bon nombre, et je leur parlai du grand bienfait de la confession. Le Veni Creator fut ensuite chanté, puis je leur fis leur examen à haute voix, parcourant les dix Commandements, m'arrêtant après chacun pour leur donner le temps de s'examiner. Je fis lire alors lentement et à haute voix l'acte d'attrition et de contrition, dont j'avais précédemment proposé les divers motifs. Cela fait, comme l'heure s'avançait, je leur dis que le lendemain je commencerais à entendre leurs confessions dans l'ordre suivant: d'abord les hommes de Poddodi, puis ceux d'Aicapal que je ferais prévenir du moment; ensuite viendraient les jeunes gens de Poddodi, d'Aicapal et les autres; et ce fut fini pour cette journée.

Le jour suivant je commençai à confesser. De prime abord mon intention était d'aller les confesser à domicile, les femmes bien entendu dans un lieu accessible à tous; je craignais qu'ils ne vinssent point à l'église, comme cela était arrivé souvent pour les prédications. Un jour je proposai la

chose dans une réunion pour voir quelle impression elle ferait. Comme l'impression fut bonne, l'un répondit qu'on acceptait la proposition. Mais voici qu'un vieillard à l'air important, entendant qu'on acceptait l'offre que je faisais d'aller confesser à domicile, s'écria : Comment ! un prêtre envoyé par le Pape, (ce dont je n'avais pas parlé), vient de Rome jusqu'ici pour nous, et nous, nous ne voudrions pas venir nous confesser à l'église ? Nous viendrons, nous viendrons nous confesser à l'église.

En conséquence le 28 Avril je commençai les confessions. Elles furent nombreuses, si nombreuses que je dus confesser toute la journée, ainsi que les jours suivants. Au bout de 2 ou 3 jours, il y avait entre les confessions des interruptions de plusieurs heures. Je dis donc aux personnes mariées des quatre parties de Culur de venir se confesser ensemble, espérant qu'ainsi les intervalles seraient moins longs. Mais voici un nouvel embarras. Dans ces jours là se contractèrent à Culur deux ou trois mariages. Comme tout le pays, suivant l'usage, était invité au repas de noce, il n'y en eut que peu à venir se confesser. Pour ne pas perdre mon temps, je choisis parmi les enfants qui venaient à l'école les plus instruits, tant parmi les garçons que parmi les filles. Je les confessai et les préparai à la communion. De cette sorte, mes vœux furent en partie satisfaits. Comme les festins se prolongeaient, je fis appeler les hommes les plus distingués et les plus influents de Culur. Leur ayant exposé tout ce que j'avais fait pour eux, je leur dis qu'ils n'avaient que peu correspondu à mes soins. J'insistai sur ce point afin de les porter à faire davantage, ajoutant que s'ils ne voulaient pas venir, je m'en irais, etc... Je leur dis en outre, que leur devoir à eux, comme dépositaires de l'autorité, était de me seconder, en ordonnant aux autres de venir à confesse etc... Le résultat fut qu'un des principaux, qui

sous prétexte de fêter le mariage de son fils, ne s'était pas encore confessé, se jeta à genoux, promit de venir le lendemain et de faire son possible pour amener les autres.

Un des soirs en questions, des fiancés étant venus avec un nombreux cortège pour contracter mariage devant moi, je leur fis un discours un peu ab irato, leur disant qu'ils faisaient bien de venir à l'église pour contracter mariage, mais que la première chose à laquelle ils devaient penser était leur âme et la confession et non pas la fête des noces. Une heure après deux autres fiancés vinrent également pour célébrer leur mariage. Je leur adressai pareillement quelques paroles de circonstance. De cette façon il arriva que le jour suivant les confessions recommencèrent de nouveau en grand nombre, et il y eut foule à l'église. On recula jusqu'à mon départ le festin des mariages qui se célébrèrent à partir de ce jour, afin de ne pas mettre obstacle aux confessions. De cette sorte, en continuant à confesser et à donner la communion, (car je crois qu'il est préférable, bien que moins solennel de leur donner la communion de suite que de faire une communion générale), j'avais confessé presque toutes les personnes mariées pour le 11 mai. Le 12 je commençai à entendre les autres qui ne s'étaient pas encore confessées.

Le 14 mai devait se célébrer la fête de St Antoine de Padoue, auquel les habitants de Culur ont une dévotion extraordinaire. Ils avaient employé 13 jours aux préparatifs de cette fête et les avaient commencés le 1er mai.

Dès le principe je leur avais dit que s'ils étaient dociles à mes paroles, je ferais en sorte de célébrer avec grande solennité leur fête de St Antoine, fête qui par privilège, peut se célébrer une fois l'an à n'importe quel jour. Témoin donc de leur docilité et de leur empressement à répondre à mon zèle, j'invitai le R.P. Pagani, Provicaire à assister à la

messe solennelle, le R. P. Stein, curé de la cathédrale à la chanter et le P. Diamanti à faire diacre ou sous diacre. De plus je fis venir de la Cathédrale des ornements de toute sorte, tapis, statue de Saint Antoine, baldaquin, Prie-Dieu, bannières en grand nombre, nappes, ornements, garnitures d'autel etc. En outre les habitants de Culur préparèrent nombre de lampes aux diverses couleurs, de sorte que notre église, qui auparavant n'offrait aux regards que ses quatre murs, n'était plus reconnaissable et n'aurait pas fait mauvaise figure, même dans une grande ville. D'autant plus qu'on y avait mis quantité de fleurs arrangées en guirlandes artistement entrelacées et formant des carrés. D'autres avaient construit une belle galerie ornée de feuillage partant de la porte extérieure de l'église et aboutissant à ma case. De sorte que depuis ma cabane jusqu'à l'église, là où auparavant il n'y avait rien, on voyait se dérouler une avenue toujours couverte et bordée de verdoyants rameaux. Je fis en outre placer sur les portes principales de l'église deux grandes et magnifiques images, l'une du Sacré Cœur de Jésus, l'autre du Saint Cœur de Marie.

Ensuite, pour honorer le R. P. Provicaire et le recevoir le plus dignement possible, de distance en distance on éleva des arcs de Triomphe depuis l'église jusqu'à un demi mille de distance sur la route qu'il devait suivre. Ces préparatifs terminés, vint l'heure des premières vêpres qui se célèbrent ici avec une grande solennité. Il y avait une foule extraordinaire venue des lieux environnants. Quelques agents de police, je ne sais trop dans quel but, s'étaient glissés dans la multitude. A la nuit tombante, lorsque l'église était déjà comble, de nombreuses décharges d'armes à feu annoncèrent le commencement de la fête et les premières Vêpres.

Mille lampes aux diverses couleurs illuminaient magnifiquement l'église. Revêtu de la chape je commençai les vêpres qui furent chantées suivant le vespéral Romain avec encensement etc. de sorte qu'elles ne finirent qu'à une heure avancée de la nuit. Vers la fin, de nouvelles détonations d'armes à feu et de pétards jointes à un feu d'artifice, vinrent augmenter la commune allégresse. Toute cette foule immense sortit de l'église et se retira sans le moindre désordre.

Le lendemain, après la messe pendant laquelle je donnai la Communion à une trentaine de personnes; quelques uns des principaux personnages me vinrent trouver et nous nous disposâmes à aller processionnellement à la rencontre du R. P. Provicaire et des autres Pères.

Le Gurcar marchait en tête portant la croix; venaient ensuite de nombreux enfants avec des bannières, puis le reste du peuple portant d'autres ornements et le baldaquin plié; enfin je fermai la marche revêtu de l'étole et de la cotta. En allant nous chantions des airs faciles que je leur avais appris précédemment. Après une demi heure de marche, j'ordonnai à la procession de s'arrêter à l'ombre des palmiers, car le soleil brûlant aurait pu nous faire beaucoup de mal. Après une demi heure d'attente, voici apparaître une voiture dans le lointain. Alors nous nous remettons en marche. Le R. P. Provicaire, les PP. Stein et Diamanti descendent de voiture. Le R. P. Provicaire revêt l'étole et la Cotta, les autres la cotta seulement. Pendant ce temps un petit choeur saluait en portugais la venue du R. P. Provicaire. Alors s'ouvrit le baldaquin sous lequel se placèrent les trois Pères. Pour moi suivi de quelques enfants je marchai devant, chantant en langue Concany une hymne à l'adresse du R. P. Provicaire, puis une autre au Sacré Coeur, enfin les litanies de la Sainte Vierge en latin.

De cette sorte nous arrivâmes dans un ordre parfait jusqu'à l'église. Alors se firent entendre mille détonations ; les deux cloches sonnaient à toute volée et la foule anxieuse regardait et attendait. Pendant ce temps le R. P. Provicaire passait sous la galerie, où l'on faisait éclater quantité de cartouches. Entré à l'église, il donna après une courte prière la bénédiction solennelle : Sit nomen Domini benedictum. Puis commença la grand'messe célébrée par le P. Stein que j'assistai en qualité de diacre et le P. Diamanti en qualité de sous-diacre. Parmi les chantres on remarquait surtout deux jeunes hommes venus d'un pays voisin ; ils étaient soutenus par quelques jeunes gens de la localité.

Après l'Evangile, je leur fis un sermon sur Saint Antoine. Après leur avoir parlé de sa puissance, de sa bonté et de sa miséricorde, j'ajoutai que St Antoine aimait tout particulièrement le peuple de Culur, qu'il désirait le protéger d'une manière toute spéciale et prendre avec lui une sorte d'engagement, c'est-à-dire, qu'il promettait de les assister toujours dans leurs nécessités tant spirituelles que temporelles, de la manière la plus utile pour leurs âmes ; mais de son côté, leur dis-je, il veut que vous lui promettiez de fuir le péché, et surtout cette affreuse superstition de consulter dans vos malheurs les ministres de Satan ; car consulter ainsi les faux prêtres des Indous, c'est sans aucun doute, consulter et invoquer le démon. Après l'exposition de l'engagement que St Antoine désirait prendre avec eux, je demandai au peuple si de son côté il voulait accepter cet engagement et promettre à St Antoine de fuir ce péché. Comme personne ne s'imaginait que je demandais une réponse, personne ne répondit. Alors je les interrogeai de nouveau et quelques uns répondirent Cuscivartao (nous le voulons). Comme ils étaient en petit nombre, je les

interrogeai encore. Cette fois de nombreuses voix me répondirent: Cuscivartao. Alors j'appelai par son nom le Mustah (c'est-à-dire la première autorité de l'endroit), Pierre Diego (Jacques) Souza, je le fis venir à l'autel et signer au nom de tous la promesse qu'il faisait à Saint Antoine, promesse écrite et préparée d'avance, à laquelle il ne manquait plus que la signature. Je lui demandai s'il voulait prendre l'engagement ci-dessus mentionné. Oui, me répondit-il. Et il le signa au nom de tous. Ensuite je renfermai cette promesse dans un cadre contenant une image de Saint Antoine que je leur donnai. Puis je le suspendis dans un lieu élevé au-dessus de l'autel. De sorte que chaque fois qu'ils vont à l'église, ils se rappellent la promesse qu'ils ont faite. La messe terminée, on fit une magnifique procession avec baldaquin, bannières etc. Après la procession, je fis vénérer la relique de la vraie Croix à 6 ou 700 personnes. A la fin j'étais si faible que je pouvais à peine respirer. Notre belle fête finit ainsi vers 1 heure et demie.

Après avoir pris un modeste dîner, donné en partie par les habitants, nous reçûmes une députation des principaux personnages accompagnée d'un interprète Anglais. Elle venait prier le R. P. Provicaire de leur donner un prêtre pour les instruire et les aider à sauver leurs âmes. Le R. P. Provicaire leur répondit que vu le manque de prêtres il lui était impossible de leur en donner un pour eux seuls; puis il ajouta qu'il ferait en sorte de m'envoyer à Calur au moins une fois par mois.



Constantinople. – Une expédition apostolique dans l'île de Tinos. – Lettre du P. Delattre au R. P. Provincial de Champagne.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Je viens de faire une excursion apostolique pendant le mois d'Août ; j'ai pensé que vous liriez peut-être avec quelque intérêt la petite relation que voici.

Le lieu de la scène est une île de l'Archipel, Tinos, à une vingtaine de lieues d'Athènes. Là se trouve un pensionnat d'Ursulines françaises et une résidence de nos Pères siciliens, qui ont été pour moi plein de bonté et de prévenances.

Nos vacances scolaires avaient commencé dès le 17 Juillet, et le 1er Août je m'embarquai à Constantinople sur un grand vaisseau Autrichien, l'Espero (l'étoile du soir). Il était 5 heures de l'après-midi. Lentement nous quittons le port intérieur appelé la Corne d'or, nous saluons le Bosphore à notre gauche ainsi que la ville de Scutari sur la rive asiatique ; nous doublons à droite la pointe du Sérail, ancienne résidence des Sultans et nous voilà en pleine mer de Marmara ; la ville des mosquées et des minarets disparaît peu à peu à notre droite et nous jetons un dernier regard à notre gauche vers l'île des Princes. La flotte anglaise n'y est plus à l'ancre, mais elle ne peut se décider à quitter la ville de Constantin ; elle est en rade

au-delà des Dardanelles. Toujours en observation comme un chasseur qui guette sa proie.

A 7 heures nous étions en présence d'une île très riche en marbre; de là le nom de Marmara qui lui fut donné ainsi qu'à la mer qui l'entoure. Le vent commençait à souffler avec assez de force, la nuit arrivait, et il nous serait désormais impossible de voir à notre gauche Gallipoli, et d'évoquer les souvenirs de la guerre de Crimée. Chacun des passagers se prépare donc à prendre un sommeil de traversée, c'est-à-dire un demi-repos, où les trois quarts du temps, comme le lièvre de la fable on dort les yeux ouverts. Tout dormait ou semblait dormir lorsqu'au beau milieu du silence un coup de canon se fait entendre. Qu'y a-t-il, fut l'exclamation qui retentit dans plusieurs cabines. — Ce n'est rien reprend un habitué des Dardanelles: on salue le bateau et on lui permet de passer. On en fut donc quitte pour la peur. C'était une fausse alerte à bord; on essaie donc de se rendormir.

Peu à peu le jour venait à la satisfaction générale je pense, si j'en juge par notre promptitude à nous rendre sur le pont. La mer était de plus en plus agitée, mais une curiosité, que j'appellerais classique, nous fit presque oublier et le roulis et le tangage. Nous étions près de la Troade à notre gauche et en face de l'île à jamais célèbre de Ténédos. *Est in conspectu Tenedos, notissima fama insula.* Jadis cette terre était riche et puissante tant que subsista le royaume de Priam: *dives opum, Priami dum regna manebant.*

Elle n'a plus qu'une simple rade offrant aux vaisseaux un abri peu sûr. *Nunc tantum sinus, et statio malefida carinis.* Quelques bateaux de pêcheurs et de petites barques, voilà ce que nous vîmes dans ce port jadis célèbre.

Pour les deux serpents si vantés dont parle le cygne

de Mantoue, j'avais cru que tout était poésie .... il n'en est rien ..... il y a ici des serpents amphibies, qui nagent comme des poissons ; de Ténédos à Troie il n'y a guère qu'une lieue et la traversée est possible même pour ces nageurs d'un nouveau genre ..... quant à leurs sifflements et à leurs yeux rouges de sang et de feu, j'en laisse toute la responsabilité à l'imagination du poëte.

Nous voyez-vous, la lunette braquée sur l'emplacement de Troie... *Campos ubi Troja fuit* .... Hélas, c'est l'histoire du bâton flottant ; de loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien ; il ne reste de la superbe Ilion qu'un grand souvenir, et pas une ruine à la surface du sol ; ce n'est qu'un pauvre village turc, dominé à droite par le Mont Ida ..... un fils d'Albion qui se trouvait à bord me dit : il est un savant Anglais, qui fait là des ravages ..... il voulait dire des fouilles !

D'autres souvenirs plus précieux se présentaient à ma mémoire, ou plutôt à mon cœur et à ma foi. Ici est passé Saint Paul se rendant d'Asie en Macédoine ; après la Troade c'est l'île de Lesbos où fut bâtie Mitylène, exil du Patriarche de Constantinople, St Ignace, victime des fourberies de Photius..... plus loin l'île de Patmos, Ephèse et Smyrne sur les rives d'Asie, j'ai salué St Polycarpe et le disciple bien-aimé. Ah que les grands hommes païens sont petits et mesquins en face de nos gloires chrétiennes !

Et les vagues, allez-vous me demander, s'étaient-elles un peu calmées ? .... nullement. Il faut que vous sachiez, mon R. Père, que l'Archipel, comme la Mer Noire, a une triste réputation : les italiens l'appellent souvent la mauvaise mer ; et ce jour là elle était d'une humeur massacrante, presque furieuse ;

elle faisait sauter et bondir le navire comme une coquille de noix ...... se chargeant en outre d'arroser le pont et les passagers ! ..... je redoutais le terrible mal de mer que j'avais connu en revenant de Londres ...... et tout ce que je voyais et entendais, m'y faisait penser - Tirons le voile sur ce tableau peu poétique : grâce au ciel je n'ai point eu de déboires et n'ai pas payé de tribut à la mer.

Après 36 heures de traversée j'arrivai enfin à Syra, port central du groupe d'îles situées sur les côtes de la Grèce, et appelées Cyclades. J'étais à 5 lieues de Tinos où je débarquai bientôt.

L'île de Calypso est demeurée célèbre, la mienne ne l'est guère moins dans son genre ..... Située vers le 38° de latitude et le 23° de longitude, Tinos a 5 ou 6 lieues de long et à peu près autant de large. Sans doute, comme Santorin et tant d'autres, elle est émergée du sein des eaux, soulevée par des éruptions volcaniques sous-marines. Ce n'est pas là une mauvaise plaisanterie comme celle de Vénus naissant de l'écume de la mer et portée sur une conque brillante dans l'île de Delos que j'aperçois à 2 lieues à ma droite ..... ici c'est de l'histoire .... de la géologie ..... Tinos est donc fille de l'Océan.

Un mot maintenant sur son territoire, ses habitations, plantations, chemins, nourriture, bétail, sans oublier le véhicule indispensable, la monture de céans, le roussin d'Arcadie.

Le Sol. — Le pays est couvert de montagnes arides, et hautes de 700 à 1500 mètres. Au lieu de ces sapins verdoyants et de ces belles forêts qui couronnent les sommets des Vosges, vous avez des pierres énormes, des

quartiers de roches, des bancs de schiste etc. etc., entassés pêle-mêle et comme suspendus. On se croirait en face d'une armée de géants.

Habitations. — Les maisons sont faites de pierres grises et brutes, liées entre elles par un ciment grossier qui n'est que de la terre détrempée d'eau ; .... le bois est rare ainsi que les tuiles et les ardoises : aussi pour toiture vous avez une plate forme faite de longues dalles juxtaposées, recouverte d'une terre gluante que l'on tasse de temps en temps avec un cylindre de marbre ou de granit. Je vous laisse à penser ce qui arrive quand la pluie est abondante .... Si on a toujours le vivre, on n'a pas toujours le couvert ! — Le vent souffle sans cesse dans ces parages, si bien que les observateurs en ont fait le véritable royaume d'Eole, et je puis affirmer que pendant tout mon séjour d'un mois, Eole ne s'est pas reposé un traître jour ! — Les habitations n'ont pas de second étage, c'est assez vous dire que les maisons sont basses, souvent petites.... et que plus d'une ressemble à l'arche de Noé. — Les maisons au nombre de 20 ou 30 sont groupées autour de l'église ; les villages sont assis au fond de la vallée, ou perchés et comme suspendus aux flancs des montagnes, mais bien abrités contre le vent du Nord.

Plantations. — Peut-il pousser quelque chose dans ce désert ! — L'île jouit d'une température semblable à celle de la Sicile, 20 à 30 degrés ; elle a de l'eau à discrétion, un peu de terre végétale dans les gorges des montagnes, au versant inférieur des collines et dans la plaine. Le vent qui souffle sans cesse vient se briser contre des murs en pierres empilées à la hauteur de 4 à 6 pieds, et vous verriez derrière ces abris la vigne se cacher et ramper sur le sol. Parfois dans des lieux moins exposés à

l'Aquilon, elle lève la tête et appuie ses jets flexibles sur de petits échalas; on se croirait en Champagne. Les céréales sont rares et misérables, le blé est inconnu; de l'orge, du seigle nain et des légumes, voilà toute la richesse agricole de Tinos ..... Mais comme dans tous les pays chauds les fruits sont excellents, raisin exquis, figues délicieuses comme le miel, oranges, grenades, citrons .... peu de pommes et de poires .... j'allais oublier la figue d'Inde, fondante comme la Crassane, et poussant sur un cactus aux larges feuilles, que les botanistes appellent *Cactus opuntia*.

Chemins. — Ici tout est chemin et il n'y a point de chemin. Pas un seul qui soit fait pour un véhicule quelconque, pour le cheval ou pour l'homme ..... pas un chemin civilisé; comme on en rencontre partout .... pas même un sentier .... à moins que l'on ne veuille appeler de ce nom les torrents ou les ravins ..... L'eau seule est chargée de tracer les chemins, de les creuser, et de les livrer aux voyageurs .... c'est l'Agent-Voyer de Tinos .... Voici comme elle procède: en hiver elle descend avec impétuosité des montagnes, entraine des quartiers de roches, de grosses pierres et se fait un lit bizarre ...... Elle traverse l'ile en écumant et va se perdre dans la mer ...... les traces profondes de son passage, les excavations qu'elle a pratiquées, voilà les grands chemins qu'elle livre à la circulation pour les beaux jours du printemps et de l'été, semblant dire aux délicats et aux mécontents: J'y ai bien passé, moi .... pourquoi n'y passeriez-vous pas aussi!

Le bétail. — Le cheval et le bœuf n'ont jamais mis le pied dans cette ile; qu'en ferait-on? ..... point de voitures, point de charrues, point de chemins .... on rencontre çà et là sur le bord des Torrents-chemins, quelques vaches, des chèvres et des moutons sans gardien;

mais on a eu la sage précaution de lier deux à deux les pattes de ces pauvres bêtes et ainsi elles ne peuvent aller bien loin, ni se permettre une promenade sentimentale sur le bord de la mer ou sur le sommet des montagnes. — Souvent le son de la clochette comme en Suisse, vous avertit de leur voisinage... la brebis donne sa toison et quelquefois plus...., la chèvre et la vache fournissent le lait. — Les Crésus de la localité ont aussi un pigeonnier à proximité de leur maison, d'ordinaire sur une éminence ou sur un mamelon relié a la propriété; puis une basse-cour. Les oies sont rares et les canards inconnus: on ne veut pas les exposer à la tentation d'une petite excursion sur mer, ce qui aurait, dit-on, quelques inconvénients pour leurs maîtres. — Il y a ici deux personnages importants, et on les rencontre partout; l'un donne sa chair et l'autre vous prête son dos pour les voyages: le porc et l'âne, puisqu'il faut les appeler par leur nom. Le porc coûte assez peu à nourrir, m'a-t-on dit, car il vit de rapines..... dès le matin on lui donne la clef des champs et il va chercher fortune un peu partout. Devenu gros et gras on l'occit et on le met au saloir..... il va sans dire que Monsieur le Curé en aura sa part....... le bon Dieu n'est jamais oublié par les braves gens de Tinos.

Quant à l'âne...... le dirai-je? la vérité le demande.... c'est un petit prodige.... la providence de tous les voyageurs... et j'en sais bien quelque chose. Autrefois, comme tant d'autres, j'avais un peu ri des ânes de Picardie..... J'ignorais qu'en l'an de grâce 1879 je serais envoyé à Tinos et que j'en aurais si grand besoin. Il fallut bon gré mal gré enfourcher la bête, et marcher de précipices en précipices, sur des rochers, de grosses pierres et des tas de cailloux, et vous auriez vu l'intelligente créature (*c'est de l'âne que je parle*), faire de la gymnastique à ravir.....s'élancer d'un bloc sur un autre,

sans broncher ..... et pendant un mois que j'ai eu l'honneur de chevaucher ainsi, mon âne n'a point fait un seul faux pas! l'âne de Tinos! mais c'est la monture de l'Evêque: C'est sur un âne tout de blanc caparaçonné que Monseigneur Castelli a fait son entrée triomphale dans sa ville .... ou plutôt dans son village épiscopal! Honneur donc à l'ami du voyageur et du chardon!

Nourriture. — On ne connait point les richards dans l'île et les riches y sont en petit nombre. Je parle de ces riches qui ont l'aurea mediocritas chantée par le poëte. La bourse étant légère, les repas sont légers ou grossiers. Je doute que les Spartiates si vantés sur ce point, aient pratiqué une plus grande frugalité .... Le pain de froment ne parait que sur la table du petit nombre; on est trop heureux d'avoir un morceau de pain d'orge et de seigle, souvent noir comme la houille. La viande de boucherie est une rareté, presque du luxe. Les familles aisées s'accordent d'ordinaire pour régal une tranche de lard salé; pour les autres, du riz et des légumes, voilà le menu du repas .... de l'eau à discrétion, parfois un peu de vin tournant à l'aigre, et capable de faire danser les chèvres ..... il y a cependant de bons crus, et quand on rencontre un propriétaire intelligent on a du vin comme en France ou en Espagne.

Et le poisson, me direz-vous .... il doit y en avoir comme dans toutes les îles? Oui sans doute, mais cette île, comme vous le voyez ne ressemble guère aux autres îles. Ce qui empêche ici de prendre du poisson, c'est ce qui a empêché les Parisiens de tirer le canon à l'entrée de Henri IV... il n'y avait point de poudre! Ici ce qui empêche de prendre le poisson, c'est le manque de barques et de filets, rien que cela! mais alors qu'on achète barques et filets; à merveille! et l'argent? - Voilà le hoc! il n'y a ici que des cailloux,

du vent et de l'eau! et peu, très peu de drachmes! Telle est la solution du problème.

Après avoir parlé de la pauvreté de Tinos, parlons de sa richesse. Richesse morale et toute chrétienne. Celle-là en vaut bien une autre ou plutôt c'est la seule véritable qui défie la rouille et les voleurs. Ici presque tout le monde est pauvre et il n'y a point de pauvre; c'est l'histoire des premiers chrétiens, bien que les insulaires ne donnent pas leurs drachmes à leur Saint Evêque.... mais leur charité est aussi grande que leur bourse est petite... et on se contente de peu. Ah! c'est qu'ils pensent à Nazareth et qu'ils ont le ciel dans l'âme; ils ont peu de plaisir et beaucoup de joie. Le bon Maître le savait bien: *Beati pauperes!* Ici peut-être serez-vous étonné, mon R. Père, d'apprendre qu'il y a des grecs aussi parfaits sous le soleil d'Orient. Oui les habitants ont pour la plupart du sang grec dans les veines, mais c'est un sang transformé... c'est le sauvageon qui a été greffé. Les grecs ont une triste réputation et au dire des connaisseurs elle n'est pas volée. Virgile n'aurait rien dit de trop: *Timeo Danaos et dona ferentes!*.. ils vous caressent d'une main et vous frappent de l'autre. La religion qui aime la ligne droite et lumineuse de la vérité a redressé ces natures fausses et tortueuses qui ont les instincts et les habitudes du serpent.

Les familles sont chrétiennes et l'enfant reçoit la piété avec le sang et le lait maternel. Il apprend à prononcer le nom de Dieu en même temps que le nom de son père et de sa mère, et les premiers objets que ses yeux rencontrent dans la maison, lui parlent du calvaire et du Ciel; une croix toujours à la place d'honneur, les images de Notre Seigneur, de la Très-Sainte Vierge et des Saints; les Saints de la Compagnie surtout, que les villageois appellent naïvement les Saints de nos Pères! et ils ne tarissent pas en

éloges sur les missionnaires d'autrefois et d'aujourd'hui ; c'est pour eux un honneur et un bonheur de recevoir un des Nôtres. Il semble que le bon Dieu entre avec le missionnaire dans la maison - C'est dans de pareilles circonstances qu'on est heureux et fier d'être de la Compagnie et qu'on veut travailler avec ardeur à se rendre moins indigne d'une si grande vocation : car "Noblesse oblige"!

Le prêtre achève l'éducation de l'enfant.... On ne connaît pas encore ici le progrès et on ne pense pas pour le moment à séculariser la science et la vertu.... on ne s'en trouve pas plus mal.... on ne connaît qu'un progrès et c'est le véritable, la marche de l'âme vers Dieu.

Pour faire observer les lois du Roi Georges, pas n'est besoin de gros bataillons.... il n'y a point un soldat dans toute l'île - Dieu et le prêtre se chargent de la besogne... et tout va mieux qu'avec des gendarmes ! Pas un dissentiment sérieux entre les familles, pas un scandale! on vit au jour le jour selon le conseil de l'Evangile

Les petites filles sont élevées par des Religieuses qui sont nombreuses dans l'île - La vocation germe facilement dans les cœurs purs, aussi, près de la moitié des jeunes personnes embrassent la vie parfaite ; elles se font Ursulines ou Franciscaines tout en demeurant dans leurs familles.... elles sont chargées de l'instruction, du soin des malades, de la propreté et de la décoration des églises ; aussi la maison du bon Dieu est de toutes la plus belle et la plus riche - Vous la croiriez bâtie de pierres de taille, car les murs sont blanchis chaque année sous la direction de ces personnes dévouées ! Ces deux familles religieuses, en plein vent, comme on dit en France, ont leurs règles, leurs exercices de piété, leurs réunions sous la direction de Monseigneur l'Evêque

La congrégation d'hommes dirigée par nos Pères constitue

la garde d'honneur de la religion. Une journée chrétienne à Tinos est bien édifiante : le matin, prière en famille, la Sainte Messe pour le plus grand nombre, les travaux de la Campagne, un repas frugal assaisonné d'appétit et de franche gaité, et le soir au son de la cloche prière en commun dans l'église.

Ici on ne connait ni le travail du Dimanche, ni le blasphème. La veille des fêtes la plupart se confessent pour communier le lendemain .... et nos Pères sur la monture du pays, se rendent dans les localités les plus populeuses pour entendre les confessions et souvent aussi pour prêcher.... pénible et consolant ministère pour un cœur d'apôtre. Tout le monde chante aux offices du Dimanche et des fêtes, et on chante bien et avec piété .... c'est de toutes mes surprises celle qui m'a fait le plus grand plaisir.

La fête patronale est célébrée avec une pompe exceptionnelle, c'est un jour de Pâques !... les prêtres y viennent nombreux et Sa Grandeur officie pontificalement! Les détonations joyeuses se font entendre dès la veille, avec le brillant carillon des cloches, et la fête venue c'est un feu de file bien nourri, et les échos de la montagne répètent et renforcent le son à ravir.

Mais comment recevoir tous les curés des environs? la maison du chapelain est petite; d'ordinaire elle a deux pièces d'environ 3 ou 4 mètres de côté .... c'est plaisir alors de voir avec quel empressement ces pauvres gens se disputent l'honneur de donner à diner à 2 ou 3 de ces prêtres. Monseigneur est reçu chez le personnage de la localité, comme qui dirait un petit propriétaire, qui peut avoir quelques centaines de francs de rente ! Que ces agapes sont joyeuses, édifiantes et simples : c'est vraiment l'Ecce quam bonum et quam jucundum.

Les prêtres ici sont excellents .... leur éducation

sacerdotale se fait du mieux qu'il est possible .... et désormais on va établir un séminaire à Naxo pour régulariser la chose et donner aux clercs autant de science que de vertu - Un Père Sicilien et un Père français de la province de Lyon sont chargés par les évêques de l'Archipel de tout organiser - Il paraît que le Beati pauperes spiritu n'était pas toujours interprété comme il faut ! Aussi disait-on familièrement, que les Pères Jésuites avaient de l'esprit pour tous les autres prêtres du pays ! Il y a 2 siècles que nos Pères sont dans cette île ... et pendant la suppression de la Compagnie, ils ont continué d'y vivre en communauté .... Assez souvent des Pères français ont travaillé dans cette mission.

A l'arrivée des Pères, les mœurs de l'île rappelaient assez bien les mœurs des pirates de l'Orient, on y vivait de pillage et de brigandage et voici maintenant qu'on se croirait dans une réduction du Paraguay ! Ces hommes paraissaient avoir le cœur aussi dur que les rochers -- et Dieu, par le ministère de la Compagnie, a fait de ces pierres des enfants d'Abraham !

Les Ursulines françaises sont venues il y a 20 ans s'établir sur cette terre qui semble dévorer ses habitants. L'histoire de cette fondation est merveilleuse, on y voit à chaque page le doigt de Dieu. Le pensionnat est florissant et situé près de la résidence de nos Pères. On vient d'Athènes et de Smyrne demander un enseignement chrétien aux filles de Sainte Angèle - Il faut croire, pour me servir d'une expression du cloître, que ces abeilles mystiques font un miel excellent, puisqu'on vient de si loin le chercher.

J'ai donné la retraite aux Religieuses et

aux enfants ; quelles âmes célestes, et délicates, et généreuses ! Ce sont là les plus belles fleurs, ce sont les lis de Tinos.

Reverentiae Vestrae
infimus in Xto
Delattre s.j.

Amérique. Montagnes Rocheuses.

Lettre du R. P. Cataldo, Supérieur général des Missions des Montagnes Rocheuses, au R. P. Provincial de France.

Mission St Ignace, 29 Janvier 1880.

Mon R. P. Provincial,
P. C.

Les Missions Indiennes des Montagnes Rocheuses, établies il y a près de quarante ans par le R. P. de Smet d'heureuse mémoire, ont toujours été pour l'Eglise et pour notre Compagnie une cause de grandes consolations spirituelles, en même temps qu'elles procuraient aux missionnaires de ces parages une abondante moisson de travaux et de souffrances, et quelques rares déceptions.

La race Indienne fut longtemps en Amérique l'objet d'une antipathie presque universelle, non seulement de la part du gouvernement Américain, mais de celle

même des Catholiques. Aussi un Evêque des Etats-Unis ne craignit pas de dire que l'Eglise Catholique en Amérique aurait à rendre à Dieu un compte sévère pour sa négligence envers les Indiens. C'est au milieu de cette négligence et de cette antipathie que la Compagnie entreprit d'évangéliser ces pauvres sauvages, et elle se glorifie à juste titre d'avoir continué cette œuvre presque seule jusqu'en 1870. A cette époque, un changement dans les dispositions du Gouvernement à l'égard des Indiens excita dans un certain nombre de cœurs catholiques des sentiments de honte pour le passé, et de zèle pour l'avenir; et alors quelques Ordres religieux prirent part au travail de l'évangélisation des sauvages. Plaise à Dieu que les mêmes sentiments de zèle excitent les jeunes gens de notre Compagnie.

A l'heure actuelle, nous avons absolument besoin de missionnaires, tant Pères que Frères Coadjuteurs. On réclame avec instance la Robe noire dans plusieurs tribus jusqu'ici païennes ou protestantes, par exemple chez les Gros-Ventres, les Assiniboines, les Corbeaux, les Serpents, les Simpesthueussi, les Okinagan, etc. etc. Le Chef de cette dernière tribu disait, il y a quelques mois, au Missionnaire: "*Si la Robe Noire ne vient pas fonder une église ici et se fixer parmi nous, je serai obligé d'accepter le ministre protestant que le général Howard m'a offert au nom du Gouvernement*".

Il est vrai qu'en dépit des efforts du Gouvernement pour favoriser l'extension du protestantisme chez les Indiens, nos Missions sont très-florissantes sous le rapport spirituel, et que nous comptons chaque année des centaines d'adultes qui se convertissent et demandent le baptême. Mais d'autre part il n'est pas

moins vrai que dans la plupart de nos Missions nous manquons d'écoles établies d'une manière régulière, et que ces écoles, utiles en tout temps, sont aujourd'hui pour nous d'une impérieuse nécessité. Car les sectes protestantes font des efforts extraordinaires pour s'emparer des écoles indiennes maintenues par le Gouvernement et dérober ainsi les Indiens à l'influence du Missionnaire Catholique. Pour arriver à ce but, et nous ravir même les enfants des Catholiques, nos adversaires n'épargnent aucun sacrifice.

Ajoutons que depuis quelques années un grand nombre de blancs de toutes nations et de toutes religions sont venus et continuent de venir s'établir dans le pays des Indiens. Si nous négligeons le bien spirituel de ces nouveaux-venus, il est certain que leurs mauvais exemples auront une telle influence sur nos Sauvages qu'avant peu d'années ils seront perdus pour l'Eglise et redevenus infidèles.

C'est pour ces raisons que nos Supérieurs m'ont conseillé de faire un appel aux Provinciaux de la Compagnie pour obtenir d'eux de jeunes Pères, des Scolastiques et des Frères Coadjuteurs qui veuillent bien se donner de tout coeur aux Missions des Montagnes Rocheuses.

La vie du Missionnaire ici est dure et laborieuse; mais elle est pleine aussi non seulement de mérites, mais encore de succès; et malheureusement beaucoup d'âmes périssent uniquement parce que les Missionnaires ne sont pas assez nombreux.

D'ailleurs l'évangélisation des Sauvages est une oeuvre telle que si la Compagnie ne l'entreprend pas, elle sera très-probablement complètement négligée au grand détriment des âmes et de la gloire de Dieu.

Je n'ignore pas, Mon Révérend Père, les besoins de votre Province, et conséquemment les sacrifices

que votre Révérence devra faire pour répondre favorablement à notre appel. Mais si les paroles de Notre Seigneur : "Donnez, et l'on vous donnera", se sont toujours vérifiées, pourrait-il en être autrement dans le cas présent? Il y a quelque temps le Chef des Cœurs d'Alène me disait : "c'est remarquable comme le bon Dieu tient sa parole! Lorsque je donne quelque chose pour la Mission, il ne se passe pas longtemps sans que le bon Dieu me le rende au double."

C'est pourquoi je vous conjure, mon Révérend Père, pour l'amour de Notre Seigneur et de sa Sainte Mère, de venir en aide à nos Missions des Montagnes Rocheuses par tous les moyens qui seront en votre pouvoir.

Je suis dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie
R^ae^ V^ae^ Servus in X^to^.

J. M. Cataldo, S.J.
Supérieur général des Missions des Montagnes Rocheuses.



Pologne. — Un épisode de la persécution Religieuse dans le Grand Duché de Posen.

(Extraits d'une lettre du P. Vivier à un Novice d'Angers.)

Tarnopol, 16 Décembre 1879.

.... Je vais vous raconter un des mille épisodes de la persécution religieuse en Prusse, dans le Grand Duché de Posen ; c'est comme une histoire de 93, sauf qu'au lieu d'avoir la tête coupée, s'ils sont pris, les prêtres

non assermentés font 2 ans de rigoureuse prison.

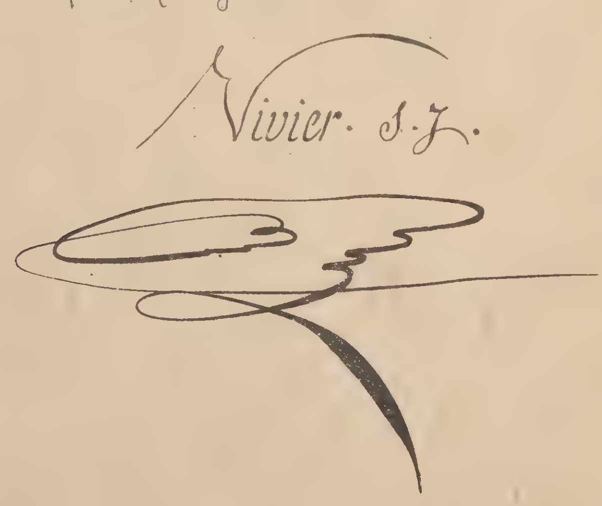
D'après la Constitution prussienne, les églises appartiennent aux communes ; et là où il n'y a pas de prêtres, les fidèles ont le droit de se réunir et de chanter les offices, messe blanche, Vêpres, sans que la police ait à mettre le nez dans l'église pour troubler le service divin. Les prêtres fidèles parcourent le pays en secret, comme en France pendant la grande Révolution, offrant le Saint Sacrifice la nuit dans les bois, quelquefois en plein jour dans les églises ; et toujours il y a des sentinelles à cheval placées à distance pour donner l'alarme, en cas qu'à l'horizon apparaisse la police.

Un jour deux prêtres étaient ainsi à l'église et entendaient les confessions en attendant l'heure de la grand' messe. Tout d'un coup un homme qui se confessait dit au prêtre : le voilà ! Il désignait un gendarme qui en effet faisait faction devant le confessionnal ; la garde sans doute avait été mal montée, car il y avait toute une escouade de policiers et de gendarmes près de l'église. Nos gens ne perdent pas la tête, ils avertissent le gendarme qu'ils vont commencer l'office, le prient de sortir et lui ferment la porte au nez. Comme l'autre prêtre n'avait pas été aperçu, on le mit au milieu d'un groupe de vigoureux gaillards, après l'avoir affublé d'un costume étranger et d'une barbe postiche : la porte s'ouvre, le flot passe et le prêtre s'en va chercher meilleure fortune ailleurs. En voilà un de sauvé, mais l'autre ! Pendant que la porte de l'église se referme et que les bonnes gens chantent afin de gagner du temps, l'un des fidèles émet l'avis de cacher le prêtre dans une niche ignorée qui se trouve derrière le tableau du maître-autel. Aussitôt fait que dit : quand le prêtre fut grimpé dans sa cachette et que l'office fut fini, les portes s'ouvrent et le peuple sort ; les policiers cherchent leur victime en vain aux portes de l'église. Evi-

demment le prêtre était caché, on entre et on fouille l'église; mais le trésorier de la fabrique suit les limiers de la police; et à chaque petit dégât occasionné par les perquisitions, marque des thalers au compte du gouvernement; à la fin il y avait 50 talhers à payer à la commune. Cependant les gendarmes trouvent dans la sacristie le manteau du prêtre et mettent cette pièce de conviction dans leur voiture et recommandent à leur cocher de s'asseoir dessus, afin qu'elle ne leur échappe pas. La trouvaille les met en appétit, mais ils ne trouvent pas le prêtre! Enfin l'un d'entre eux aperçoit un trou dans le tableau du maître-autel, demande qu'on le décroche; on lui répond qu'il n'a pas le droit, qu'on va dresser procès-verbal; il s'obstine et sans attendre davantage, il sonde le trou avec la baïonnette de son fusil; le pauvre prêtre n'eut que le temps d'ouvrir les jambes pour laisser passer l'incommode visiteuse. Le gendarme voyant qu'il y avait un vide, insiste pour qu'on enlève le tableau; heureusement l'un des assistants trouva le meilleur moyen de finir la querelle en sonnant la cloche à toute volée. Que faites-vous là? lui crie-t-on du groupe des policiers. Ce sont les Vêpres, répond-il! - Mais il n'est pas encore midi? - Ça ne fait rien, sortez de l'église. Tout le peuple accourt en foule, remplit l'église; nos gendarmes doivent quitter la place et vont monter la garde aux portes en attendant la fin de l'office. - Pendant que l'on chante l'office, portes fermées, le tableau est décroché, le prêtre descendu; on le déguise du mieux qu'on peut; on met ses lunettes sur le nez d'un jeune homme qui lui ressemblait un peu, un groupe se forme comme la première fois; le jeune homme à lunettes est en tête, le prêtre est perdu au milieu et doit fuir dans la direction opposée à celle que prendra le jeune homme.. La porte s'ouvre, le flot

passe, le jeune homme court et la bande des policiers se lance à ses trousses. Peu habitué à porter lunettes, le pauvre diable fait un faux pas, tombe; il est pris, on l'interroge, on veut à toute force qu'il soit le prêtre insermenté qu'on poursuit; il a beau se défendre, on cherche partout des preuves de son identité, mais bientôt les policiers comprennent qu'ils se sont lancés sur une fausse piste et qu'ils en sont pour leurs frais cette fois encore. Bien entendu que pendant tout ce temps le prêtre avait gagné du terrain; et ce qu'il y a de mieux son manteau avait été repris sur l'ennemi; car quelques jeunes gens, s'entendant entre eux pendant que l'escouade de gendarmes courait sus au jeune homme, s'étaient approchés de la voiture et du cocher, gardien du manteau. L'un d'eux dit à l'automédon, peu sur ses gardes, que ses chevaux sont empêtrés dans leurs traits; le cocher se lève et se penche en avant pour voir; un second aux pieds agiles saisit le manteau et disparaît. On dit que les pauvres gendarmes et policiers n'étaient pas contents de leur expédition ce jour-là.

Vivier. S.J.



France. — Le pèlerinage du B. Pierre Lefèvre au Villaret. — Lettre du P. Greff au R. P. Provincial de Champagne.

Reims, 21 Septembre 1879.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Permettez-moi de vous dire un mot de l'édification que j'ai trouvée au pèlerinage du B. Pierre Lefèvre. J'ai été sensiblement touché quand j'ai vu et visité la chapelle bâtie au Villaret sur l'emplacement de la maison paternelle de notre Bienheureux. — C'est ici qu'il naquit, c'est ici qu'il vécut. Une inscription placée dans la petite façade dit que cet édifice, aujourd'hui la maison de Dieu, était dès lors une maison de Dieu parce que le saint y habitait. J'y ai dit la sainte messe, et c'est un pauvre sacristain aveugle qui prépare tout, allume et éteint les cierges, vous verse l'eau au lavabo et aux ablutions absolument comme s'il voyait. — Un peu plus haut, après un quart d'heure de montée très pénible, se trouve la source où le Bienheureux rassemblait et confiait aux Anges gardiens son troupeau de chèvres et de moutons pendant qu'il allait au Grand-Bornand, (nom du village voisin), entendre la sainte messe, recevoir les sacrements ou prendre sa leçon. J'ai pris une petite fiole de cette source, cela donne de la dévotion aux Saints Anges. A 5 minutes de là et toujours en montant, on voit un rocher à fleur de terre et selon la pente de la montagne, dans lequel se trouvent des empreintes de pas d'homme, de pattes de chien et de moutons ou chèvres. Les vestiges d'homme ressemblent à ceux qu'on imprimerait

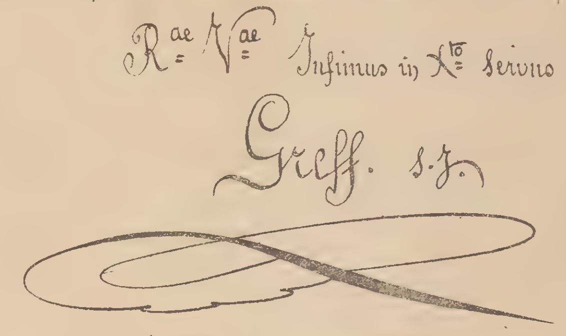
dans la neige fondante ou une terre très molle, le pied glissant en arrière à mesure qu'il s'enfonce et donnant un creux un peu évasé par le haut. Quelques uns des pas de chien et de brebis sont très bien marqués, d'autres le sont plus confusément comme lorsqu'un troupeau passe quelque part. La tradition du pays est que ce sont là les vestiges du Saint et de son troupeau miraculeusement imprimés. Le clergé est sur la réserve, quelques uns ne veulent pas y voir des traces de pas d'homme. Il est peut-être bon de discuter un peu la question. D'abord les traces de pieds de chien et de brebis sont très-bien faites, et se maintiennent malgré l'intempérie des saisons. Or on ne peut pas admettre qu'un sculpteur de <u>premier ordre</u> soit monté là-haut et se soit amusé à fouiller admirablement le rocher, et cela sans être vu! Car c'est tellement bien fait qu'il faudrait supposer un artiste supérieur; ensuite ce sculpteur avec tout son génie n'aurait pas réussi à sculpter cette pierre qui me paraît très-dure, de nature calcaire et lamalleuse et qui se serait brisée mille fois sous le ciseau sans qu'on ait pu y creuser une figure régulière! Reste donc l'origine merveilleuse. Les vestiges de pas d'homme moins bien imités n'excluent pas moins l'intervention humaine. Difficulté de tailler cette pierre et ensuite grande probabilité qu'un artiste aurait voulu mieux imiter des pas d'homme. Quoiqu'il en soit je me suis cru en droit de vénérer ces traces, et je l'ai fait. Cependant je voulus demander à mon aveugle: qu'est-ce qui a fait cela? - Qui a fait cela, reprit-il, d'un ton irrité; personne ne s'est amusé à faire cela, c'est le Saint avec son troupeau qui a fait cela. — On vient de tout le voisinage et en grand nombre honorer le Bienheureux; quelquefois on y voit un Jésuite. Une de nos maisons a donné une statue du Bienheureux pour être placée auprès de la source, mais il faudrait un petit

oratoire de deux mètres carrés pour la recevoir et ici on n'a pas le moyen de le faire. Le Curé qui m'offrit une gracieuse hospitalité, sut bien m'insinuer que les Jésuites devraient faire quelque chose pour l'honneur de leur frère béatifié.

En union de prières et Saints Sacrifices je suis avec le plus profond respect, mon Révérend Père Provincial,

Rae Vae Infimus in Xto servus

Greff. s.j.



Paris. — Réunion des jeunes gens de la Rue de Sèvres. — Inauguration de la Conférence de Médecine.

La Congrégation de la Rue de Sèvres a pris cette année un développement d'une grande importance, en ajoutant une Conférence de Médecine à la Conférence Olivaint et aux autres œuvres établies précédemment.

C'est le 19 Décembre 1879 que l'inauguration solennelle en a été faite, en présence des Pères de la Résidence, de plusieurs Docteurs-Médecins de Paris et de plus de 50 étudiants en Médecine.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire connaître l'histoire et l'esprit de cette création nouvelle, qu'en joignant à ces quelques lignes les principaux discours de cette séance

d'inauguration.

Les Membres de la Conférence de Médecine doivent tous faire partie de la Congrégation. — Ils se réunissent tous les Vendredis à 7 heures et demie du soir. — Après le Veni Sancte Spiritus, récité en commun, ils se partagent en trois sections présidées chacune par l'un d'entre eux : Section de Chimie et d'Histoire naturelle, Section d'Externat, et Section d'Internat. Ils prolongent leur étude jusqu'à 10 heures et demie du soir.

Comme les Etudiants en Médecine sont retenus chaque matin par la Clinique et le service des hôpitaux, ils ne peuvent que rarement et difficilement assister le Dimanche à la Messe de la Congrégation. Afin de les dédommager quelque peu, tous les premiers Vendredis du Mois, ils se réunissent à 7 heures et demie du soir à la Chapelle domestique, où, après une instruction sur les devoirs de leur état, ils reçoivent la bénédiction du Saint-Sacrement.

Chaque jour ils peuvent venir et de fait ils viennent assidus et nombreux au siège de la Conférence. Une Bibliothèque réservée contient les ouvrages les plus récents et les plus utiles à l'étude de la Médecine.

De plus nous venons de former une Collection pharmaceutique, la seule de ce genre existante à Paris ; elle compte près de 5200 échantillons de Chimie et de matières médicales, et elle est d'autant plus chère aux Jeunes Etudiants que les Collections de l'Etat sont fermées et de difficile accès.

La Conférence de Médecine est administrée par un Conseil formé de Membres choisis dans son sein et présidé par le Père Directeur.

Historique de la Conférence de Médecine par Mr Paul Michaux, Interne des Hôpitaux de Paris.

Monsieur et très honoré Maître. (1)

Parmi les sentiments que j'éprouve, et je dois le dire, que nous éprouvons tous en ce moment, il n'en est pas qui s'élève plus haut, qui s'impose plus fortement que le sentiment de la reconnaissance, il est donc juste que la première parole qui tombe de mes lèvres soit une parole de remerciement.

C'est pour nous un grand honneur tout à la fois et une grande joie de vous voir présider la première de nos réunions solennelles, et cette place était bien due au médecin qui s'est occupé avec tant de talent des questions que soulevait l'organisation de l'Enseignement Supérieur Catholique, et que distinguent justement ses travaux scientifiques et la considération générale.

Pour moi, je suis tout particulièrement heureux de ce que mes fonctions de rapporteur m'imposent la mission bien agréable d'être auprès de vous l'interprète des sentiments de cette jeune Conférence à laquelle vous avez toujours témoigné un si bienveillant intérêt.

A vous aussi, Messieurs, l'expression de toute notre gratitude, à vous qui n'avez craint ni les rigueurs du temps ni la longueur des distances pour venir nous donner

(1) Monsieur le Docteur Ferrand, qui présidait la séance d'inauguration.

une marque d'affectueuse sympathie. — Et vous, mes chers collègues de l'Internat, je tiens à vous saluer au nom de tous, parce que votre présence ici nous montre que nous ne sommes pas seuls à travailler et à combattre le bon combat.

Enfin, Messieurs, ma tâche serait incomplète, si je ne me faisais encore l'organe des sentiments qui vous animent en ce moment pour ceux à qui nous devons d'être réunis aujourd'hui, qui nous offrent si généreusement une splendide hospitalité, et pour tout dire en un mot, qui méritent si bien par leur dévouement le nom de Pères.

Messieurs.

En recherchant sous quelle forme il convenait mieux de vous présenter ce premier chapitre de notre histoire, il m'a semblé que je ne devais pas me borner simplement au rôle de narrateur. Sans doute la tâche eût été plus que suffisante, et je ne sens que trop l'impuissance où je suis de la remplir ; mais une téméraire audace l'a emporté dans mon esprit sur les conseils de la prudence, et il ne me reste plus qu'une prière à vous adresser, c'est qu'à défaut de la fortune, votre indulgence lui vienne charitablement en aide. J'ai cru qu'à une époque où chacun éprouve le besoin de faire une profession de foi, où nous voyons à chaque instant nos murs se couvrir de promesses séduisantes, s'étalant sur des milliers d'affiches de toutes les couleurs depuis le jaune et le violet jusqu'au rouge le plus foncé, j'ai cru, dis-je, qu'il fallait sacrifier à ce besoin populaire et mettre en tête de cette histoire une profession de foi. Une réunion comme la nôtre doit avoir un drapeau et ce drapeau doit être figuré sur la première page du livre de ses annales. D'ailleurs, inscrire notre but en tête de notre histoire n'est-ce pas éclairer d'un jour plus grand, d'une lumière plus vive, les faits que nous aurons à rapporter ?

Ce sera, si vous le voulez bien, l'ordre logique que nous suivrons dans ce rapport.

La plupart d'entre nous, Messieurs; presque tous, se sont livrés ou se livrent encore aux études que nécessite la belle et noble profession de médecin, et tous nous avons ressenti bien des fois, quoiqu'à des degrés divers, combien la solitude pèse lourdement sur le jeune homme au début de sa carrière. A peine arraché aux pieux exemples de parents honnêtes et chrétiens, à peine sorti du Collège où des maîtres aimés l'entouraient de soins attentifs et vigilants, nouveau venu à Paris, dans ce monde agité et sans cesse en mouvement, véritable chaos où tant de bien se heurte à tant de mal, où tant de lumières brillent à côté de ténèbres si profondes, il s'effraie d'être lancé seul, sans guide, dans une voie toute nouvelle et absolument inconnue. Devant lui s'ouvrent une multitude de chemins: la Faculté, ses laboratoires, ses amphithéâtres, ses hôpitaux. Mais dans quelle mesure doit-il prendre sa part de ces divers moyens d'instruction, c'est ce que personne ne vient lui apprendre. Devant tant de richesses et de nouveautés, cette jeune intelligence est comme éblouie; fascinée, et elle reste indécise, ne sachant quel parti tirer de ce trésor.

Et si nous envisageons la question par un autre côté plus important et plus élevé encore, combien ne va-t-il pas être plus dur pour ce jeune homme chrétien, de se trouver seul au milieu de camarades, au moins incrédules; continuellement exposé à de mauvais exemples, et avec lesquels il lui faut passer la matinée à l'hôpital, l'après-midi dans les laboratoires ou les amphithéâtres, et le soir peut-être au cours de la Faculté! Peu d'études assurément exposent à plus de dangers le jeune homme qui les aborde.

A cette intelligence à peine formée il faut un

guide ; à cette fleur qui vient seulement d'éclore, il faut un soleil qui l'éclaire et la vivifie de ses rayons. Ce cœur abandonné à lui-même, isolé toute la journée, a besoin d'un cœur où il puisse s'épancher et qu'il sente animé des mêmes battements que lui ; il lui faut un ami véritable avec qui il puisse partager les joies et les tristesses de chaque jour ; un ami qui lui serve de guide pour la marche et de compagnon pour le combat. Au premier coup de feu, ce jeune soldat va lâcher pied, s'il ne sent à ses côtés quelque vétéran dont l'exemple courageux le maintienne fidèle au poste et à l'honneur.

Que nous donne, Messieurs, je vous le demande, que nous donne la Faculté pour répondre à ce double besoin de l'intelligence et du cœur, à cette nécessité d'un guide éclairé et d'un ami honnête et sûr ?

Aujourd'hui, il est vrai, elle a multiplié ses Cours, ouvert ses laboratoires, assuré les démonstrations pratiques dans ses amphithéâtres ; grâce à la bienveillance et au talent de nos Maîtres, les hôpitaux nous offrent des trésors de science et de pratique. Encore une fois, je vois bien le monceau de richesses, mais je ne vois rien qui m'indique la part que j'y dois prendre.

De plus, à côté des Cours et des exercices pratiques, il y a le travail personnel, et celui là aussi a besoin de direction et d'émulation, mais déjà la Faculté ne peut plus rien pour lui. Cette nécessité s'est si impérieusement imposée, qu'elle a été comprise des Etudiants, c'est de là que sont sorties les Conférences d'internat et d'externat. Pour ceux qui ne se destinent à aucun de ces grades, il n'existe rien. Je ne crois cependant pas qu'on soit absolument désarmé et la Conférence est encore le moyen qui me semble le plus avantageux et le mieux approprié à ce besoin de direction d'une intelligence jeune qui cherche encore sa voie.

Aussi bien, dans une matière aussi grave et aussi importante qui celle là, je ne voudrais pas vous proposer mon opinion, permettez-moi d'invoquer ici l'autorité de votre Président et de vous dire avec lui: "Il est un exercice dans lequel les défauts des Cours oraux sont évités et cela sans qu'on se prive des avantages réels que ces Cours peuvent offrir, c'est la Conférence. Le travail de chacun y garde toute sa spontanéité sans être privé de direction, et le contrôle mutuel auquel il est soumis est en général aussi sévère dans les détails que juste dans son ensemble."

La Conférence est donc ce qui convient le mieux au besoin de l'intelligence; que cette Conférence soit chrétienne, elle répondra également, ce me semble, au même besoin de direction éprouvé par le cœur; elle nous offrira l'amitié chrétienne avec ses joies, et l'honnêteté de la conscience. Notre âme quittant un moment les entraves de cette terre, pourra de temps en temps s'élever vers Dieu; n'est-ce pas là, je vous le demande, l'idéal parfait de l'âme, le but vers lequel elle aspire et s'élève sans cesse?

C'est cette Conférence, Messieurs, qui est sortie de la Congrégation des Jeunes Gens de la Rue de Sèvres, c'est-elle qui s'est placée à côté de ses sœurs aînées la Conférence de St Vincent de Paul et la Conférence Olivaint. -- Voilà son Drapeau, son origine et son but; ses devises couvrent les murs de cette salle: *Labor, Pietas, Fortes in fide - Diligatis invicem*. C'est cette Conférence qui célèbre aujourd'hui sa séance d'inauguration, c'est à elle que votre présence va donner une sorte de consécration officielle, et c'est le premier chapitre de son histoire qu'il me reste à vous présenter maintenant.

Mais, avant d'entrer en matière, la reconnaissance et l'affection me font un devoir de vous nommer celui que vous acclamez déjà, celui qui a été notre fondateur et

qui est encore aujourd'hui par ses libéralités et ses conseils notre plus ferme appui, le R. P. Hubin.

Son nom reviendra trop souvent sur mes lèvres dans le cours de ce récit pour qu'il ne soit pas gravé sur cette première pierre, comme la gratitude et l'affection l'ont profondément gravé dans le souvenir et le cœur de chacun de nous.

J'ai dit, Messieurs, que la Conférence de Médecine était sortie de la Congrégation des Jeunes Gens de la Rue de Sèvres. Que ce nom ne vous effraie pas et laissez-moi vous rappeler cette fameuse Congrégation, que tout le monde a chargé d'anathèmes et dont bien peu ont connu la réalité. – Dans les dernières années de la Restauration, on la voyait partout; envahissant tous les rouages de l'Etat, exerçant sur les affaires une influence occulte et mystérieuse, distribuant à son gré les places, conspirant même en permanence contre le Trône et les libertés publiques; il n'est pas jusqu'à la Faculté de Médecine qu'on ne crût envahie par cette peste d'un nouveau genre. – Que les temps sont changés!

Non, Messieurs, la Congrégation a compté parmi ses membres des hommes d'Etat célèbres, mais elle ne s'est jamais occupée de politique, et ses règles ne sauraient inspirer beaucoup d'effroi. – Elle n'est qu'une Association spontanée de jeunes gens qui, sans se lier par aucun vœu ni serment, n'ont d'autre but que de mieux garder leur foi et leur vertu en se plaçant sous la protection de la Sainte Vierge.

Le 2 Février 1801, fête de la Purification, le Père Delpuits, parent de Monsieur Bourdier, Professeur à l'Ecole de Médecine, Jésuite avant la suppression de la Compagnie, alors Chanoine de l'église Notre-Dame du Saint Sépulcre, fondait avec 6 jeunes gens qu'il dirigeait, une Congrégation de la Sainte Vierge, comme il en existe

dans les Colléges de la Compagnie de Jésus. De ces 6 jeunes gens, 3 étaient Médecins, et ce fut l'un d'eux : Mathieu François Régis Buisson, neveu du Célèbre Bichat, l'un des continuateurs de son anatomie descriptive, lauréat de l'École de Médecine, qui fut choisi par le Père Delpuits comme premier Préfet de la Congrégation. Ses vertus égalaient ses talents, et son zèle, étendu au dehors, lui valut de la part de ses camarades incrédules le surnom glorieux et mérité de : Père des Croyants de l'École. Il mourut le 12 Octobre 1805 après une vie bien courte et pourtant bien remplie par ses vertus et ses travaux.

La Congrégation prospéra rapidement et bientôt, vu le nombre, on fut obligé de créer deux divisions dont l'une était présidée par un Vice-Préfet renouvelé chaque année.

De 1803 à 1811, époque à laquelle cette fonction fut supprimée, on ne trouve pas moins de 4 Médecins ; dans ce nombre figure le grand Laennec ; mentionnons également Bruttée, lauréat de la Faculté, qui, reçu Docteur, abandonna le soin des corps pour celui des âmes et mourut Évêque missionnaire en Amérique. Savary des Brulons, qui lui succéda en 1807, remporta aussi un premier prix à l'École pratique. Invité à cette occasion à la table du Ministre un jour d'abstinence, il sut dans des circonstances difficiles et à une époque où bien peu les observaient, garder religieusement les Commandements de l'Église. Envoyé à Auxerre en 1812 pour combattre une épidémie, il succomba victime de son dévouement ; enfin, en parcourant les registres de 1801 à 1817, je n'ai pas relevé moins de 30 à 40 noms et des plus illustres ; si ce n'est pas abuser de votre bienveillante attention, permettez-moi de faire passer devant vous les plus grandes de ces figures médicales et de vous les faire

envisager sous ce jour peu connu.

Au premier rang, il convient de placer l'immortel inventeur de l'auscultation : René Hyacinthe Laennec, Professeur au Collège de France, Médecin des dispensaires et de l'hôpital Necker, dont les travaux portent tout à la fois l'empreinte de la plus rigoureuse observation et la marque du plus sûr jugement. — Il venait de remporter au Concours de 1802 les deux grands prix de médecine et de chirurgie décernés par l'Institut, lorsqu'il fut reçu Congréganiste le 27 Mars 1803 ; ses vertus le firent plus tard élire à la Vice-Préfecture. Lui aussi mourut jeune encore le 3 Août 1826, tandis que son compatriote et son ami Jacques Lejumeau de Kergaradec, entré dans la Congrégation le 27 Mai 1804, arrivait jusqu'à nos jours, après avoir mérité par l'application qu'il fit de l'auscultation à l'Obstétrique, le titre de Membre de l'Académie de médecine.

Dans ces premières années nous trouvons encore Bayle, Médecin des dispensaires et de la Charité dont les travaux passeront également à la postérité. La haute estime que lui avaient valu ses talents comme ses vertus le fit choisir par Corvisart comme médecin par quartier de l'Empereur, et il ne paraît pas que ce fût à son titre de Congréganiste qu'il dut cette faveur.

Après un nom comme celui de Laennec, je pourrais m'arrêter, Messieurs, si j'avais une thèse à démontrer, mais j'écris une page d'histoire, et comment, à côté de ce Clinicien de génie, ne pas placer cet autre grand homme qui sut mener de front : Anatomie, Chirurgie et Médecine et dont les traités d'anatomie descriptive et d'anatomie pathologique font certainement une des plus grandes figures médicales de ce siècle ; vous avez tous nommé Jean Cruveilhier, né à Limoges et qui fut reçu Congréganiste en 1809.

L'année 1816 augmente notre liste d'un nom glorieux : Hyacinthe Chauffard, né à Avignon le 26 Décembre 1796, l'honneur et l'ornement de sa ville natale, et qui eut la joie de voir revivre dans un fils illustre les traditions de Philosophie, de science et de religion que lui-même avait portées si haut.

En 1817, je trouve les noms de Joseph Claude Anthelme Récamier, homme d'un mérite si original, déjà médecin à l'Hôtel-Dieu et Professeur à la Faculté quand il entra dans la pieuse réunion le 29 Juin. — La même année figure également Jacques Le Pelletier, du Mans, alors interne à l'Hôtel-Dieu. — Le fait est assez rare pour mériter d'être signalé et je vous demande la permission de saluer cet ancien et vénérable collègue.

Telle est, Messieurs, la liste abrégée des grands médecins qui de 1801 à 1817 parurent à la Congrégation ; à côté de ces grands talents j'ai trouvé bien des vertus qu'il me faut passer sous silence et qui sont plus oubliées ; permettez-moi cependant de vous offrir une violette cueillie dans ce parterre et qui a nom Tilorier ; jeune étudiant en médecine, d'une humilité sans égale et d'une modestie qui est passée jusqu'à nous dans l'éloge ravissant qui fut fait par un de ses camarades après sa mort et lu, suivant l'habitude, à la réunion. Son souvenir n'est d'ailleurs pas seul parvenu jusqu'à nous et nous voyons ses vertus refleurir encore chez quelques uns de nos jeunes amis d'aujourd'hui.

L'art dentaire lui-même était représenté dans ces premières réunions par un praticien fort habile à ce qu'il paraît : Eugène Pelletier. Comme ce vénérable ancêtre est mort depuis longtemps déjà, on ne pourra pas m'accuser de faire de la réclame en sa faveur.

La Réunion dura jusqu'en 1830, passant

successivement des mains du P. Delpuits à l'Abbé Legris-Duval et au P. Ronsin. Malheureusement les papiers concernant cette époque, déposés à l'Archevêché, y furent anéantis dans le pillage de 1832.

La Congrégation ne survécut pas à l'agitation que provoqua la Révolution de 1830.

Ce fut en 1852, aux premiers jours du Collège de Vaugirard, que 9 anciens élèves de Brugelette, désireux de faire revivre cette Congrégation de la Sainte Vierge, qui leur avait donné tant de joies et tant de forces pendant leur collège, se réunirent pour former cette Congrégation d'étudiants qui, transportée ici par le R.P. Olivaint, d'illustre mémoire, vous est connue sous le nom de Réunion de la Rue de Sèvres.

Toujours notre réunion de la rue de Sèvres a compté des médecins, et parmi eux se recrutaient les membres les plus zélés des œuvres de dévouement et de charité; cependant on ne trouve aucune trace, aucune tentative de Conférence médicale dans cette première période si glorieuse de nos annales.

Cette idée prit naissance 2 ou 3 ans après la Guerre; elle resta longtemps à l'état de projet; toutefois notre nombre croissait petit à petit. Enfin, après une longue attente, sous l'impulsion toujours active du R.P. Hubin, la Conférence de médecine fut fondée; son début fut modeste comme il convient à une réunion de ce genre. Notre programme ne comprit guère en 1878 que des questions d'Ostéologie et quelques questions de Clinique. A cette époque, une générosité bien connue nous dota d'une bibliothèque, d'une caisse d'Ostéologie avec un local réservé où nous pûmes venir consulter quelques livres excellents.

En même temps nos relations se resserraient, s'étendaient au dehors, notre nombre augmentait; en Janvier 1879, nous fondions deux sous-Conférences d'internat, compre-

nant chacune 4 à 5 membres sans compter leurs présidents ; une sous-Conférence d'externat beaucoup plus nombreuse, renfermait les autres membres de notre réunion et l'on y traitait, tantôt des questions de clinique, tantôt des questions de sciences naturelles qui pouvaient intéresser tout le monde.

Malheureusement, il nous était très-difficile, à cause du service dans les hôpitaux, d'assister à la Réunion du Dimanche tous les 15 jours. — Le Père Hubin conçut alors la pensée de nous réunir une fois par mois ; nous nous rappellerons longtemps, nous garderons toujours le souvenir de ces instructions absolument appropriées aux exigences et aux devoirs de notre profession, de ces conseils si éclairés et si paternels qui nous sont prodigués. Cette courte instruction suivie du Salut dure à peine une demi-heure.

Aujourd'hui, nous sommes près de 95 membres, nos sous-Conférences d'internat vont être plus nombreuse, que l'année dernière ; enfin, outre la Conférence d'externat, une Conférence de sciences naturelles va prendre un essor tout particulier, grâce à une nouvelle générosité qui met à notre disposition une magnifique Collection d'échantillons chimiques, botaniques et thérapeutiques.

C'est à cette collection, qui promet d'être plus complète et plus claire à certains points de vue que celle de la Faculté, que Monsieur Roussel travaille avec une activité et un dévouement sans égal, et je suis assuré d'être l'interprète de tous en lui donnant aujourd'hui le témoignage public de notre plus vive reconnaissance......

Pour augmenter nos liens, nous avons décidé que tous les deux mois aurait lieu une séance solennelle de la Conférence, toutes Chambres réunies.

Un ou deux travaux écrits seront présentés, discutés, s'il y a lieu, ce sont ces séances que nous inaugurons

aujourd'hui, en même temps que la présence de tant de médecins et de personnes distinguées, donne à notre jeune Conférence, avec un lustre tout nouveau, la consécration officielle qui lui manquait.

Je devrais maintenant essayer de vous montrer ce qu'il nous reste à faire; ce programme de l'avenir, nous le demandons à une expérience, à une parole plus autorisée.

Tel est, Messieurs, ce premier chapitre de notre histoire; peut-être l'historien vous l'a-t-il fait trouver trop long, alors qu'il n'était que trop rempli. J'espère du moins que les faits et les noms qui ont passé sous vos yeux, vous auront intéressés par eux-mêmes et que le fond vous fera passer sur la forme; pour moi, je serais heureux de penser que les quelques documents que j'ai pu réunir serviront un jour à une voix plus autorisée et plus habile que la mienne pour raconter les débuts de la Conférence de Médecine de la Rue de Sèvres, devenue nombreuse et illustrée par des noms comme : Laennec, Cruveilhier, Bayle et Récamier!

Allocution de M. le D[r] Ferrand,
Médecin des Hôpitaux de Paris.

Messieurs.

Tout entier à la satisfaction que j'éprouve à me trouver au milieu de vous en cette intime solennité, je ne prendrai pas de précautions oratoires pour vous y expliquer ma présence. — Ceux d'entre vous qui me connaissent savent que je suis des vôtres, et pour toutes

sortes de motifs.

De tout temps, j'ai pratiqué ce mode de travail, cette manière d'étudier que nous appelons du nom de Conférence médicale, et qui, cultivée jusqu'ici surtout en vue des concours, s'appelle de son but Conférence d'internat ou d'externat et qui peut être poursuivie en vue de tout examen et à propos de n'importe quelle branche de la science.

Élève, j'ai eu pour chef de Conférence un de vos maîtres actuels le Professeur Peter, alors interne de Cruveilhier et sous le patronage de ce maître vénéré. A peine nommé interne, je fus à mon tour Chef de Conférence, et parmi mes élèves d'alors, je compte aujourd'hui nombre de Collègues. De ces conférences, poursuivies à des titres divers, il m'est resté le souvenir le plus agréable et le profit le plus sérieux.

J'ai connu, j'ai suivi avec le plus vif intérêt, les efforts de ceux qui ont entrepris de vous réunir en Conférence. Vous leur devez beaucoup, Messieurs - Je n'en veux d'autres preuves que le récit intéressant dans sa franche simplicité, qui vient de vous être fait tout à l'heure. Monsieur Michaux ne s'est pas contenté d'être votre guide dévoué, votre maître sagace, il s'est fait votre historien, l'historien disert de cette fondation dont il va poursuivre l'œuvre en mettant à votre service et le même savoir et le même dévouement.

Vous la devez encore cette même conférence à son ami, qui est le mien particulièrement, puisque nous venons de faire ensemble une année de Campagne hospitalière. Mr Latil, lui, nous quitte et vous le regrettez comme moi. Du moins, il a voulu laisser à la Conférence un de ses travaux qui sont tout à la fois le testament de celui qui s'en va et la leçon de ceux qui restent. -- En l'écoutant, vous avez acquis sans doute les plus saines notions sur cette vaste et délicate question des localisations cérébrales; mais

vous garderez de la lecture de ce mémoire un autre enseignement, il vous montre les grands avantages de ce travail monographique que cultive la Conférence.

Vous la devez enfin, Messieurs, votre Conférence à nos Révérends Pères, dont le zèle affectueux a su ménager ici un asile à vos réunions et offrir à votre désir d'apprendre des moyens de plus en plus puissants de se satisfaire. Votre bibliothèque en témoigne déjà fort honorablement. Voici que de précieuses collections s'y ajoutent à votre grand profit; il ne tiendra qu'à vous de voir cet arsenal s'enrichir encore.

Vous m'avez demandé, dans ce but, quelques avis sur la façon dont il faut poursuivre le travail de la Conférence; je vous dirai donc ce que m'a appris l'expérience.

Le programme d'une conférence vient de vous être donné; chaque question bien déterminée d'ailleurs, est appuyée des noms d'auteurs qu'ils vous faut consulter pour la bien connaître. N'allez pas à la hâte parcourir aussitôt chacune d'elles et ouvrir à toutes à la fois un même crédit dans votre esprit. Je vous conseille au contraire de prendre une de ces questions, de l'approfondir de votre mieux et de ne la quitter que quand vous l'aurez épuisée, ou du moins quand vous la posséderez bien. Si, par impossible, vous vous sentiez incapables de fournir en entier la carrière que chaque semaine réclame de vous, mieux vaudrait encore abandonner quelques questions et approfondir les autres, que de les effleurer toutes.

En médecine surtout, il arrive qu'une donnée que nous possédons à fond nous en livre beaucoup d'autres. Peut-être est-ce le résultat de l'unité admirable de notre nature.

En tout cas, le conseil que je vous donne ici n'importe pas seulement à la discipline générale de l'intelligence, mais il est telle question que dans un concours vous traiterez bien sans l'avoir apprise, si vous possédez bien

celles qui lui sont connexes, tandisque vous la traiterez mal si vous ne les possédez toutes que par à peu près.

Et pour l'étude d'une question en particulier, n'allez pas puiser avidement à toutes les sources qui vous sont indiquées, pour chercher ensuite à faire de toutes ces lectures une confusion ; choisissez d'abord parmi les auteurs qui vous sont signalés celui dont la description vous est indiquée comme la plus complète, prenez-le pour type, analysez-le avec soin et ce travail fait ajoutez à votre analyse les données qui vous sont suggérées par les autres lectures et celles aussi qui résultent des argumentations que la Conférence vous ménage.

Vous pouvez ainsi classer dans votre esprit le tableau complet de chaque sujet d'études, sans que les retouches viennent trahir l'ensemble.

Enfin, Messieurs, une fois en Conférence, efforcez-vous de bien dire, sans doute, mais efforcez-vous encore davantage de bien classer ce que vous avez à dire. Nous ne passons pas, nous Médecins, pour sacrifier beaucoup à la forme, et c'est une réputation que pour ma part, je justifie trop pour y insister. Du moins nous préoccupons-nous à juste titre de l'exactitude dans nos travaux. Donc, avant tout, soyez exacts, et soyez moins préoccupés des quelques lacunes que pourra présenter votre discours. On vous reprochera bien moins une omission qu'une erreur, bien entendu. Et puis à quoi sert la Conférence, sinon à vous montrer ces erreurs et ces lacunes?

Et puis encore, où est le mal quand la vanité seule a quelque peu à souffrir de nos défaillances?

Soyez sûrs que vous ne commettrez pas, le jour de l'examen, la faute que la Conférence aura corrigée dans votre épreuve.

Mais je m'arrête, Messieurs, et ne puis plus que vous promettre tout mon concours pour compléter ces avis, s'il en était besoin. Laissez-moi toutefois vous le dire encore en terminant : ne craignez pas de poursuivre avec acharnement vos Conférences.

Quelques uns vous diront que le sujet de nos études en nous rapprochant constamment de la matière nous expose plus que d'autres à oublier l'esprit.

Je ne crois pas, pour ma part, que ce soit là le principal danger de nos travaux. L'étude de la nature et de ses révolutions ne saurait conduire au matérialisme que ceux qui se refusent à voir dans les choses d'en bas le reflet de celles qui brillent en haut. Kepler et Newton, pour avoir passionnément aimé la nature, n'en ont pas moins conclu qu'elle était l'œuvre de Dieu. Pourquoi le Médecin qui étudie l'homme, le premier des êtres au milieu de cette nature, serait-il exposé davantage à méconnaître son Créateur?

Le danger vient d'ailleurs, Messieurs, d'autres plus autorisés que moi vous le montreront là où il est, surtout dans la perversion des puissances affectives de votre être.

Croyez-bien que le travail et la culture des sciences d'observation ne peuvent que vous aider à conserver la foi en l'éclairant encore. -- Nous ne pouvons fixer le soleil, mais nous regardons facilement un écran sur lequel un miroir projette la figure et la lumière de cet astre. Et cette lumière et cette image ne sauraient nous donner le change et nous faire nier le soleil dont elles émanent.

En effet, Messieurs, l'intelligence de bonne volonté qui s'élève par le travail, en dehors des préoccupations d'une ambition vaine et d'une jouissance grossière, cette intelligence échappe plus facilement aux basses tyrannies. Plus sensible aux harmonies de la science et de la foi, l'esprit

devient en même temps plus capable de ces élans sublimes dont la science à elle seule ne saurait lui faire atteindre la hauteur.

Le Père Hubin à Mr. le Docteur Ferrand.

Permettez-moi, Monsieur le Docteur, d'ajouter mes remerciements à ceux de notre jeune Conférence de Médecine.

Vous avez été des premiers à me faire entrer dans cette voie qui naturellement était inconnue et fermée pour moi : le succès a dépassé mon attente.

Vous venez de nous donner des conseils dictés par votre longue expérience et par l'intérêt que vous voulez bien nous porter. Croyez que nous mettrons tous nos efforts à les réaliser. - Car ce que nous entreprenons aujourd'hui, nous sommes résolus de le pousser jusqu'au bout.

D'autres peuvent honorer le médecin *propter necessitatem* ; nous l'honorons, nous, comme un allié. Le Prêtre est le médecin des âmes, vous êtes, vous, celui du corps ; mais en soignant le corps, combien facilement n'arrivez-vous point jusqu'à l'âme ?

Vous touchez aux misères intimes de l'homme ; vous êtes le dépositaires des secrets de la famille ; souvent vous tenez en vos mains les destinées éternelles des mourants. La puissance morale du médecin est donc incalculable ; mais cette puissance n'est complètement bonne et vraie, qu'autant qu'elle est chrétienne.

Voilà pourquoi nous avons voulu fonder une Conférence de médecine chrétienne ; par là nous en avons la

confiance, nous préparons aux malades leurs meilleurs amis et à la patrie elle-même les appuis et les défenseurs de ce qui constitue la base fondamentale de toute société : les bonnes mœurs et la vertu.

St Jean François Régis. – Réfutation d'une Calomnie renouvelée contre la Compagnie de Jésus. (Extrait des Lettres de Woodstock.)

. . . . Que la Compagnie de Jésus soit calomniée, il n'y a rien là de nouveau ni d'étonnant. Mais il est des calomnies qui se glissent furtivement dans l'histoire la plus véridique, et qu'il faut frapper à mort dès que la queue du serpent se découvre. Le cas se présente aujourd'hui.

Il y a quelques années, une ancienne calomnie fut remise en circulation sous une forme nouvelle. Elle attaquait directement, dans un point de la vie de St François Régis, la Providence ordinaire de Dieu, qui donne la grâce de la persévérance dans leur vocation à ceux qui s'immolent à son service; et indirectement les attentions de cette même Providence à l'égard des Ordres Religieux. Surtout on cherchait à nier l'intervention de Dieu dans le gouvernement de cette Société qu'il a honorée du nom de son divin Fils, et qu'il a fait participer à toutes les épreuves de l'Eglise de Jésus-Christ. Nous sommes aujourd'hui en mesure de traiter cette calomnie comme elle le mérite, grâce à la bonté des Révérends Pères Assistants de France et d'Italie, et

à l'obligeance du R. P. de Guilhermy, chargé de recueillir les faits du grand Ménologe de la Compagnie.

Tout d'abord, nous trouvons la version originale du mensonge qui nous occupe dans la note suivante du P. Daubenton, auteur de la vie de St. François Régis. "Le public aura été fort étonné de voir dernièrement dans la *Gazette de Hollande* que le B. Jean François Régis n'était pas mort Jésuite, mais Vicaire d'un village de Provence. Pour détruire une assertion aussi peu fondée, j'ai placé à la fin du volume les deux documents suivants, afin de détromper ceux dont la bonne foi aurait été surprise."

Le premier document est une lettre du Père Ignace Arnoux, recteur du Collége du Puy, auquel le saint était attaché à l'époque de sa mort. Cette lettre est adressée au Père Jean Roulion, recteur du Collége d'Aubenas, et datée du Puy, 7 Janvier 1641.

"J'écris à Votre Révérence pour l'informer qu'il a plu à Dieu de rappeler à Lui le Père Jean François Régis, mort à la Louvesc le dernier jour, et justement à la dernière heure de l'année qui vient de s'écouler." - Après un résumé détaillé et touchant des fatigues apostoliques, de la maladie et de la mort du Saint, la lettre conclut ainsi: "Cette belle fin me fait croire qu'il est au Ciel, mais je prie Votre Révérence de prescrire néanmoins les suffrages ordinaires pour le repos de son âme. Dans quelques jours je vous enverrai des détails plus complets sur son influence dans les missions, et les regrets que laisse sa mort". Voilà qui s'accorde peu avec l'allégation citée plus haut.

Le second document est un extrait du registre mortuaire de la Louvesc, signé de Bayle, curé, dans la maison et dans le lit duquel, ainsi que s'exprime cette pièce à son début, est mort le Révérend Père

François Régis, Jésuite du Puy." De fait, la calomnie semble s'être arrêtée là, à l'époque de sa première apparition. Mais elle revient après deux siècles sous un nouveau déguisement pour séduire les esprits déjà préparés par des préjugés fâcheux aux conclusions perfides qu'on en pourrait tirer. Elle a trouvé alors un accès facile auprès des gens sans défiance, et même, nous dit-on, a été adoptée dans une vie du Saint très répandue en Italie. Voici l'anecdote telle qu'elle s'offre au public après sa transformation.

" St François Régis n'a pas été renvoyé de la Compagnie de Jésus après s'y être sanctifié et avoir consacré à la gloire de Dieu les travaux de sa vie tout entière. Mais ses Supérieurs n'ayant pas su apprécier le trésor qu'ils possédaient, avaient déjà fait tout ce qu'ils avaient pu pour s'en défaire. Les lettres de renvoi étaient en route, et, par une conduite de la Providence assurément extraordinaire, la mort vint juste à point pour sauver à la fois la persévérance du Saint dans sa vocation et l'honneur de ceux qui tenaient pour lui la place de Dieu". – Ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que la Vie du Saint par le Père Daubenton, livre que l'on trouve partout, contient des documents qui suffisent largement à réfuter cette calomnie.

Ce sont : 1° Une lettre datée du 5 Janvier 1641, dans laquelle le recteur du Collège du Puy annonce au T. R. P. Général que "le Père Jean François Régis vient de mourir, épuisé de fatigues, pleuré et regretté de tous, surtout des gens des campagnes au salut desquels il s'était dévoué tout entier". – 2° la réponse du T. R. P. Général datée du 5 Février de la même année et conçue en ces termes : "J'ai été grandement ému de la mort soudaine du P. François Régis. Ce qui me

console dans cette perte immense, que nous venons de faire, c'est de savoir que sa mort a été aussi apostolique que sa vie, et qu'il s'est montré digne fils de la Compagnie jusqu'à la fin, puisqu'il est mort occupé à gagner des âmes et à combattre pour la Gloire de Dieu contre Satan et le péché."

Enfin, pour que le mensonge ne trouve pas un dernier refuge dans cette insinuation, qu'il avait été du moins question d'un renvoi, le R.P. Boéro, chargé pendant plus de 30 ans, du soin des Archives de la Société, et mieux que personne au courant de son histoire intime, nous assure, par l'entremise du R. Père Rubillon, qu'il n'a point trouvé trace de renvoi du P. François Régis.

Quelques Pères ont pu trouver à redire à son mode de prédication, ou plutôt à l'excès apparent de son zèle. Il y a en effet dans sa vie des exemples de saintes audaces que pourraient seuls imiter des hommes appuyés du prestige de la même autorité et de la même sainteté. Mais jamais il n'a été question de le renvoyer de la Compagnie.

Voici du reste de nouveaux documents qui prouvent l'inanité de cette fable odieuse. Nous les devons aux savantes recherches du P. de Guilhermy, qui écrivait dernièrement la lettre suivante au R.P. Jacques Perron.

Mon Révérend et bien Cher Père.

P.C.

Permettez-moi de vous communiquer un nouveau et curieux document sur Saint François Régis. Il est extrait mot pour mot d'une vie manuscrite du Père Daubenton : il donnera une idée des intrigues sans nombre

du Jansénisme contre la Compagnie, à Rome, auprès des Papes et des Cardinaux, aussi bien qu'en France. Ces sectaires ont essayé de nous voler non-seulement St. Francois Régis, mais encore St. François-Xavier et nos trois premiers martyrs du Japon.

Voici un autre détail intéressant. Au mois de Janvier 1641, un consulteur de la maison du Puy, annonçant au R. P. Général la mort de François Régis, dont il fait le plus grand éloge, se plaint toutefois d'une exception faite au Coutumier de la Province de Toulouse. Voici le cas : Le P. Ignace Arnoux, Recteur du Puy, avait fait célébrer dans notre église un service public et solennel, et l'office fut chanté pour le Père Jean Régis, le corps absent, comme si les restes du défunt eussent été présents. La cérémonie se passa avec piété et dévotion, mais cela semblait contraire à l'usage.

Là-dessus, le P. Vitelleschi répondit au recteur : J'ai appris le service que vous avez célébré chez vous, le corps absent ; J'approuve ce qui s'est fait.

Les deux extraits suivants ne sont pas moins concluants. Le P. Ignace Arnoux écrivait au R.P. Général (9 Janvier 1641) et lui parlant des derniers mois de François Régis, il lui disait :

Pendant 4 mois, il parcourut plusieurs villages et à lui seul entendit avec une immense fatigue près de dix mille confessions. Comme il ne savait ni modérer son travail, ni se ménager lui-même, il vient de mourir, au milieu du deuil général, et d'incroyables regrets.

Le 15 Février, le R. Père Vitelleschi répondait : Ce qui dans la perte de François Régis me donne une consolation singulière, c'est qu'il soit mort en véritable enfant de la Compagnie, dans les travaux du

Saint ministère, dans les combats livrés pour le salut des âmes, contre le péché et le démon.

Votre tout dévoué serviteur en J. C.

E. de Guilhermy. S.J.

Voici maintenant le document principal signalé dans la lettre qu'on vient de lire:

Extrait d'une vie manuscrite du P. Daubenton, conservée dans la Province de France.

" On se rappelle sans doute ce que j'ai dit du Sieur Louis Maille, l'ennemi déclaré des Jésuites, et du chagrin que lui fit éprouver l'heureuse issue du procès que le P. Daubenton soutint en faveur du Séminaire de Toulouse, malgré les efforts de cet agent du parti opposé. Cette défaite ulcérait toujours son cœur et il n'attendait qu'une occasion pour se venger du P. Daubenton.

Dans ce but, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'empêcher la Béatification de François Régis, dont le P. Daubenton était le promoteur. Voici comment il s'y prit. Une Congrégation préliminaire s'était tenue, dans laquelle les vertus de François Régis avaient été soumises à l'examen. Trouvant l'occasion favorable pour son dessein, il alla trouver Monseigneur Lambertini, Promoteur de la foi, et il lui parla en termes chaleureux de François Régis, comme s'il désirait lui aussi aider à sa béatification. On ne pourrait renchérir sur ce qu'il dit des étonnantes vertus et des miracles extraordinaires de François. — En outre, il affirma qu'il avait lui-même obtenu des grâces spéciales par l'intercession du Saint Missionnaire. Mais au milieu de tous ces éloges, il insinua malicieusement que ce grand

serviteur de Dieu avait sans doute été Jésuite, mais que les Pères de la Compagnie, jaloux de sa réputation croissante, et ne pouvant souffrir un si saint homme qui les éclipsait par l'éclat de ses mérites, l'avaient renvoyé et retranché du corps de leur Société; si bien que, après avoir quitté leurs rangs, il était mort Vicaire de la Louvesc.

Surpris d'une révélation si inattendue, le Promoteur de la foi lui demanda s'il pourrait fournir des preuves de ses affirmations; à quoi Louis Maille répondit sans hésiter qu'il était né dans les environs de la Louvesc, et que la contrée tout entière confirmerait ce qu'il venait d'avancer.

Le lendemain, le Promoteur de la foi se rendit auprès du Pape et lui rapporta ce qu'il avait entendu au sujet de François Régis. Sa Sainteté fut à son tour grandement étonnée, et donna l'ordre à Monseigneur Lambertini d'aller sur le champ prévenir le Père Daubenton de ce qui avait été raconté sur François Régis, et de lui dire de la part de Sa Sainteté qu'il eût à fournir des preuves authentiques pour répondre à Louis Maille, sinon il devait cesser de promouvoir la cause de François Régis.

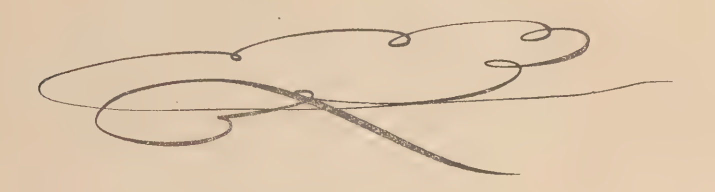
A peine informé des allégations de l'imposteur, et des ordres du Pape, le Père Daubenton sollicita une audience de Sa Sainteté, et l'assura que si Elle voulait nommer une Congrégation spéciale composée de Consulteurs des Rites, pour examiner les Archives de la Compagnie, ils y trouveraient des preuves éclatantes contre les fausses allégations de Louis Maille. Le Pape qui ne savait rien refuser au P. Daubenton et qui en outre le croyait incapable de produire des preuves sans fondement, désigna, à sa requête, 8 Consulteurs, pour examiner les Archives de la Compagnie de Jésus. Au nombre de ces Consulteurs était le Promoteur de la foi lui-même et le Secrétaire de la

Congrégation des Rites ; les autres étaient des Prélats et des Théologiens.

Quand ils furent réunis à la Maison Professe, le dépositaire des Archives fut obligé, sous la foi du serment, de remettre tous les mémoires, papiers, écrits et lettres concernant François Régis. Alors les Consulteurs ouvrirent les tiroirs de la Province de Toulouse, en examinèrent les Catalogues durant 8 jours entiers, et trouvèrent d'abord le jour et l'année de l'entrée de François dans la Compagnie ; ensuite, année par année, les endroits où il avait demeuré, les ministères dont il avait été chargé jusqu'à sa mort, et enfin la lettre circulaire annonçant l'année et le jour de sa mort, lettre signée par son Supérieur, lequel demandait pour le défunt les suffrages ordinaires, comme cela se pratique pour ceux qui meurent dans la Compagnie. La preuve était péremptoire ; mais, outre cela, en cherchant parmi les papiers, ils trouvèrent encore des lettres, soit des Evêques dans le diocèse desquels Francois avait donné des Missions, soit de quelques personnes de distinction, mais spécialement des Consulteurs et Supérieurs, qui louaient son zèle, sa piété, ses travaux, infatigables pour le salut des pauvres et la Gloire de Dieu. On découvrit plusieurs de ses propres lettres, dans lesquelles il demandait avec instance au R. P. Général les Missions du Canada, de préférence à toute autre, dans l'espoir d'y rencontrer la mort des Martyrs.

Une copie authentique de ces documents fut dressée par le Secrétaire de la Congrégation des Rites et signée par les Consulteurs. Cette mesure eut pour effet non seulement de détruire les faux rapports de Louis Maille, mais aussi de servir à corriger les erreurs commises dans le procès de béatification, et enfin d'éclaircir toutes les difficultés proposées par le Promoteur de la foi, durant l'examen de la première Congrégation. Le P. Daubenton sut profiter ha-

bilement de ces nouvelles découvertes. Il fit un relevé des documents trouvés dans les Archives et il les inséra dans ses autres écrits pour la seconde Congrégation. Ce travail servit grandement à l'heureux succès de la Béatification de François Régis, succès auquel Louis Maille, contrairement à ses intentions, contribua plus que tout autre.



Nécrologie. — Le P. Auguste Daras décédé à Dijon, le 22 Décembre 1879.

.... Le Lundi, 22 Décembre, expirait doucement, à 2 heures 25 minutes du matin, le R.P. Auguste Daras, nous laissant à tous des exemples de grande édification. Depuis son retour de Marseille et son entrée au Collège St Ignace, au mois de Septembre 1878, le bon Père souffrait beaucoup d'une maladie de cœur déjà trop avancée pour qu'on pût en espérer la guérison.

Au printemps suivant, le mal fit des progrès si rapides et les crises se multiplièrent à tel point que, vers la fin du mois de Mai, on avait perdu tout espoir; et

que l'on dût bientôt songer aux derniers sacrements. Une sérénité inaltérable en face de la mort fut dès lors la vertu principale dont ce bon Père nous donna un exemple frappant jusqu'à son dernier soupir. Au grand étonnement de tous, des médecins en particulier, mais au grand désappointement du Père, l'Extrême-Onction lui rendit la santé, au moins pour un temps; et, pendant les grandes vacances, notre cher malade fit encore, à la campagne, les délices des Pères Scolastiques par son entrain et sa franche gaieté.

Mais arriva l'arrière-saison; et le mois de septembre ramena, comme le Père l'avait prévu, les symptômes alarmants qui, quatre mois plus tôt, nous avaient fait craindre pour ses jours. L'enflure reparut, puis les oppressions, puis la faiblesse. "J'entrerai avec vous au nouveau Collège, nous disait-il, mais ce sera pour y mourir.

Il y entra en effet le 15 Octobre, et le 1er Novembre il prit part à la récréation commune pour la dernière fois; l'infiltration gagnait de jour en jour. "Nous nous infiltrons" disait-il en riant, quand on lui demandait des nouvelles de sa santé; les crises reparaissaient, bien qu'à des intervalles assez éloignés. Se sentant frappé à mort, le bon Père commença à mettre ordre à toutes ses affaires avec la même tranquillité, la même présence d'esprit, que s'il se fût agi d'un simple voyage; le 4 Novembre, il écrivait lui-même ses derniers conseils et ses adieux suprêmes à son frère, Monsieur Gustave Doras, le peintre de Sainte Nina. Tout fut prévu jusque dans les moindres détails. "Après ma mort, disait-il à un Père, vous ferez ceci et cela, vous écrirez au P. Henry à Naxos, et surtout aux Pères Géorgiens, et voici ce que vous leur direz." Il demanda l'autorisation de distribuer à ses amis quelques petits objets qui lui restaient: "Voilà ce qu'il vous faut, disait-il au Père Surveillant de première

division, en lui donnant sa boîte à outils, elle m'a suivi à Constantinople, je n'y connais pas de surveillant sans marteau et sans clous".

Aussi parlait-on devant lui de sa mort prochaine avec la même facilité qu'on aurait fait de sa guérison, c'était le rendre heureux. Au médecin qui s'ingéniait à trouver de nouveaux remèdes, au moins pour calmer ses douleurs, et qui se désespérait de ne constater aucune amélioration, il répondait invariablement : "Vous vous tourmentez bien plus que moi, pourquoi vous donner tant de peine ?... je n'en reviendrai pas". Et le docteur, tout en se désolant de voir en son malade cette persistance à vouloir mourir, ne pouvait cacher son admiration : Vraiment c'est bien beau, nous disait-il un jour, et vous êtes bienheureux, vous, mes Pères, de pouvoir envisager la mort avec cette sérénité ! – Le R. P. Recteur ne put le déterminer à demander la santé à Notre-Dame de Lourdes : "Pourquoi le ferais-je, répondait-il, je n'en sens nullement le désir ?"

Une chose pourtant le contrariait, disait-il en riant encore de ce franc rire qui nous égayait tous, c'était de se mettre en voyage par un froid aussi rigoureux ; ou bien, s'il avait parfois une tentation d'impatience, c'était de voir qu'il fallût tant de temps pour mourir ! Il recevait joyeusement toutes les commissions pour le Ciel et promettait de n'en oublier aucune.

Il ne faudrait pas croire que ce désir fût le résultat de la fatigue, de la satiété de souffrir : "Quand on sera là-bas, disait-il, on s'en tirera comme on pourra, mais le bon Dieu est bien bon de me donner ainsi un peu de purgatoire avant de mourir." Et un autre jour : "Au moins ne m'oubliez pas après ma mort, car on me donnera probablement une bonne quarantaine avant d'entrer". Un soir,

comme on s'effrayait pour lui de la nuit qui approchait (la veille il avait eu plus de 40 crises) "Oh! répondit-il, pour moi, je ne m'en effraie pas, j'y suis accoutumé, et j'attends tranquillement." Cette nuit la crise dura de 8 heures 3/4 à 4 heures du matin.

Il désirait vivement recevoir l'Extrême-Onction: Mon Père, lui dit quelqu'un, peut-être enfin la recevrez-vous aujourd'hui. "Je ne la désire plus, fit-il, ce que le Révérend Père Recteur décidera sera le mieux." — Et le lendemain: Patience, mon Père, tout sera bientôt fini. "Oh! comme le Bon Dieu voudra, ce sera bien." Dix jours avant sa mort, il récitait encore, malgré son épuisement, tout son bréviaire: le dîner terminé, il disait Matines et Laudes du lendemain, car, plus tard, cela lui aurait été impossible à cause de l'oppression et des Crises.

Mais la faiblesse devint telle que, le 14 Décembre, il fallut lui administrer de nouveau les derniers Sacrements; lui-même répondit aux prières autant que son état le lui permettait; puis, avec une simplicité touchante, il demanda pardon de la mauvaise édification qu'il avait pu donner à la Communauté. Chacun s'attendait à le voir expirer la nuit suivante, d'autant plus que le lendemain, 15, était la fête de sa Sainte de prédilection, Sainte Nina, patronne de la Géorgie; mais ce n'était point encore l'heure de Dieu, et la mort ne vint pas.

Néanmoins, un pareil état ne pouvait durer bien longtemps. A l'épuisement produit par ces crises multipliées, se joignaient de vives douleurs aux jambes; elles n'étaient qu'une plaie, car les incisions nécessitées par l'infiltration n'avaient déterminé qu'une suppuration insuffisante. En outre, depuis 5 semaines au moins, le pauvre Père ne pouvait quitter son fauteuil ni le jour ni la nuit. Cependant

il embrassait toutes ses souffrances avec la résignation la plus admirable, s'intéressant à tout ce qui arrivait dans la maison, et donnant volontiers une large part de ses épreuves à toutes les intentions qu'on lui recommandait.

Les facultés demeurèrent saines jusqu'au bout; seulement, à de rares intervalles, la somnolence produite par la grande faiblesse amenait une sorte de divagation, très courte d'ailleurs; et l'on peut dire que ce bon Père s'est vu mourir.

Cet état même ne l'empêchait pas d'avoir pour ceux qui le veillaient les attentions les plus délicates. Une nuit que la prostration était plus grande que de coutume, un frère venait de lui faire prendre un peu de vin à l'aide d'un chalumeau: "Frère, dit péniblement le malade, un verre"... et en même temps, il lui fit signe de verser.. de remplir. Le Frère était surpris.. "Pour vous, Frère, dit-il, vous êtes fatigué".

Le Dimanche, 21 Décembre, pendant la récréation du soir, il fit appeler un Père pour lui annoncer une bonne nouvelle. On pensait d'abord qu'il voulait parler d'une lettre arrivée de Sicile quelques instants auparavant: "Oh! non, répondit-il, mais je vais mourir cette nuit". - "Demain, dit-il ensuite à un Frère en le remerciant de ses bons soins, demain je serai avec le Bon Dieu". Dans la matinée du même jour, il avait dit à l'un des Frères chargés de passer la nuit près de lui: "Frère, nous partirons ensemble ce soir".

Comme on essuyait la sueur qui paraissait l'incommoder beaucoup: "Laissez, dit-il, ce sont les signes précurseurs de la mort". Jusqu'à minuit, au milieu de ses souffrances, il ne cessait d'invoquer tous les Saints, Sainte Thérèse en particulier et Saint François-Xavier, et d'offrir toutes ses douleurs pour la Compagnie; mais à minuit, la faiblesse augmenta sensiblement, et, à 2 heures 25 minutes,

le lundi, 22 Décembre, jour de l'Octave de Sainte Nina, il s'éteignit doucement comme un Ange (Ce sont les paroles de l'un des Frères qui l'assistaient), nous laissant à tous, avec l'édification et la consolation d'une si belle mort, la douce espérance d'avoir au Ciel un puissant et dévoué protecteur.

Le Frère Pierre Taillanter, Coadjuteur temporel, mort à Zi-Ka-Wei, le 19 Juillet 1879.

Lettre du F. Gain au R.P. Platel, à Angers.

Mon R.P. Maître,
P. C.

Comme on le pressentait ici depuis quelques mois, le bon petit-Frère Pierre Taillanter vient de nous quitter pour une meilleure patrie. C'est Samedi dernier, 19 Juillet, fête de St Vincent de Paul, vers 3 heures 20 minutes du soir, qu'il s'est doucement endormi dans le Seigneur. Il n'avait pas encore 21 ans accomplis, et après 5 ans et demi de Compagnie, 2 ans et 8 mois de Chine, il a déjà reçu le centuple promis deux fois au Jésuite et au Missionnaire. Sa vie fut courte sur la terre, mais il est difficile, dans le degré où la Providence l'avait placé, d'en trouver une plus remplie; remplie non pas de services éclatants ni de pénitences

extraordinaires, mais de véritable abnégation se traduisant par une grande charité fraternelle, une obéissance prompte et intelligente, allant quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Tous ceux qui ont connu ce cher petit Frère à Angers, à Paris, en Chine, ont aimé et admiré en lui son caractère gai, son esprit vif, sa modestie religieuse, son cœur ouvert, et ses bonnes manières, si bien qu'on ne s'étonnait point d'entendre dire autour de lui : C'est dommage que ce cher petit Frère n'ait pas été à même de faire ses études, il eût certainement réussi.

Je l'ai vu de près à Angers, mieux encore pendant le voyage de Paris à Shang-hai, et je ne l'ai pas perdu de vue depuis ce temps-là. A cause de circonstances exceptionnelles, plusieurs Pères ou Scolastiques traitaient avec lui d'une manière plus familière : malgré tout, lui s'est toujours tenu à sa place, et ne s'est jamais départi du plus strict respect que nos Frères Coadjuteurs doivent avoir pour ceux qui ne sont pas de leur degré.

Le Frère Taillanter n'a jamais demandé la Chine ; lorsque l'obéissance mue par des motifs particuliers qu'on ne lui faisait pas connaître, lui dit de partir, son cœur jeune et aimant eut de grands sacrifices à faire ; il les fit joyeusement, sans arrière-pensée, et plusieurs fois il m'a dit, alors même qu'il se voyait condamné à une mort précoce à cause du climat, qu'il n'avait jamais regretté d'avoir quitté la France.

Si le bon Dieu lui eût accordé une longue vie, il aurait rendu de grands services à la Mission. Après un an, avec une heure de leçon chaque jour, il parlait le Chinois de Shang-hai avec une aisance qui étonnait les Scolastiques, et cette facilité pour les langues se manifesta encore l'année dernière, lorsqu'on l'envoya faire la sur-

veillance dans la petite école anglaise de Yang-Kin-pang.— A son arrivée en Chine, il fut adjoint au P. Dechevrens pour l'aider dans la partie matérielle des soins qu'exige la direction de l'Observatoire. Vite il fut au courant, et bientôt il put même aider le Père dans ses calculs ou le suppléer une journée entière dans ses observations météorologiques.

Tant que nous fûmes dans la saison froide ou tempérée du climat de Chang-hai, la santé du cher Frère ne laissa rien à désirer, la première année. Mais au mois de Juin dès que les premières chaleurs se firent sentir, il perdit l'appétit, ses forces l'abandonnèrent, et il dut cesser tout travail pendant deux mois. Au mois de Septembre il se releva, reprit ses occupations, et les couleurs commençaient à revenir, lorsque une pleurésie le ramena pour 6 semaines à l'infirmerie. Au second été, il souffrit davantage, et l'on eut déjà des craintes sérieuses pour sa vie. Il en triompha néanmoins, et l'hiver dernier il put, comme je l'ai dit plus haut rendre des services à l'école de Yang-Kin-pang. Mais sa poitrine avait trop souffert, le froid qui la faisait revivre autrefois, acheva de la briser. Une grosse toux survint, et il dut revenir à l'infirmerie de Zi-Ka-Wei.

Sur ces entrefaites, des lettres arrivées de Bretagne et de Paris, firent savoir que la présence du Frère dans la Mission n'était plus possible, et qu'il devait au plus tôt quitter la Chine. On pensa que le voyage exigé par les circonstances pourrait-être utile à sa santé, et l'on hâta sans bruit les préparatifs du départ. Un jour ayant oublié un livre dans sa chambre, j'en eus besoin pendant la récréation; croyant le Frère avec la Communauté, j'entre franchement sans aucune défiance: qu'entends-je et que vois-je? Allez-vous-en! retirez-vous vite! – Je n'avais pas encore fait un pas dans la chambre et je me retirai stupéfait. C'était la voix du F. Taillanter que j'avais entendue, et je n'avais entrevu qu'un jeune homme sans robe! vêtu à la dernière mode de Paris! – Devinant à moitié le mystère, je me rends en récréation, et 10 minutes après j'y vois arriver le F. Taillanter vêtu comme à son ordinaire de son complet costume chinois. Au son de la cloche, le Frère demanda à me parler: Malheureux, me dit-il en souriant, vous me forcez à vous dire mon secret. Le Père Supérieur me l'avait défendu.

Sachez donc que je pars pour l'Amérique par la prochaine malle. Tout est prêt, je suis annoncé, je n'ai plus que mon billet à prendre. Gardez-vous bien d'en rien dire à personne, et priez pour moi. Je ne sais pourquoi, la malle américaine fut retardée de quelques jours, pendant ce temps la toux du Frère s'aggrava, il dut garder le lit, et le voyage fut manqué. En moins de 48 heures, les vapeurs qui naviguent sur le Yang-tse-Kiang, peuvent conduire les voyageurs de Chang-hai à Nan-Kin. Dès que le Frère fut un peu mieux, on l'envoya respirer l'air réputé plus salubre de la Capitale des Ming. Malgré les soins du P. Lelec, malgré les délicates attentions du bon Père Chevalier, attentions vraiment maternelles et dont le Frère revenu ici était encore tout confus, le mal suivit son cours, et au mois de Juin le malade nous revint plus affaibli que jamais. Jusque-là bien qu'il parlât souvent de la mort, il avait toujours gardé au fond un certain espoir. Le P. Spirituel lui dit clairement qu'il ne devait plus compter sur les secours humains, et que la Sainte Vierge seule pouvait désormais le guérir. Le lendemain il écrivait au P. Chevalier en le remerciant de ses bontés : Le P. Spirituel m'a dit de me préparer à partir pour le Ciel. A partir de ce moment, plus d'un mois avant sa mort, il ne se fit plus illusion, bien qu'il usât volontiers de tous les secours naturels et surnaturels qui furent mis à sa disposition, comme Consultations des Médecins, neuvaines à N.-D. de Lourdes, etc. Les Scolastiques obtinrent la permission de lui faire tous les jours chacun une visite, pour lui adoucir les derniers jours de l'exil. Il s'y montra très sensible jusqu'à la veille de sa mort, et ne savait comment leur manifester sa reconnaissance. Cet acte de charité porta ses fruits : Tant que les Scolastiques sont là, me disait-il, je ne souffre pas, ils sont vraiment bien bons pour moi. Ils vont partir pour prendre leurs grandes vacances pendant 15 jours à Zo-sè, je ne sais pas ce que je deviendrai pendant ce temps-là. Les Scolastiques savaient que leur absence serait sentie par le cher Frère, aussi s'ingénièrent-ils à la rendre moins sensible. Outre les lettres que le courrier apportait chaque jour de Zo-sè à Zi-Ka-Wei, et dans lesquelles il y avait toujours au moins un petit mot pour le Frère Taillanter ; on fonda un Journal illustré, avec article de fond, feuilleton, variétés, revues historiques,

ascétiques, etc., réclames, ventes, annonces, Rébus, et surtout une poésie bretonne. Le cher Frère se le faisait lire, il riait de bons coups, et oubliait un instant ses souffrances. - Cependant les chaleurs de Juillet sont arrivées, le malade ne mange plus, à partir du 12 il ne peut plus dormir, il n'y a pas d'air, il étouffe le jour et surtout la nuit. Les Scolastiques reviennent de Zo-sé dans la matinée du 16. Le Frère a la fièvre depuis 3 jours, il nous dit qu'à certains moments la tête s'en va. Assis dans sa longue chaise, il nous entretient pourtant encore, et nous dit qu'il a demandé à recevoir les derniers sacrements, qu'on a attendu le retour des Scolastiques, et que le lendemain matin il les recevrait en présence de toute la Communauté. Il me dit en particulier qu'il voudrait écrire à sa famille et qu'il compte sur moi pour lui rendre ce service. Je lui réponds : Aujourd'hui il fait chaud, vous êtes fatigué, demain nous ferons cela. Il y consent. La nuit suivante fut agitée il y eut du délire. A 6 heures du matin, le F. Infirmier s'étant absenté un instant, le malade se lève, se dirige vers la chambre du P. Spirituel située non loin de la sienne, au même étage, et va recevoir l'absolution. Cela fait, il se remet au lit, et à 7 heures 1/4 le R. P. Supérieur Général de la Mission, accompagné d'une quarantaine de Pères venus pour les vacances et d'une vingtaine de Frères, tous en surplis et un cierge à la main, lui apporte le Saint Viatique. Le malade d'une voix forte demande pardon à la Communauté de la mauvaise édification qu'il lui a donnée. Le R. P. Supérieur lui répond qu'il lui pardonne au nom de la Compagnie, et après quelques bonnes paroles d'encouragement lui donne le Viatique du Salut, et lui administre le sacrement des infirmes. Dans la matinée il y eut beaucoup de délire, la fièvre augmenta. A midi je lui fis une visite. Il me dit en arrivant qu'il partait pour Yang-kin-pang avec le Frère Joncour, mais qu'il ne savait comment s'y rendre. Il était très agité, il se tournait et se retournait continuellement sur sa natte. Ses phrases étaient sans suite. J'essayai de le faire revenir à lui : Vous êtes bien content n'est-ce pas, lui dis-je, d'avoir reçu le bon Dieu ce matin ? - Oh ! oui, bien content, bien content ! - Il n'y a plus qu'à se résigner à la volonté du bon Dieu, n'est-ce pas ? -

Oh ! oui, tout ira bien ! – Puis voyant que sa lucidité revenait, j'en profitai pour lui parler de la lettre qu'il m'avait demandée. Il me répondit clairement et catégoriquement, en me disant ce qu'il voulait qu'on fît de sa fortune, qu'il distribuait entre son frère, ses deux sœurs et la Mission à laquelle il voulait faire une assez forte aumône. Il avait résolu de faire une procuration en forme par devant le Consul général de Chang-hai, mais il s'y était pris trop tard, et les forces lui avaient manqué pour entreprendre le voyage. Après m'avoir donné l'adresse de ses parents et plusieurs autres détails, tout à coup il parla d'autre chose et se remit à délirer. Je le quittai, et le laissai reposer sous la garde du F. Infirmier et d'un petit domestique chinois. Vers 2h 1/4, on sonne tout à coup la cloche de Communauté. Personne ne s'y trompe : c'est pour le F. Taillanter ; Pères et Frères se rendent à l'infirmerie ; le malade est à l'agonie. Nous récitons les prières des Agonisants. Le cher Frère est étendu dans son lit, ne donnant aucun signe de connaissance ; il respire bruyamment et péniblement ; il tient sur la poitrine son crucifix des vœux, à son cou son chapelet du Noviciat. La respiration devient de plus en plus faible, de plus en plus rare, si bien qu'on a eu peine à saisir son dernier soupir... Est-ce trop que les plus grands sacrifices d'ici-bas, pour acheter une mort aussi douce, dans la Compagnie, en Chine muni de tous les secours spirituels, au milieu d'une nombreuse communauté de Missionnaires ! Le lendemain pendant ses obsèques 50 messes se célébraient pour lui sur la terre de Chine, et grâce à l'électricité, des centaines d'autres quelques heures plus tard se disaient en France à la même intention. Comme il doit dire maintenant : Heureux, oui mille fois heureux Celui qui meurt dans la Compagnie de Jésus !

Sur l'invitation du R.P. Recteur, j'ai écrit une assez longue lettre à la famille de notre cher Frère, et on lui envoie en même temps plusieurs petits objets de piété qui étaient à son usage.

R

R. ae V. ae

Infimus in Xto Filius.

L. Gain. S.J.

Le Frère Louis Boucher, Scolastique, mort à Laval le 3 Janvier 1880. — Lettre du R. P. Recteur de Laval au R. P. Provincial —

Laval, 16 Janvier 1880.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Les derniers mois que notre frère Louis Boucher a passés sur cette terre, ont été pour nous le sujet d'une si grande édification, que je crois vous être agréable en vous envoyant le récit de sa longue maladie et de sa sainte mort.

Le caractère distinctif de sa vertu était un dévouement joyeux et sans bornes : jamais la générosité ne lui faisait défaut en présence d'un sacrifice demandé par Notre-Seigneur. Nous avions déjà admiré pendant ses deux premières années de philosophie, sa charité à toute épreuve et sa parfaite régularité ; néanmoins ce fut surtout pendant les six derniers mois de sa vie que sa vertu brilla d'un éclat exceptionnel. Notre-Seigneur lui a sans doute accordé alors de grandes grâces, qui ont adouci ses longues souffrances et lui ont fait quitter la terre avec la joie des Saints. Le divin-Maître l'avait destiné, comme autrefois le Bienheureux Berchmans, à nous convaincre par son exemple que l'observation des règles et la pratique de la charité fraternelle peuvent nous conduire en peu de temps à une grande perfection.

La fièvre muqueuse avait fait de grands

ravages dans la ville de Laval, depuis le commencement de l'année 1879 ; mais le Scolasticat de St Michel en avait été heureusement préservé. Nous croyions même que tout danger était passé, lorsque vers le 18 Juin notre frère fut atteint d'un léger accès de fièvre. Le Médecin ne trouva d'abord dans cette indisposition que les symptômes d'une fièvre muqueuse sans gravité ; il exigea cependant qu'on séparât le malade de la Communauté, afin d'éviter la contagion. Ce fut donc vers la fête de St Louis de Gonzague que notre frère Louis commença sa longue maladie.

Nous ignorions alors que 6 mois plus tard il mourrait au même âge que ce jeune Saint, c'est-à-dire à 23 ans 3 mois, et jouirait comme lui à sa dernière heure d'un avant-goût du Ciel.

Il n'en était pas de même de notre cher frère. Dès les premiers jours de sa maladie, il dit à un Père en qui il avait toute confiance : "J'ai fait le sacrifice de ma vie, je l'ai offerte à Dieu pour le salut de la Compagnie".

Dans cette première période de sa maladie, notre cher malade nous édifia surtout par la pratique de trois vertus : la résignation joyeuse, l'obéissance aveugle et une reconnaissance pleine de délicatesse pour les moindres services qu'on lui rendait. Cette première séparation d'avec la Communauté fut de longue durée. Pendant un mois le F. Louis ne put recevoir que les visites du Père Recteur, du P. Ministre, du P. Spirituel et de deux autres Pères. La plus grande partie de la journée se passait donc pour lui dans la solitude. Néanmoins on n'aperçut jamais en lui le moindre signe d'ennui ou de tristesse. Dès qu'on l'abordait, on le trouvait toujours souriant, content et remerciant avec effusion de la visite qu'on lui rendait. Jamais on ne l'entendit se

plaindre d'avoir été oublié ; au contraire, il trouvait qu'on avait trop d'égards pour lui. « Merci, disait-il souvent, merci ; on en fait beaucoup trop pour moi. » Cette patience inaltérable, cette joie constante n'échappait à personne et le Médecin en fut lui-même vivement frappé. Il en parlait avec admiration à des personnes du dehors.

Pour ce qui regarde l'obéissance, notre cher Frère se proposa dès le commencement de sa maladie, d'observer scrupuleusement la 49e règle du Sommaire, qui enjoint aux malades d'obéir aux médecins et à l'Infirmier avec une grande pureté d'intention, et il demeura entièrement fidèle à sa résolution. Bien des fois je lui demandai s'il désirait prendre telle ou telle potion, tel ou tel aliment, et il me répondait sans cesse : « Oui mon Père, si le Médecin l'a ordonné, si le F. Infirmier le trouve bon ». Je crois donc qu'on peut dire en toute vérité, que pendant sa maladie l'unique désir qu'il manifesta fut de ne rien accorder aux caprices de la nature et d'agir en tout par obéissance.

Enfin sa reconnaissance pour les moindres services qu'on lui rendait, n'avait pas de bornes. Non-seulement il remerciait avec effusion, mais encore il s'ingéniait pour épargner à ceux qui le servaient tout travail non indispensable. C'est ainsi que pour éviter des courses au F. Infirmier, il retenait les Ordonnances du Médecin et les exécutait de lui-même, quand cela était possible. Il souffrait de la fatigue des autres plus que de ses propres infirmités. Je ne l'ai en effet jamais entendu se plaindre de ses souffrances, tandis qu'il m'a dit souvent qu'il était peiné d'apercevoir des signes de fatigue sur les traits de ceux qui le soignaient.

Comme aucun Frère Scolastique ne pouvait aller

le visiter, je lui proposai de lui faire chaque jour une lecture spirituelle dans un livre de piété. Il refusa d'abord, alléguant le dérangement que cela me causerait. Cependant sa délicatesse se laissa vaincre à la fin et il choisit la vie de Saint Louis de Gonzague. Il m'est impossible de décrire l'effusion de sa reconnaissance ; je me borne à dire qu'il la témoignait tous les jours et qu'elle semblait sortir sans cesse avec une nouvelle spontanéité de son cœur. Nous ignorions alors que sa mission dans la Compagnie devait être la même que celle du jeune Saint qu'il prenait pour modèle. Notre-Seigneur l'avait destiné comme le Bienheureux Louis, à édifier la Communauté par une mort prématurée, mais précieuse devant Dieu.

Après un mois d'isolement, la guérison parut complète et notre cher malade sortit joyeusement de sa solitude, pour retourner au milieu de ses Frères. Hélas! huit jours s'étaient à peine écoulés, que la fièvre revenait et le condamnait à une nouvelle réclusion. La joie qu'il avait témoignée en reprenant la vie commune était si grande, qu'on pouvait craindre un accès de tristesse chez notre bon Frère qui s'en voyait de nouveau privé.

Il n'en fut rien. L'accomplissement de la volonté de Notre-Seigneur était son unique désir. Le nouveau sacrifice ne demanda que quelques minutes pour être consommé, et quand on allait voir le F. Louis, on retrouvait toujours la même sérénité, la même gaieté, la même obéissance, la même reconnaissance.

Vers les premiers jours d'Août, ce second accès de fièvre muqueuse disparut à peu près et le Médecin crut qu'on achèverait la guérison de notre frère en le faisant changer d'air. Il partit donc le 16 Août avec les autres philosophes, pour la maison de Campagne de Langlottière,

située à 15 lieues de Laval. Sa santé parut s'y rétablir et il dépensa les forces qu'il avait en partie recouvrées, à prendre une part active à la joie commune. Les espérances que nous conçumes de son rétablissement, furent, cette fois encore, de courte durée. Le 10 Septembre, à la fin de la retraite commune il fut pris d'un gros rhume qui dégénéra rapidement en fluxion de poitrine. Deux semaines après le médecin déclarait que cette fluxion lente avait fait place à une phtisie pulmonaire qui lui donnait les plus grandes inquiétudes. On ne cacha pas au malade la gravité du mal, et il apprit sans le moindre regret qu'il était condamné par le médecin. Cependant cette annonce de la mort dans un avenir plus ou moins éloigné ne le satisfaisait pas : il voulait quelque chose de plus précis et, au commencement de Novembre, il me fit appeler pour me demander combien de temps il avait encore à rester sur cette terre. Je lui promis de l'avertir quand j'aurais pris des informations suffisantes auprès du Médecin, et le 16 Novembre je lui annonçai qu'il n'avait plus qu'un ou deux mois à vivre.

A peine eus-je prononcé ces paroles, qu'il se redressa un peu sur son lit, sa figure se colora légèrement et il s'écria en joignant les mains : "*Bravo, ah, bravo! quelle bonne nouvelle! je vais aller bientôt au Ciel!*" Comparant alors les joies ineffables de l'éternité avec le repos passager qu'il venait de prendre pendant les vacances avec ses frères, il ne pouvait se lasser de bénir Notre-Seigneur qui l'appelait à un repos sans fin.

Cette idée de repos ne laissa pas cependant de lui causer quelque scrupule. "*Je crains, me dit-il, de déplaire à Notre-Seigneur, à cause de la joie trop vive que j'ai de quitter la terre et d'aller me reposer au Ciel. Ne vaudrait-il pas mieux désirer vivre pour travailler au*

salut des âmes, ou du moins me mettre dans l'indifférence pour la vie ou pour la mort?". Je lui répondis que cette joie si vive d'aller au Ciel était une grande grâce et qu'il devait la recevoir des mains de Notre-Seigneur avec une profonde reconnaissance. Il me parut satisfait de cette réponse et je me retirai.

Quelques instants après le Frère Infirmier entra et notre saint malade lui dit: "Mon cher Frère, quelle bonne nouvelle j'ai à vous apprendre! Le Père Recteur vient de m'annoncer que tout était fini et que je n'avais plus que peu de temps à vivre, quel bonheur! je vais aller au Ciel!" Cependant la nouvelle de cette mort prochaine avait attristé bien des cœurs et on proposa au F. Louis de commencer une neuvaine pour sa guérison. "Non, répondit-il, ce n'est point mon genre; je veux laisser Notre-Seigneur absolument libre de disposer de moi." Notre cher malade consentait à se mettre dans l'indifférence pour la vie ou pour la mort; mais il ne pouvait se résigner à incliner sa volonté du côté de la vie.

Vers le même temps il me fit part de la crainte qu'il avait de passer par le Purgatoire. Ses inquiétudes étaient fondées sur des révélations particulières, où la justice divine se manifeste d'une manière effrayante. Je lui répondis en apportant de mon côté des exemples pleins de miséricorde, tirés des sources les plus autorisées, je veux dire des Vies de la Bienheureuse Marguerite Marie et de Sainte Catherine de Sienne.

Comme ces raisons ne paraissaient pas le convaincre entièrement, je finis par lui dire qu'il fallait mieux mettre cette pensée de côté par esprit d'obéissance. Cette vertu, comme je l'ai dit, fut une des trois qui jetèrent un plus vif éclat pendant sa maladie; aussi

n'eut-il aucune difficulté à retrouver la paix de l'âme.

Depuis lors on ne l'entendit plus parler du Purgatoire, et un jour, la conversation étant venue à tomber sur ce sujet, il dit aux Frères qui lui en parlaient: "*Pour moi, je ne veux plus me préoccuper du purgatoire, le P. Recteur m'a dit de n'y plus penser.*"

La famille de Louis avait été prévenue de son état désespéré, et son vénérable père se hâta d'accourir, pour passer trois jours avec son fils qu'il ne devait plus revoir.

Louis fut frappé tout d'abord de la tristesse si légitime de son père et lui adressa ces quelques mots qui trouvent leur explication dans sa profonde humilité et la foi vive de sa famille. "*N'est-il pas préférable pour vous que je meure aujourd'hui, où je n'ai pas de grands reproches à me faire? Plus tard peut-être vous auriez la douleur de me voir faiblir à ma vocation?*" Toutefois ces paroles n'étaient pas la parfaite expression des sentiments qui dominaient en lui, la joie s'échappait à tous moments de son cœur, avec une spontanéité à laquelle il ne pouvait résister, et son pauvre père me dit plusieurs fois d'une voix entrecoupée de sanglots: "Ce pauvre enfant! il va bientôt mourir et il est gai comme un pinson." Expression frappante de vérité. J'assistai en effet à plusieurs entretiens du père et du fils, et la joie de notre bien-aimé frère se traduisait par une expansion qui allait jusqu'à d'innocentes plaisanteries.

La joie fut encore le caractère distinctif des quelques lettres qu'il écrivit à sa famille, et le 1er Janvier, avant-veille de sa mort, il traçait ces dernières lignes d'une main tremblante: *Bonne année, chers Parents; je la demande à Dieu pour vous et j'espère qu'il m'exaucera. Pour moi il n'y a pas de doute, l'année sera bonne, très-bonne, car je*

vais au Ciel". Ne croirait-on pas entendre Saint Louis de Gonzague, parlant d'aller au Ciel avec la même assurance que lorsqu'il s'agissait d'aller à Frascati?

Au reste sa famille si chrétienne était bien capable de comprendre cette sainte joie. Sa pieuse mère lui écrivait deux jours avant sa mort: "Cher enfant, malgré la douleur que j'éprouve de me séparer si vite de toi, je remercie Notre-Seigneur de toutes les grâces qu'il t'a accordées et de la faveur qu'il t'a faite en t'appelant à la Compagnie de Jésus. Une mère ne doit avoir en vue que le bonheur de ses enfants. Ah! cher enfant, quelle consolation pour nous de te savoir au ciel! Bien certainement notre pauvre cœur souffre, mais quand nous nous élevons vers Dieu, je comprends que tu pars joyeux."

Pendant la période d'un mois et demi qui s'écoula entre l'annonce définitive de la mort et la réception des derniers sacrements, les vertus de résignation joyeuse, d'obéissance et de reconnaissance, furent encore celles que le F. Louis pratiqua spécialement. Le progrès du mal n'eut d'autre résultat que de les faire briller d'un plus vif éclat.

Et d'abord sa patience demeura inaltérable. Jamais on ne l'entendit se plaindre pendant qu'on pansait les nombreuses plaies faites par ses cautères. Tout au plus remarqua-t-on de temps en temps quelques crispations de mains, suivies immédiatement de ces mots adressés au F. Infirmier: "Mon cher Frère, n'y faites pas attention, cela n'est rien". Je me rappelle avoir assisté à la consultation de deux médecins, dont l'un qui ne connaissait pas notre Frère Louis, le frappa, pendant l'auscultation sur une plaie cachée par un linge, au lieu de le frapper sur la partie saine. Le malade ne fit aucun mouvement et conserva une parfaite sérénité de visage. Puis comme le Médecin s'excusait, il lui répondit le sourire sur les lèvres: "Ce n'est rien, Monsieur le docteur, vous ne m'avez fait aucun mal."

Sa délicatesse pour n'être à charge à personne, prit également de nouveaux accroissements. Ainsi, il refusa d'abord de recevoir les Frères Scolastiques qu'on lui envoyait pendant la récréation de midi, parce que, disait-il, ces bons frères avaient besoin de respirer le grand air après le repas. Puis, quand les grands froids arrivèrent et qu'il devint impossible de sortir dans le jardin, il consentit à admettre des compagnons, mais à la condition qu'ils iraient se chauffer les pieds à la cheminée et ne resteraient pas près de son lit.

Un matin, après avoir passé une mauvaise nuit, il commença à prononcer quelques paroles qui annonçaient une plainte. Je crus d'abord que son propre malaise en était cause; mais je fus profondément touché quand je vis que ces plaintes avaient pour objet la fatigue du F. Infirmier augmentée ce jour-là par l'arrivée de nouveaux malades. C'est ainsi que ce saint frère oubliait ses propres souffrances pour ne penser qu'à celles des autres.

Tant qu'il put remuer les bras, il voulut se servir lui-même et ne consentit pas à ce que ses visiteurs lui rendissent les services les plus vulgaires. Puis quand la faiblesse devint extrême, et qu'il dut accepter le secours d'une main étrangère, il se préoccupait d'occasionner le moins de fatigue possible aux autres. C'est ainsi qu'il répondit à un Frère Scolastique qui voulait le soulever : "*Mon cher Frère, vous n'êtes pas assez fort, vous vous fatigueriez trop, attendez un peu ; le F. Infirmier va bientôt venir pour vous aider*".

Je me souviens encore que la veille de sa mort, je récitais mon bréviaire dans sa chambre près de la fenêtre. Tout à coup notre cher mourant fit signe aux deux Pères qui étaient près de son lit et les pria de m'appeler. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une communication importante ; quelle ne fut pas ma surprise quand j'entendis le F. Louis me dire : "*Mon Révérend Père, vous êtes dans un courant d'air, vous devriez*

vous approcher de la cheminée."

Je pourrais citer encore beaucoup d'autres traits de ce genre, mais ceux-ci suffisent pour faire ressortir son exquise délicatesse, sa reconnaissance sans limites, en un mot son admirable charité. En effet, chacune de ses actions considérée isolément est peu de chose, il est vrai; mais quand les attentions délicates deviennent un besoin presque continuel, comme chez notre Frère Louis, elles sont l'indice certain d'un cœur dilaté par l'amour ardent de Notre-Seigneur.

J'arrive aux derniers moments de notre frère sur cette terre. Vers la fin du mois de décembre, il me pria avec instance de ne pas attendre la dernière heure pour lui administrer les derniers sacrements. Il voulait en effet les recevoir avec la plénitude de ses facultés. Jusqu'au Samedi 27 décembre il n'y eut aucun danger prochain; mais ce jour-là, je fus frappé de sa faiblesse extrême et sur le conseil du F. Infirmier, j'annonçai à notre bien-aimé Frère que l'heure était venue.

Il reçut cette nouvelle avec joie et son premier mouvement fut celui de la reconnaissance; mais bientôt réfléchissant qu'il m'avait demandé avec instance d'avancer la cérémonie de l'Extrême-Onction, il en eut quelques scrupules et ajouta: "*Je serais bien heureux de recevoir demain les derniers sacrements, si toutefois le médecin le juge convenable, car je ne voudrais pas dans cette dernière action de ma vie, me laisser conduire par la volonté propre*". Je lui répondis que le médecin ordinaire de la maison ne pourrait probablement venir le voir que le surlendemain. "*Alors, répliqua-t-il, qu'en pense le F. Infirmier?*" Le F. Infirmier, lui dis-je, croit qu'il est temps. "*quel bonheur! dit-il, je vais recevoir demain Notre-Seigneur en viatique!*" Peu d'instants après le F. Infirmier entra et notre bien-aimé malade lui dit: "*J'ai une excellente nouvelle à vous apprendre: Demain on me donnera l'Extrême-Onction; merci encore une fois pour tous les services que vous*

m'avez rendus."

À partir de ce moment, le F. Louis ne pensa plus qu'à se préparer à la cérémonie du lendemain. Il demanda un rituel pour pouvoir méditer d'avance les prières de l'Église et fit prévenir deux frères qui l'avaient spécialement visité pendant sa maladie, de se tenir près de son lit et d'y prier pendant qu'il recevrait les derniers sacrements.

Le Dimanche 28 décembre, à 7h ½ du matin, la Communauté se réunit pour accompagner le Très-Saint-Sacrement dans la chambre de notre cher frère. Après qu'on eut achevé la récitation du Confiteor, il témoigna le désir de demander lui-même pardon à la Communauté, et s'exprima à peu près en ces termes : "*Mes Révérends Pères et mes très-chers Frères, je vous demande pardon de la mauvaise édification que je vous ai donnée ; pardon pour mes brusqueries. Vous prierez pour moi, n'est-ce pas ; quand je serai au Ciel, je prierai pour vous tous sans exception et j'espère que le bon Dieu m'accordera les grâces que je lui demanderai.*" Ces paroles si simples émurent cependant profondément plusieurs des assistants. Pour se rendre compte de l'émotion causée par ces quelques mots, il faudrait pouvoir entendre en même temps l'accent d'humilité profonde et d'ardente charité avec lequel elles étaient prononcées.

Depuis longtemps déjà le F. Louis communiait tous les jours. Il voulut continuer à le faire jusqu'à son dernier soupir, et pendant les 6 jours qu'il vécut encore, il reçut tous les matins Notre-Seigneur.

Deux dévotions lui furent surtout chères pendant cette dernière période de sa vie : La Sainte-Eucharistie et le Crucifix. Chaque soir il se préparait à la Communion du lendemain et il y pensait souvent pendant la nuit. L'avant-veille de sa mort, sur les 10 heures du soir, on voulut baisser un peu sa lampe afin de lui faciliter le sommeil, mais il demanda qu'on ne diminuât pas la clarté, de peur d'être exposé à rompre le jeûne

après minuit. Il ne comptait en effet pour rien les ardeurs de la soif, quand il s'agissait de recevoir à ce prix Notre-Seigneur.

Pour ce qui regarde la seconde dévotion, son caractère généreux et ardent lui avait toujours donné un grand attrait pour le sacrifice, et par suite un grand amour pour son crucifix; mais quand il eut vu dans le rituel romain que l'Eglise recommande instamment à ceux qui ont reçu les derniers sacrements de baiser souvent l'image du Sauveur en croix, sa dévotion au crucifix prit un admirable accroissement. Il voulait avoir sans cesse sous les yeux cette image bénie de Notre-Seigneur mourant pour notre salut, et il éprouvait en même temps le besoin de la presser souvent sur ses lèvres. Afin d'éviter à notre saint Frère la fatigue qu'il éprouvait en décrochant ainsi fréquemment son Crucifix de la muraille, on en suspendit un second devant lui. A partir de ce moment son crucifix des vœux ne quitta plus ses mains ou sa poitrine, c'est là qu'il le déposait après l'avoir baisé.

Deux ou trois jours avant sa mort, il me dit: "*Je mourrais volontiers comme le Bienheureux Berchmans en tenant entre mes doigts mon crucifix et mon chapelet.*" Nous verrons bientôt comment il tint parole à sa dernière heure.

Le Samedi 3 Janvier, à 3 heures de l'après-midi, la faiblesse devint extrême et la Communauté se réunit pour réciter les prières des Agonisants. Quand elles furent terminées, les Pères et les Frères agenouillés dans la chambre et dans la chapelle voisine passèrent un à un devant le lit du mourant. Autant que ses forces le lui permirent, il leur fit à tous un signe de la tête et de la main pour leur dire un dernier adieu. Ici encore la pensée se reporte tout naturellement vers Saint Louis de Gonzague, qui, après avoir reçu le saint Viatique, voulut embrasser successivement tous ses frères, parce que disait-il, il ne convenait pas de leur témoigner moins d'affection en partant pour le Ciel qu'en les quittant momentanément sur la terre.

A partir de ce moment, le F. Louis eut de

nombreux accès de délire, tout en conservant des intervalles de raison.

Vers les 5 heures je m'approchai pour lui faire baiser son crucifix, qu'il n'avait plus la force d'approcher de ses lèvres; mais ne le trouvant pas, je me mis à le chercher. Notre mourant s'en aperçut et m'indiqua qu'il le gardait sous sa couverture, afin de ne pas le quitter.

A 7 heures je m'approchai de nouveau pour constater s'il avait son scapulaire. Le F. Louis ouvrit de grands yeux, et sortant la main hors de son lit, il me montra ainsi qu'aux deux Pères qui étaient présents, son chapelet enlacé autour de ses doigts. Nous comprîmes qu'il voulait nous prendre à témoins de sa dévotion filiale à Marie, conservée jusqu'au dernier soupir.

Ainsi notre Saint Frère tenait sa parole et mourait joyeusement comme le Bienheureux Berchmans avec son crucifix et son chapelet.

Nous étions persuadés que désormais tout mouvement délibéré était fini et qu'il ne resterait plus à notre bien-aimé Frère que les mouvements convulsifs de l'agonie. Mais nous ne tenions pas assez compte de la bonté sans limites de Notre-Seigneur, pour ceux qui ne lui ont refusé aucun sacrifice.

Quelques minutes après 8 heures, le F. Louis put retrouver assez de forces pour prendre lui-même son crucifix et le baiser une dernière fois; ce fut son dernier mouvement. Immédiatement après, les bras restèrent immobiles et la respiration devint de plus en plus faible. Nous recommençâmes les prières des agonisants et au moment où nous allions réciter les psaumes qui les terminent, notre frère passait à une meilleure vie. Il rendit le dernier soupir d'une manière si douce que nous ne pûmes pas distinguer le moment précis de son passage à l'éternité.

Le F. Louis Boucher était né le 15 Octobre 1856 et avait par conséquent 23 ans 2 mois et 19 jours. C'est à quelques jours près l'âge auquel mourut St Louis de Gonzague. Le 3 Janvier avait été désigné d'avance par la pieuse mère de Louis, comme étant le

jour où il quitterait la terre. C'était en effet le 3 Janvier 1876 que sa jeune sœur âgée seulement de 12 ans était morte au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur de Quimper après avoir fait vœu de se faire religieuse du Sacré-Cœur de Jésus, si la santé lui était rendue. Le F. Louis aimait à invoquer cette sainte enfant, et leur pieuse mère était persuadée que la sœur viendrait chercher le frère pour le conduire au Ciel.

J'espère, mon R. Père, que cette courte notice sur l'un de vos enfants qui vous était bien cher, vous consolera au milieu des persécutions que souffre la Compagnie. Notre F. Louis en effet a offert sa vie pour son salut et nous avons lieu d'espérer que nous avons un protecteur de plus dans le Ciel.

Je me recommande humblement à vos saints sacrifices et à vos prières.

R^ae V^ae

Infimus in X^to servus et addictissimus filius.

R. de Maumigny. S.J.

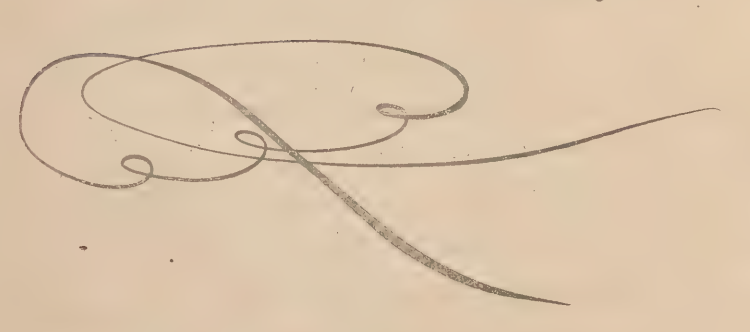


Table des Matières.

Pages.

